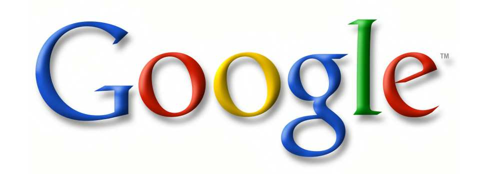





Histoire

HISTOIRE

DE TOUS

LES SOUVERAINS DE LA TERRE.

IMPRIMERIE DE FAIN.

HISTOIRE

ABRÉGÉE

CHRONOLOGIQUE

DE TOUS

LES SOUVERAINS DE LA TERRE,

ROIS, REINES, EMPEREURS, IMPÉRATRICES, PAPES, SULTANS, CALIFES, ÉLECTEURS, PRINCES, DEYS, etc.

QUI ONT PÉRI DE MORT VIOLENTE;

Les causes et les circonstances de leur mort;

DEPUIS L'ANTIQUITÉ LA PLUS RECULÉE,

JUSQU'A NOS JOURS;

SUIVIE D'UNE TABLE ALPHABÉTIQUE.

TOME II.

PARIS,

P. MONGIE l'aîné, Libraire, Boulevart Montmartre, N°. 7;

DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal, N°. 243.

1815.

HISTOIRE

ABRÉGÉE

CHRONOLOGIQUE

DE

TOUS LES SOUVERAINS DE LA TERRE.

NICÉPHORE II (PHOCAS),

EMPEREUR D'ORIENT.

Les exploits de ce prince, issu de l'une des plus anciennes familles de Constantinople, le rendirent célèbre dès sa plus tendre jeunesse. Craint des ennemis, aimé des soldats, et respecté des peuples, il fut élevé à l'empire par ses troupes, et l'impératrice Théophanon, veuve de Romain-le-Jeune, lui donna sa main. Son zèle pour la discipline militaire, et le bon exemple qu'il donnait à ses soldats, contribuèrent beaucoup aux victoires qu'il remporta en plusieurs

circonstances sur les Sarrasins, qu'il parvint à chasser des provinces de l'empire, dont ils s'étaient emparés. Mais si Nicéphore fut la terreur des ennemis, il ne fut pas moins le fléau de ses peuples. Il augmenta tous les impôts, confisqua les biens des particuliers, altéra les monnaies, et fit passer dans les camps toutes les richesses de l'état. Ses sujets, las d'avoir un tyran à leur tête, et sa femme, non moins lasse d'avoir pour époux l'homme le plus laid et le plus cruel de l'empire, conspirèrent contre lui. Jean Zimiscès est introduit, caché dans une corbeille, avec cinq autres conjurés, dans la chambre où dormait l'empereur. Eveillé par le bruit des assassins, il est mis à mort le 11 décembre 969, après avoir régné six ans et quelques mois.

BENOIT VI,

PAPE.

Benoît vi, romain de naissance, fils d'Ildebrand, fut élu pape le 22 septembre 972, après la mort de Jean xiii. Il n'oc-

cupa le Saint-Siége que dix-huit mois. Son pontificat n'en fut pas moins marqué par des malheurs et des crimes. L'absence de l'empereur Othon en Allemagne, et sa mort, arrivée vers cette époque, rallumèrent dans Rome des factions funestes. Benoît VI fut pris et enfermé au château Saint-Ange par Centius ou Crescentius, fils de la fameuse Théodora, et, suivant quelques écrivains, du pape Jean X. On élut aussitôt Francon, qui prit le nom de Boniface VII. Cependant Benoît fut étranglé, d'autres disent empoisonné, dans sa prison, et l'anti-pape Francon fut chassé lui-même aussitôt après la mort de Benoît VI. L'histoire ne dit rien des qualités morales de ce malheureux pape. — L'an 974.

JEAN Ier.,

SURNOMMÉ ZIMISCÈS, EMPEREUR D'ORIENT.

Né d'une famille illustre, il dut son élévation à l'impératrice Théophanon, femme de Nicéphore Phocas. Cette princesse s'était

lassée bientôt d'un époux, l'homme le plus mal fait et le plus laid de tout l'empire, qui, d'ailleurs, n'aimant pas les femmes, couchait presque toujours seul, et sur la terre. Théophanon ayant mis dans ses intérêts Zimiscès et d'autres conjurés, ils l'assassinèrent, et lui coupèrent la tête. Zimiscès fut déclaré empereur, et fut forcé d'expier son crime par la pénitence; enfin il fut solennellement couronné le jour de Noël 969. L'eunuque Basile, inquiet des plaintes que l'empereur avait faites de sa conduite et de ses richesses, engagea un échanson à mettre du poison dans la coupe de ce prince. Ce crime fut exécuté, et Zimiscès mourut le 10 janvier 976.

CANDIANO (PIERRE IV), DOGE DE VENISE.

CANDIANO s'était révolté contre son père, aussi doge de Venise, et un décret l'avait exclu à perpétuité des emplois publics; cependant, son père étant mort, en 959, on le rappela de Ravenne, où il avait été exilé,

et il fut unanimement élu pour lui succéder.

Il déploya, pendant un assez long règne, des talens pour la guerre et pour l'administration : mais en même temps Pierre IV indisposa le peuple par son faste et son orgueil : il s'entoura d'une garde étrangère, et voulut qu'on lui obéît comme à un roi. Une révolte, dirigée par Pierre Urséolo, éclata, en 976 ; le palais du doge fut attaqué, et comme les séditieux ne pouvaient en forcer l'entrée, ils mirent le feu aux maisons voisines. Il y en eut plus de trois cents de détruites. Le doge, en voulant échapper aux flammes, fut massacré avec son fils encore enfant. Pierre Urséolo, qui avait dirigé contre lui la sédition, lui succéda. — L'an 976.

ÉDOUARD, LE JEUNE, OU EDWARD (SAINT), ROI D'ANGLETERRE.

NÉ en 962, il parvint à la couronne dès l'âge de treize ans. La plupart des grands du royaume le reconnurent pour leur roi ;

quelques-uns s'y opposèrent. Enfin, Elfride, sa belle-mère, qui voulait faire régner son fils Ethelred, le fit assassiner. Edouard, revenant de la chasse, passait près d'un château où était Elfride ; il était fort altéré ; il s'écarta de sa troupe pour aller demander à boire à la porte du château ; Elfride vint à lui avec de fausses démonstrations d'amitié, mais elle avait donné ordre de le poignarder par derrière tandis qu'il boirait, et il tomba mort aux pieds de sa cruelle marâtre. Il était âgé de quinze ans. — Le 18 mars 978.

OTHON II,

SURNOMMÉ LE SANGUINAIRE, EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

A l'âge de dix-huit ans, le 13 mai 973, Othon II succéda à son père, Othon Ier. Sa mère, Adélaïde, profità de sa jeunesse pour s'emparer des rênes de l'état ; mais Othon, lassé de la dépendance où elle le tenait, l'obligea de quitter la cour. Le parti d'Adélaïde fit couronner empereur le jeune Henri, duc de Bavière. Harold, roi de Danemarck,

et Boleslas, duc de Bohême, profitèrent de ces troubles. Othon, seul contre tous, réduisit tous ses ennemis, et punit les rebelles.

Les prétentions de Lothaire, roi de France, sur la Lorraine, engagèrent Othon dans une autre guerre, qui fut d'abord tellement heureuse, qu'il marcha jusqu'à Paris; mais à son retour, il fut battu et poursuivi sans relâche par Geoffroy, comte d'Anjou. Enfin, l'empereur et le roi de France firent la paix, en 980. Il tourne ensuite ses armes contre les Romains, qui voulaient soustraire l'Italie au joug germanique. Il soumet et punit les rebelles, et marche contre les Grecs, qui, ligués avec les Sarrasins, ravageaient la Pouille et la Calabre. La plupart de ses soldats, et surtout les Romains et les Bénéventins, lâchèrent le pied, et abandonnèrent les Germains à la fureur des Grecs, qui en firent un horrible carnage. Othon ne se sauva qu'avec peine. Ayant levé une seconde armée, il marcha contre les Grecs et les Sarrasins et les tailla en pièces. Après cette grande victoire, il tint

une assemblée à Véronne, où il fit élire roi son fils Othon, qui n'avait pas trois ans; il retourna ensuite à Rome, où il mourut d'une flèche empoisonnée, ou, selon d'autres, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince avait régné dix ans. — Le 7 décembre 983.

LOUIS V, LE FAINÉANT,

ROI DE FRANCE, FILS DE LOTHAIRE.

Monté sur le trône de son père, le 2 mars 986, il se rendit maître de la ville de Reims, et montra beaucoup de valeur dès le commencement de son règne. Louis était d'un caractère turbulent et inquiet; le nom de fainéant ne convenait point à un tel homme; il paraît même ne lui avoir été donné que parce que son règne n'offre rien de mémorable. Il se préparait à marcher au secours du comte de Barcelonne contre les Sarrasins, lorsqu'il fut empoisonné par la reine Blanche, sa femme. C'est le dernier des rois de France de la deuxième race des

Carlovingiens, laquelle a régné en France 236 ans. — Le 21 mai 987.

FALDOUN,

ÉMIR DE CANTZAG OU GHENGÉ.

Il déclara la guerre, en 989, à David, roi de la Haute Arménie et de la Géorgie méridionale. Faldoun y perdit toute son armée, et se sauva avec peu d'hommes auprès du gouverneur d'Atropatène. A la tête des troupes auxiliaires que lui donna ce chef persan, Faldoun rentra dans ses états, et voulut s'emparer de ceux de David. La bataille se donna près du lac de Gelam, et l'émir y fut tué. — L'an 990.

SIBYLE,

FEMME DE ROBERT, DUC DE NORMANDIE.

Cette femme courageuse a donné une preuve rare d'amour conjugal. Son époux ayant été blessé par une flèche empoisonnée, les médecins annoncèrent que sa mort était certaine si quelqu'un ne suçait prompte-

ment la blessure, et ne s'exposait à mourir pour lui. Sibyle profita du sommeil de son époux pour sucer la plaie, et mourut victime de son dévouement. — L'an 1004.

BRIEN,

ROI D'IRLANDE, SURNOMMÉ BORAHMH, C'EST-A-DIRE LE VAINQUEUR QUI IMPOSE DES TRIBUTS.

Brien, l'un des plus illustres monarques de l'ancienne Irlande, naquit en 926. A mesure qu'une souveraineté plus puissante lui donna plus de moyens, il travailla plus fortement à délivrer sa patrie du joug des Danois. On compte quarante-neuf victoires remportées par Brien sur ces pirates, et sur les Irlandais dénaturés qui les servaient, ou s'en servaient pour opprimer leurs compatriotes. Devenu roi suprême de l'Irlande, en 1004, Brien jouit pendant dix ans d'une paix profonde, presque sans interruption. Il les employa à régénérer une nation déchirée depuis deux siècles, et abrutie par les barbares du nord.

Tandis que Brien consacrait tous ses

jours à perfectionner ses institutions et à fonder le bonheur de sa patrie, un nouvel armement de Danois vint descendre à Dublin. Ce courageux vieillard marche contre eux, et rappelle par sa présence la victoire prête à échapper à son armée, commandée par ses quatre fils. Les Danois fuyent, enfoncés de toutes parts; mais Brien est enseveli dans son triomphe. Pendant que, dans sa tente, il rendait grâces à Dieu de sa victoire, un Danois, cachant sa fureur sous une apparente soumission, lui lança sur le front une hache qui l'étendit mort. — Le 25 avril 1014.

EDMOND II, DIT COTE-DE-FER, ROI D'ANGLETERRE.

Il commença de régner en 1016, après son père Éthelred. Le royaume était alors extrêmement divisé par les conquêtes de Canut, roi de Danemarck. Le nouveau roi prit les armes, se rendit maître d'abord de Glocester et de Bristol, et mit ses ennemis en déroute. Il chassa ensuite Canut de de-

vant Londres, qu'il assiégeait, et gagna contre lui deux sanglantes batailles. Mais ayant laissé à son ennemi le temps de remettre de nouvelles troupes sur pied, il perdit Londres, et fut défait en plusieurs rencontres. Ils terminèrent leur différent en partageant le royaume. Quelque temps après, Edrick, surnommé Stréon, corrompit deux valets de chambre d'Edmond, qui l'assassinèrent et portèrent sa tête à Canut. — L'an 1017.

HAKEM-BAMRILAH,

CALIFE D'ÉGYPTE.

Ce calife commença à régner à l'âge de onze ans, sous la tutelle d'un gouverneur, l'an de J.-C. 996. Son règne ne fut célèbre que par des extravagances. Il ordonna que toutes les nuits les maisons du Caire fussent ouvertes et éclairées, que les femmes ne sortissent jamais de leur logis, et défendit aux ouvriers de faire aucune chaussure à leur usage. Il fit brûler la moitié de la ville du Caire, et piller l'autre par ses soldats. Il dé-

truisit l'église de la résurrection ou du calvaire de Jérusalem, et la fit rebâtir ensuite. Il interdit enfin le pélerinage de la Mecque, supprima le jeûne du Ramadhan et les cinq prières par jour. Ses sujets s'imaginèrent qu'il avait dessein d'abolir le mahométisme, et de s'ériger en nouveau législateur; on conspira contre lui, et il fut tué sur le mont Mocatam. — L'an 1021.

ALPHONSE V,

ROI DE LÉON ET DE CASTILLE.

Il n'avait que cinq ans lorsqu'il succéda, en 999, à son père Bermude II, sous la tutelle et la régence de sa mère. En 1115, il prit les renes du gouvernement, fit prospérer ses états, et adoucit les mœurs de ses sujets. Il voulut profiter des troubles et de l'affaiblissement de l'Espagne musulmane, pour attaquer ses ennemis; il passa le Duero, en 1026, à la tête d'une armée bien disciplinée, et vint l'année suivante former le siége de Visen; mais étant allé sans cuirasse, à cause des grandes chaleurs, recon-

naître les murailles de cette place, il fut tué d'un coup de flèche tirée des remparts. — L'an 1027.

ROMAIN III,

SURNOMMÉ ARGYRE, EMPEREUR D'ORIENT.

Romain, fils de Léon, général des armées impériales, parvint à l'empire par son mariage avec Zoé, fille de Constantin le jeune, et commença à régner en novembre 1028.

Ce prince déshonora le trône par son indolence et vit tranquillement les Sarrasins s'emparer de la Syrie. Zoé profita de sa nonchalance. Devenue amoureuse de Michel, trésorier de l'empire, elle résolut de lui mettre sur la tête la couronne impériale. Elle empoisonna Romain, et comme le poison était trop lent, elle le fit étrangler dans un bain. — En avril 1034.

ANUND II (JACOB), ROI DE SUÈDE, FILS D'OLAUS, Ier. ROI CHRÉTIEN.

IL fut surnommé Kolbrener ou Charbonnier, parce qu'il fit une loi pénale, portant que celui qui ferait tort à son concitoyen, serait condamné à voir brûler sa propre maison. Ce prince, après avoir donné aux lois de la vigueur, favorisa les progrès du christianisme dans ses états. Il fut entraîné dans une guerre contre Canut-le-Riche, roi de Danemarck et d'Angleterre, et périt dans une bataille. — L'an 1035.

ROBERT, DIT LE MAGNIFIQUE, DUC DE NORMANDIE.

ROBERT, deuxième fils de Richard II, succéda, l'an 1028, à son frère Richard III, mort, dit-on, du poison qu'il lui avait fait donner.

Il eut à réprimer dans les commencemens les fréquentes révoltes de plusieurs de

ses grands vassaux. Il rétablit dans ses états Baudoin, comte de Flandre, que son propre fils en avait injustement dépouillé. L'an 1035, il entreprit nu-pieds le voyage de la Terre-Sainte; à son retour il mourut empoisonné à Nycée en Bithynie, laissant pour successeur Guillaume, son fils naturel, depuis roi d'Angleterre, qu'il avait fait reconnaître avant son départ, dans une assemblée des états de Normandie. — L'an 1036.

BERMUDE III,

ROI DE LÉON ET DES ASTURIES.

Bermude III était fils d'Alphonse V, auquel il succéda en 1027. Son règne, qui dura dix ans, est remarquable par une révolution qui se fit alors en Espagne, et qui dut son origine à l'ambition de Sanche-le-Grand, roi de Navarre.

Dès 1034, Bermude prit les armes pour arrêter les progrès de Sanche, qui s'était rendu maître de la Castille et menaçait le royaume de Léon. Après des succès divers, ces deux princes firent un traité avantageux

à la maison de Navarre, qui ne dura que jusqu'à la mort de Sanche-le-Grand. Ses enfans ayant partagé ses états, Bermude crut l'instant favorable pour recouvrer ce que la nécessité l'avait forcé de céder, et rassembla une armée nombreuse. Les rois de Castille et de Navarre se réunirent pour le combattre, et lui livrèrent bataille sous les murs de Carion, en 1037. Emporté par sa jeunesse et par une valeur téméraire, Bermude pénétra dans les escadrons ennemis et fut tué d'un coup de lance qui lui perça le sein. — L'an 1037.

ALAIN,

DUC DE BRETAGNE, CINQUIÈME DU NOM, FILS AÎNÉ DE GEOFFROI Ier.

Alain, fils de Geoffroy Ier., et de la princesse Haroise, sœur de Richard, duc de Normandie, était trop jeune pour commander lorsque son père mourut, l'an 1008. La régence fut confiée à sa mère. Devenu majeur, il apaisa les séditions qui s'étaient élevées pendant sa minorité, força les sei-

gneurs qui s'étaient retirés dans un château, et les fit exécuter. Alain eut ensuite à résister aux prétentions de Robert II, surnommé le Diable, duc de Normandie, par lequel il fut vaincu; mais il se réconcilia avec lui; et Robert ayant résolu de faire un pèlerinage dans la Terre-Sainte, confia le gouvernement de son duché à Alain, dont la sagesse égalait le courage. Robert mourut en 1036 à Nicée en Bithynie, après avoir déclaré Alain régent de Normandie, et tuteur de son fils Guillaume, devenu depuis si célèbre par la conquête de la Grande-Bretagne. La Normandie ne tarda pas à être en proie à toutes les fureurs des guerres civiles. Alain leva une armée, battit les seigneurs révoltés contre leur jeune souverain, et déjà ses victoires annonçaient le prochain retour de l'ordre et de la soumission, lorsqu'il fut perfidement accusé par les séditieux, de songer moins aux intérêts du duc Guillaume, qu'à s'emparer de ses états. On empoisonna les rênes de son cheval de bataille, et il mourut à Vimoutier, l'an 1040.

ABA ou OWON,

ROI DE HONGRIE.

ABA avait épousé la sœur de saint Étienne, premier roi chrétien de la Hongrie. Il fit déposer Pierre dit l'Allemand, neveu et successeur de saint Étienne, et fut élu roi à sa place en 1041 ; mais ses vices et sa cruauté irritèrent les Hongrois, qui appelèrent l'empereur Henri III pour aider leur roi légitime à remonter sur le trône. Après plusieurs batailles, les troupes d'Aba furent défaites, il prit la fuite; mais bientôt après il fut arrêté et amené au roi Pierre, qui lui fit trancher la tête. — 10 juin 1044.

BONIFACE III,

DUC DE TOSCANE, FILS DU MARQUIS DE THÉODALD.

MANTOUE était gouverné par Boniface III dès l'an 1004, et il fut un des premiers à se déclarer avec Henri II contre Ardoin, lorsque ces deux compétiteurs se disputèrent le

royaume d'Italie; Reggio, Canosse et Ferraro obéissaient à ces marquis; mais la Toscane ne fut soumise à Boniface III qu'en 1027, après la mort de Renier, marquis de cette contrée. Boniface fut tué en 1052, avec des flèches empoisonnées, dans un bois, entre Mantoue et Crémone. Ses assassins ne furent point découverts. — L'an 1052.

ROMAIN IV, DIT DIOGÈNE, EMPEREUR D'ORIENT.

Ce prince, l'un des plus braves officiers, et l'homme le mieux fait de l'empire, régna en 1068, après Constantin Ducas, qui laissa trois fils sous la tutelle de l'impératrice Eudoxie. Cette princesse lui avait promis de ne pas se remarier; mais ne pouvant porter le double fardeau du trône et du veuvage, elle donna la main à Romain IV.

Les Turcs faisaient des ravages sur les terres de l'Empire; il marcha contre eux et les vainquit; mais en 1071 il tomba entre les mains d'Asan, chef des Infidèles. Ce

général lui ayant demandé comment il l'aurait traité s'il avait été son prisonnier, Romain, lui répondit : « Je vous aurais fait » percer de coups. » — « Je n'imiterai point, » répliqua Asan, une cruauté si contraire à » ce que Jésus-Christ vous ordonne » ; et il le renvoya avec beaucoup d'honnêteté. A son retour à Constantinople, il lui fallut disputer le trône contre Michel, fils de Constantin Ducas, qui avait été reconnu empereur pendant sa captivité. On en vint aux armes ; Romain fut vaincu, et on lui creva les yeux. Il mourut des suites de ce supplice, après trois ans huit mois de règne, en novembre 1071.

SANCHE II, DIT LE FORT, ROI DE CASTILLE.

Ce prince ambitieux et téméraire ne put voir sans envie le partage que son père Ferdinand avait fait de ses autres états à ses frères et sœurs. Il dissimula pendant quelque temps, mais après la mort de la reine sa mère, l'impitoyable Sanche détrôna

Garcias, roi de Galice, et força Alfonse, roi de Léon, à s'enfermer dans un monastère.

Après avoir dépouillé ses frères, il entreprit d'enlever à ses sœurs les places qui leur avaient été données pour dot. Il prit la ville de Toro sur la cadette, et tourna ensuite ses armes vers Zamora, qui appartenait à l'aînée. Mais au lieu d'un succès qu'il ne méritait pas, il y trouva le terme de ses attentats et de sa vie, et fut tué en trahison pendant qu'il en faisait le siége. — L'an 1072.

RODOLPHE,

ROI DE GERMANIE.

Rodolphe, comte de Rhinfelden, duc de Souabe, époux de Mathilde, sœur de l'empereur Henri IV, fut élu roi de Germanie, l'an 1077, par les rebelles que le pape Grégoire VII avait soulevés contre l'empereur, son beau frère.

La fortune fut quelque temps douteuse entre les deux concurrens, mais enfin elle abandonna totalement Rodolphe à la bataille

de Wolcksheim. Ce prince y périt, et en mourant il témoigna un grand regret de sa rébellion. — L'an 1080.

CANUT IV (SAINT),

ROI DE DANEMARCK, FILS DE SUÉNON II, ET D'UNE DE SES MAÎTRESSES.

Canut, à la mort de son père, en 1074, avait partagé les suffrages de la nation pour occuper le trône, mais Harold, son frère aîné, les entraîna dans l'assemblée générale, et ce ne fut qu'à la mort de celui-ci, en 1080, que Canut fut rappelé de la Suède, où il s'était retiré, pour occuper le trône de Danemarck. Sa conduite tyrannique, sa sévérité, souvent poussée à l'excès, et sa déférence impolitique pour les prêtres, aigrirent les peuples. Le mécontentement général n'attendait qu'une occasion pour éclater; elle se présenta.

Canut avait équipé une flotte et levé une armée pour marcher contre l'Angleterre. Ses soldats, à l'exception des Norwégiens, l'avaient abandonné; il renvoya ceux-ci dans

leur pays, comblés de présens, et resta en Jutland pour punir la désobéissance des autres. Mais cette île s'étant soulevée, Canut se retira en Zélande. Un traître, nommé Black, lui persuada de retourner en Fionie, où sa présence suffirait pour imposer aux insurgés. Canut arrive à Odensée, accompagné de Black, qui feignant de remplir auprès des Jutlandais le rôle de conciliateur, les excite à saisir l'occasion de se venger. Le roi entre dans une église que les conjurés investissent. Black qui les voit retenus par la crainte de profaner ce lieu, leur ouvre la porte; ils le suivent. Canut et ses deux frères, Éric et Benoit, font une résistance inutile, ils sont massacrés, à l'exception d'Éric qui parvient à s'échapper. Canut obtint, en 1100, les honneurs de la canonisation, que lui mérita son zèle plus ardent qu'éclairé, pour les intérêts du clergé. — Le 2 juillet 1086.

BOLESLAS II,

ROI DE POLOGNE, SURNOMMÉ LE HARDI, FILS DE CASIMIR Ier.

Boleslas II fut couronné en 1058, à l'âge de seize ans, le lendemain des funérailles de son père. Une physionomie heureuse, une humeur vive et enjouée, beaucoup de pénétration, et de la noblesse dans les manières annonçaient dans ce prince de l'esprit et un caractère aimable. Ses emportemens, ses caprices et ses défauts étaient voilés par les grâces de la jeunesse.

Après plusieurs succès soutenus en Bohème et en Hongrie, où il avait porté ses armes, il méditait la conquête de la Russie. Sous prétexte de protéger Jsiaslaw, chassé de Kiovie, par ses frères, il attaqua les Russes, et, après les avoir défaits en bataille rangée, il assiégea leur capitale. Kiovie soutint un long siége et ouvrit enfin ses portes à Boleslas, qui lui épargna les horreurs du pillage. Cette expédition et la guerre de Hongrie et de Bohème, avaient duré sept

ans, et dans ce long intervalle, Boleslas n'avait paru qu'une seule fois en Pologne. Amolli par le séjour de Kiovie, la plus riche et la plus corrompue de toutes les villes du Nord, il s'abandonna tout-à-coup à la dépravation et à la débauche. Au milieu des danses, des spectacles, des orgies, il semblait lui-même encourager ses soldats aux plus infâmes excès. Ces désordres, par une sorte de contagion, en firent naître de si grands en Pologne, que, pour les rendre croyables, il ne faut pas moins que l'unanimité des historiens qui les rapportent. Après avoir, disent-ils, rappelé en vain leurs maris, les femmes polonaises, irritées de la préférence qu'ils donnaient aux Kioviennes, résolurent de s'en venger, et des esclaves furent admis dans la couche de leurs maîtres. La prostitution fut générale. A la nouvelle de ces désordres, l'armée polonaise accusa son chef d'en être la cause, et Boleslas se vit bientôt abandonné de ses troupes, qui retournèrent en Pologne pour venger leur honneur. Furieux de cette désertion, il lève une armée de Russes, court dans ses états, et fait

tomber le glaive sur les innocens comme sur les coupables. Les divers partis se réunissent alors contre Boleslas; mais il les écrase, et inonde de sang toute la Pologne.

Ce fut alors que saint Stanislas, évêque de Cracovie, osa faire entendre la voix de la vertu, et adressa de vives remontrances à Boleslas. Ce prince, devenu féroce, pénètre dans la cathédrale à la tête de ses gardes, et assassine lui-même Stanislas au pied des autels. Ce meurtre, et d'autres crimes lui attirèrent bientôt un terrible anathème lancé par le pape Grégoire VII, qui délia les polonais du serment de fidélité. Déposé par le clergé et par la noblesse, abandonné de ses sujets, Boleslas alla chercher un asile en Hongrie, où, après avoir erré quelque temps, réduit à la dernière détresse, et toujours poursuivi par la colère du pontife, il finit par se cacher dans un monastère, à Villach, en Carinthie, où il passa le reste de ses jours, réduit, dit-on, à faire la cuisine des moines. Ce ne fut qu'à sa mort, en 1090, qu'il révéla le secret de sa naissance et de ses malheurs. Tous les histo-

riens ne s'accordent pas sur le genre de mort de Boleslas; les uns disent qu'il fut assassiné par le clergé de Pologne, d'autres assurent que, dans un accès de désespoir, il se tua lui-même. — L'an 1090.

ACCIEN,

EMYR OU PRINCE D'ANTIOCHE.

Ce prince régnait dans Antioche lorsque les croisés vinrent l'assiéger en 1097. Le bon état des fortifications, les courses des garnisons voisines, la bonne contenance des assiégés et la détresse où se trouvait l'armée des croisés, les auraient forcés de lever le siége, si la ville ne leur eût été livrée par trahison. Quand les Chrétiens en furent maîtres, Accien perdit le courage et la tête, et sortit d'Antioche. Alors réfléchissant sur le sort de sa famille, restée dans la ville, et sur l'horreur de sa position, il s'abandonna à sa douleur, et se couvrit la tête avec sa robe, résolu d'attendre la mort. Pressés par la crainte des ennemis, ses esclaves l'abandonnèrent. Bientôt après, un

bûcheron arménien l'ayant reconnu, lui coupa la tête et l'apporta aux chefs des croisés. — L'an 1098.

ALI,

ROI DE MAROC.

TROISIÈME monarque Almoravide, fils de Yusef ou Joseph, il lui succéda en 1110. Moins guerrier que son père, il négligea ses conquêtes en Espagne, et ne s'occupa, au commencement de son règne, qu'à faire bâtir de somptueux édifices, entr'autres la grande mosquée de Maroc. Déterminé enfin par les pressantes sollicitations des musulmans d'Espagne, il vint à leur secours, mais il ne fit rien de mémorable dans plusieurs campagnes dont la dernière fut très-malheureuse; il perdit le sceptre et la vie dans une grande bataille contre Alphonse d'Arragon, en 1115.

AMYR-BE-JHKAMILLAH,

SURNOMMÉ MANSOÛR FATHEMITE, CALIFE.

Agé seulement de cinq ans, il succéda à son père Mostaaly, le 27 novembre 1101. Son règne, qui fut de 29 ans et 5 mois, n'est remarquable que par la dissolution de ses mœurs, et par ses cruautés. Après s'être défait de deux visirs qui blâmaient publiquement sa conduite, il fut assassiné par des Ismaéliens, partisans de son dernier visir. — Le 7 novembre 1130.

ARNOLD,

ARCHEVÊQUE ET ÉLECTEUR DE MAYENCE.

Il fut élu en l'an 1153. Quelques historiens prétendent qu'il fut d'abord prevôt de Mayence, et qu'ayant été envoyé à Rouen par l'archevêque Henri 1er pour défendre celui-ci contre des accusations qui avaient été portées devant le pape, il corrompit deux cardinaux, et fit si bien

que le pape déposa Henri, et nomma Arnold à sa place. S'il est vrai qu'il fut parvenu à ce haut rang par une semblable perfidie, il en fut cruellement puni : à la suite d'une violente discussion qu'il eut avec les bourgeois de Mayence, au sujet de certains priviléges, il fut massacré par le peuple, dans le cloître de Saint-Jacques ; son corps, après avoir été traîné nu dans les rues, fut jeté sur un tas de fumier, mis en morceaux, et enseveli sans honneur. — L'an 1155.

ÉRIC IX (SAINT),

ROI DE SUÈDE.

Il fut élu roi des Suédois l'an 1150. Ayant été attaqué par les Finlandais, il gagna sur eux une bataille complète qui le rendit maître de leur pays. Ils étaient idolâtres; le vainqueur leur envoya des missionnaires catholiques. Eric promulgua aussi un code qui porte son nom. Il fut assassiné le jour de l'Ascension, 1162; l'église l'honore comme martyr. — Mai 1162.

BAUDOUIN III,

ROI DE JÉRUSALEM.

En 1142, Baudouin succéda à Foulques, roi de Jérusalem, son père. Après que la croisade, conduite par Louis VII, roi de France, et par Conrad III, empereur d'Allemagne, eut échoué devant Damas, les croisés partirent pour l'Europe, et laissèrent Baudouin aux prises avec des ennemis formidables. Cependant il ne se laissa point abattre, et ne craignit point de mesurer ses forces avec Nourrhédin, qui commençait à jeter les fondemens d'un empire destiné à anéantir un jour les colonies chrétiennes en Asie. Après une guerre mêlée de succès et de revers, Baudouin III s'empara d'Ascalon qui avait résisté aux efforts de ses prédécesseurs. Il mourut empoisonné, à l'âge de trente trois ans, après vingt ans de règne. — Le 23 février 1163.

ADOLPHE II,

COMTE DE HOLSTEIN.

Ce prince régnait à l'époque où Henri le Superbe et Albert l'Ours, se disputaient la souveraineté de la Saxe; il embrassa le parti du premier; et éprouva une alternative de succès et de revers, qui, tour-à-tour, agrandirent ses états et l'en dépouillèrent. Adolphe fut tué au siège de Demnin en Poméranie. — L'an 1164.

CHARLES VII,

ROI DE SUÈDE.

Charles vii, fils de Sverker 1er., succéda à son père comme roi de Gothie en 1151. Son règne fut tranquille à l'interieur; il fonda beaucoup d'églises et de monastères qu'il dota richement. Mais le pouvoir du clergé prenant bientôt des accroissemens considérables, et Charles s'apercevant que les immunités excessives que cet ordre de l'état s'arrogeait sans cesse, pourraient devenir

dangereuses pour l'autorité royale, il voulut mettre un terme à leur extension. Un complot de factieux appelle de Norwége Canut-Eriscon, prétendant au trône de Suède, qui s'y était réfugié; il arrive à Visingsoe, île du lac Wetter, où résidait le roi, qu'il assassine. On fut fondé à présumer que le clergé mécontent sollicita ce meurtre. — L'an 1168.

ABOUL-CACEM,

ROI DE NICÉE.

Aboul dirigea ses efforts contre les Grecs, et pénétra jusqu'à la Propontide. Il fut repoussé et vaincu plusieurs fois par les généraux d'Alexis Comnène, qui occupait alors le trône de Constantinople, et fut forcé de se réfugier à Nicée. Alexis, joignant la ruse aux succès de ses armes, lui fit offrir la paix, et le détermina à venir à Constantinople, où il le plongea dans toutes sortes de délices, pendant que ses généraux s'emparaient de Nicomédie, et ravageaient les états d'Aboul-Cacem. Mélik-Chah, ennemi non moins dangereux qu'Alexis, s'avançait

à grandes journées sur Nicée. Dans cette extrémité, Aboul-Cacem implora le secours de l'empereur Alexis, qui suffit pour arrêter les progrès de Melik-Chah, mais qui fut insuffisant pour le vaincre. Aboul-Cacem, lassé d'être le jouet d'Alexis, résolut d'aller se justifier auprès de Mélik-Chah. Il partit pour Ispahan avec des présens considérables, qui ne purent apaiser son ennemi. A son retour, il fut atteint par trois cents cavaliers qui l'étranglèrent. Ce prince était renommé par ses grandes richesses, et l'on dit encore aujourd'hui : les trésors d'Aboul-Cacem. — L'an 1181.

ALEXIS II (COMNÈNE), EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE.

MARIE, fille de Raimond, prince d'Antioche, gouvernait l'empire sous le nom du jeune Alexis son fils, qui se trouvait alors dans sa douzième année. Ce prince annonçait un caractère sans énergie, et les ambitieux, qui remplirent de troubles les courts moments de son apparition sur le

trône, eurent soin de l'abrutir en l'excitant au vice et à l'indolence, il se forma des partis contre la régence; Andronic Comnène profita de ces désordres pour s'ouvrir un chemin au trône. Il s'empara de *l'autorité*, et cependant fit couronner solennellement le jeune Alexis, auquel il ne laissa que la liberté de chasser et de se livrer *à* tous les excès. Le malheureux enfant vit périr tous ceux qui lui étaient attachés, et enfin sa sœur et sa mère dont il fut contraint de signer l'arrêt. Andronic lui fit épouser sa fille Irène. Le peuple, excité par des manœuvres secrètes, obtint de lui qu'il associât à l'empire son perfide beau-père; mais bientôt après cette cérémonie, *trois* assassins entrèrent la nuit dans son appartement et l'étranglèrent avec la corde d'un arc. Sa tête fut jetée dans une fosse destinée aux criminels; et son corps, mis dans un cercueil de plomb, fut conduit en pleine mer, où on le précipita. — L'an 1183.

ANDRONIC Ier. (COMNÈNE), EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE.

ANDRONIC, né l'an 1118, était petit-fils, par son père Isaac, d'Alexis Comnène. Il parvint par son audace, sa souplesse et son éloquence insinuante, à captiver la faveur de l'empereur Manuel-Comnène, son cousin. Celui-ci vivait publiquement avec sa nièce Théodora, dont la sœur, la jeune Eudoxie, franchissait pour Andronic toutes les bornes de la pudeur et de la décence publique; elle le suivait à l'armée, et partageait ses fatigues, ses débauches et ses dangers. Ce commerce scandaleux, plusieurs attentats contre la personne même de l'empereur, et enfin les intelligences secrètes d'Andronic avec les Turcs et les Hongrois, forcèrent Manuel à le faire arrêter. Il languissait depuis quatre ans dans une tour du palais, lorsqu'il parvint à pratiquer, dans sa prison, une issue, qu'il masqua adroitement, mais qui ne le conduisit que dans un cachot voisin. Cependant le bruit de son

évasion se répandit dans Constantinople; Manuel, irrité et ne sachant qui soupçonner de cette délivrance, fit enfermer la femme d'Andronic dans le même cachot d'où son mari venait de sortir. Les gémissemens de cette infortunée la firent bientôt reconnaître du captif, qui parut tout-à-coup à ses yeux comme un spectre sortant du tombeau; il lui confia le secret de sa retraite, vécut avec elle sans qu'on le soupçonnât et en eut un fils; il profita même du peu de surveillance qu'on crut pouvoir mettre à la garde d'une femme pour s'échapper; mais il fut repris, et ce ne fut qu'après douze ans de détention qu'une tentative plus heureuse lui fit recouvrer la liberté. Il traversa la Moldavie, trompa un corps de Valagues qui l'avaient arrêté, et se retira en Russie. Cependant, Manuel ayant porté la guerre en Hongrie, Andronic saisit cette occasion pour rentrer en grâce; il persuada aux Russes de s'unir aux Grecs, et contribua lui-même, par sa valeur, à la prise de Zeugmine; ce qui lui valut un pardon absolu. De nouvelles offenses, de nouveaux désor-

dres, des projets ambitieux déclarés ouvertement, éveillèrent encore les craintes de Manuel. Andronic séduisit successivement Philippa, sœur de l'impératrice Marie, et Théodora, veuve de Baudouin III, roi de Jérusalem. Il était enfin relégué à Oenoë, ville du Pont, lorsque la mort de Manuel ouvrit un vaste champ à son ambition. La jeunesse du nouvel empereur Alexis II, l'imprudence de sa mère, l'impératrice Marie, et sa foiblesse pour le Protosebaste Alexis, dont l'insolent orgueil écrasait l'empire et irritait la noblesse; enfin les troubles auxquels les partis livraient la capitale, firent tourner les yeux vers Andronic, dont les émissaires secrets disposaient adroitement les esprits, et Constantinople courut au-devant du tigre qui allait l'arroser de sang. Andronic publie qu'il va sauver l'empire; il ne parle plus que de son dévouement pour l'état et pour son jeune prince; enfin il arrive devant Constantinople; la flotte se rend à lui, le peuple lui livre le Protosebaste, auquel il fait crever les yeux. Cependant on s'égorge dans la ville; Andronic y entre en

maître irrité, s'empare de tous les palais, reçoit des délations, multiplie les châtimens, se défait de tout ce qui lui cause quelque ombrage, et prélude aux plus grands crimes, en faisant empoisonner la princesse Marie, sœur du jeune empereur, pour lequel il affecte cependant un dévouement sans bornes. Il donne même la plus grande pompe au couronnement d'Alexis, et le porte sur ses épaules à l'église, en versant des larmes d'attendrissement. Mais bientôt il cherche à irriter ce malheureux enfant contre sa mère, et par un raffinement de cruauté, il le force à signer l'arrêt de mort prononcé contre cette princesse, par les satellites du tyran. Deux jours après, elle fut étranglée. La famille impériale tombait autour du faible rejeton qui occupait encore le trône; le vertueux Théodose, patriarche de Constantinople, s'éloigna d'une ville où son ministère eût été souillé par l'aspect de tant de forfaits. Andronic, débarrassé de ce dernier obstacle, fit répandre, par ses émissaires, que, les divisions croissant tous les jours, il fallait mettre à la tête des affaires un

homme d'une expérience consommée. La plus vile populace excitée par les plus vils moyens, proclama, au mois de septembre 1183, Andronic, collègue d'Alexis. Le lendemain, les deux empereurs se rendirent à Sainte-Sophie; Andronic scella, par un sacrilége, les fausses interprétations qu'il adressa à sa victime, et, quelques jours après, il fit assassiner ce malheureux prince, dont il insulta le cadavre. « Ton » père, dit-il, en le poussant du pied, fut » un traître; ta mère une infâme et toi un » sot. » Alexis avait été fiancé à Agnès de France, qui n'avait que onze ans; Andronic, sans renoncer à son commerce avec Théodora, épousa la jeune impératrice, et la fille des rois passa dans les bras d'un vieillard dissolu, l'assassin de son premier époux. Au milieu de tous ses crimes, Andronic invoquait sans cesse l'autorité de la religion, alors si puissante sur l'esprit des peuples; il voulut même se faire absoudre du meurtre d'Alexis, et quelques évêques furent assez vils pour prononcer un pardon que le ciel ne ratifia point.

Quelques momens de tranquillité, où, pour mieux dire, de fêtes et de débauches, laissèrent respirer les Grecs effrayés, qui nommèrent ce court intervalle les jours de l'Alcyon. Cependant Lopade, Pruse et Nicée n'avaient pas reconnu l'autorité du tyran. Il les assiége, et les deux dernières villes sont livrées à des horreurs que la plume de l'histoire ose à peine retracer. Andronic, de retour à Constantinople, redoubla de rage et de férocité; les instrumens de ses fureurs en furent eux-mêmes les victimes. La révolte d'Isaac Comnène, dans l'île de Chipre devint le prétexte des plus affreuses proscriptions. Cependant le tyran se voyait menacé de tous côtés; ses généraux avaient été battus par le roi de Sicile, excité par un Comnène. Andronic, au lieu de réparer leur défaite, s'agite, consulte les devins; ils font naître des soupçons qui tombent sur Isaac l'Ange, dont toute la famille avait péri par les coups du tyran. La mort d'Isaac est ordonnée, l'exécuteur de l'arrêt est tué par Isaac, qui se sauve dans une église; le peuple, qui l'aimait, s'y porte en foule; on

maudit Andronic, qui s'effraie de la sédition ; il veut fuir, on l'atteint ; Isaac est proclamé empereur, le palais est livré au pillage. Andronic chargé de chaînes, fut remis dans les mains de la populace, qui pendant trois jours exerça sur lui de telles cruautés, que le récit de son supplice excite la pitié, malgré le souvenir de ses crimes : le ciel sembla prolonger son existence pour prolonger ses tourmens ; les femmes même raffinèrent de cruautés, et lui firent subir les tortures les plus infâmes. Privé des dents, des cheveux, d'un œil, d'une main, honteusement mutilé, brûlé, lacéré dans toutes les parties de son corps, il ne proféra aucune plainte, et sembla reconnaître la souveraine justice qui le frappait, et dont il invoquait la miséricorde. Pendu par les pieds, dans cet horrible état il respirait encore, lorsqu'un Italien lui plongeant son épée dans le corps, mit fin à cette affreuse tragédie. — Le 12 septembre 1185.

HENRI VI,

SURNOMMÉ LE SÉVÈRE, EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Fils de Frédéric Barberousse, et successeur de son père, en 1190, à l'âge de vingt-cinq ans, Henri avait été élu et couronné roi des Romains dès l'âge de deux ans.

Après quelques expéditions en Allemagne, ce prince passa dans la Pouille, pour faire valoir des droits que Constance, son épouse, avait sur ce royaume, dont Tancrède s'était rendu maître. Une des plus grandes lâchetés qu'un souverain puisse commettre, facilita cette conquête à l'empereur. L'intrépide roi d'Angleterre, Richard-Cœur-de-Lion, en revenant de sa croisade, fit naufrage près de la Dalmatie. Il passe sur les terres de Léopold, duc d'Autriche; ce duc viole l'hospitalité, charge de fers le roi d'Angleterre, le vend à l'empereur Henri VI, qui en tire une grosse rançon, et, avec cet argent, va conquérir les Deux-Siciles. Il fait exhumer le corps du roi Tan-

crède, et fait couper par le bourreau la tête au cadavre. On crève les yeux au jeune roi, son fils; on le fait eunuque; on le confine dans une prison à Coire, chez les Grisons. On enferme ses sœurs en Alsace avec leur mère; et les partisans de cette famille infortunée meurent dans les supplices. Tous les trésors sont enlevés et transportés en Allemagne. Sa cruauté le perdit; sa propre femme, Constance, dont il avait exterminé la famille, conspira contre ce tyran, et enfin le fit empoisonner, à l'âge de trente-deux ans. — Le 28 septembre 1197.

RICHARD Ier.,

SURNOMMÉ CŒUR-DE-LION, ROI D'ANGLETERRE.

Richard Ier., né à Londres, en 1156, monta sur le trône après la mort de Henri II, son père, le 6 juillet 1189.

La fureur épidémique des croisades agitait alors toute l'Europe; la haine des chrétiens pour les Juifs en était augmentée. Quelques-uns de ces malheureux, odieux

au peuple par leurs usures comme par leurs richesses, ayant paru au couronnement du roi, furent massacrés, et la populace étendit ses fureurs sur les autres; leurs maisons furent pillées et réduites en cendres. L'exemple de Londres fut suivi dans plusieurs villes. Cinq cents Juifs se réfugièrent dans le château d'Yorck, où, réduits au désespoir, ils égorgèrent leurs femmes et leurs enfans; et après avoir jeté à leurs ennemis les cadavres de ces victimes, ils mirent le feu à leurs maisons, et se précipitèrent au milieu des flammes.

Richard, au lieu de s'occuper à réprimer la licence populaire, se croisa avec Philippe-Auguste, en 1190. La division s'étant mise dans leurs armées, Philippe retourna en France. Richard demeurant maître du champ d'honneur, mais non de cette multitude de croisés, plus divisés entre eux que ne l'avaient été les deux rois, déploya vainement un courage héroïque. Saladin, qui revenait vainqueur de la Mésopotamie, livra bataille aux croisés près de Césarée; Richard le battit et prit plusieurs places, en 1192;

mais les fatigues, les maladies, les petits combats, ruinèrent bientôt les croisés. Richard s'en retourna, à la vérité, avec plus de gloire que Philippe-Auguste, mais d'une manière bien moins prudente. Il partit avec un seul vaisseau, qui fit naufrage sur les côtes de Venise, et Richard fut obligé de traverser, déguisé, la moitié de l'Allemagne.

Il avait offensé, par ses hauteurs, au siége d'Acre, Léopold, duc d'Autriche, sur les terres duquel il eut l'imprudence de passer. Ce duc l'arrêta, le chargea de chaînes et le livra au barbare et lâche Henri VI, qui le garda en prison comme un ennemi qu'il aurait pris en guerre. Il fut découvert par Blondel, maître de sa chapelle, qui lui était tendrement attaché. Celui-ci repassa en Angleterre, où l'on entama des négociations qui rendirent Richard à son royaume. Il le trouva déchiré par la faction que Jean, son frère, y avait formée. Il la dissipa, et tourna ensuite ses armes contre Philippe-Auguste, qui avait écrit au prince Jean en apprenant la liberté rendue à Richard : « Prenez garde à » vous, le diable est déchaîné. » Mais les

succès de cette guerre ne furent pas décisifs. Jean obtint son pardon à la prière de la reine Éléonore. « Je lui pardonne, dit Richard, » et j'espère oublier ses injures aussi aisé- » ment qu'il oubliera ma clémence. »

En 1199, il apprit qu'il y avait un trésor renfermé dans Chalus, place du Limousin; il alla l'attaquer, et y reçut une blessure dont il mourut le 6 avril de la même année.

Un pieux ecclésiastique lui représentant qu'il devait se défaire incessamment de trois méchantes filles qu'il entretenait, l'ambition, l'avarice et la luxure; Richard ne fit que tourner ses exhortations en ridicule: « Vous avez entendu, dit-il à ses courtisans, » ce que m'a dit cet hypocrite. Hé bien, » je veux suivre ses avis : je donne mon » ambition aux Templiers, mon avarice aux » moines, et ma luxure aux prélats....» — Le 6 avril 1199.

ARTHUS ou ARTUR,

PREMIER DUC DE BRETAGNE.

Arthur, fils de Geoffroi, troisième fils du roi d'Angleterre Henri II, et de Constance de Bretagne, héritière de ce duché, naquit à Nantes, le 30 avril 1187.

Il n'avait pas encore neuf ans que son oncle, Richard 1er., roi d'Angleterre, étant parti pour la Terre Sainte, avec Philippe-Auguste, s'engagea, par un traité avec Tancrède, roi de Sicile, à faire épouser la fille de ce prince au jeune Arthur, son héritier présomptif. Les droits d'Arthur à la couronne d'Angléterre, furent alors établis d'une manière non moins authentique par l'évêque d'Eli, régent du royaume : il reconnut le jeune prince pour héritier de Richard, et le fit reconnaître, en la même qualité, par le roi d'Écosse. La duchesse Constance fit aussi proclamer son fils duc de Bretagne, dans une assemblée générale, à Rennes, en 1196.

Richard ne conserva pas long-temps ces

bonnes dispositions pour son neveu. Il résolut de le dépouiller de ses états; mais connaissant toutes les difficultés de cette entreprise, tant que la duchesse Constance veillerait aux intérêts de son fils, il la pria de venir le trouver en Normandie, et la fit enlever en route, par son mari, le comte de Chestre. Fier du succès de sa ruse, le roi d'Angleterre entra en Bretagne, et y commit mille horreurs. Il ne put cependant se rendre maître de la personne d'Arthur, qui fut sauvé par l'évêque de Vannes, et conduit à la cour de France.

L'évasion d'Arthur, et la crainte de voir les Bretons embrasser le parti de Philippe-Auguste, rendirent peut-être Richard moins difficile sur les conditions de la paix. Elle fut conclue en 1197. Constance fut mise en liberté, et continua de gouverner la Bretagne pendant la minorité de son fils. Richard feignit même d'avoir rendu son amitié au jeune Arthur; mais, à sa mort, qui arriva le 6 avril 1199, il déclara, par son testament, Jean-Sans-Terre

son successeur, au préjudice d'Arthur. On prétendit que ce testament était supposé. L'Anjou, le Maine et la Touraine se déclarèrent en faveur d'Arthur; le roi de France reçut son hommage pour ces trois provinces, ainsi que pour la Bretagne, le Poitou et la Normandie. Le jeune prince annonçait les qualités les plus brillantes et les plus aimables; tous les cœurs étaient pour lui; mais il était sans argent, sans armée, tandis que son compétiteur, qui s'était emparé des trésors de Richard, n'avait pas perdu de temps pour lever des troupes. On proposa de laisser l'Angleterre à Jean, et de donner les provinces du continent à Arthur. La duchesse Constance mourut, en 1201, au milieu de ces négociations, qui n'eurent aucun résultat. Arthur ne pouvait pas faire une plus grande perte dans de telles circonstances.

Cependant Philippe-Auguste, qu'on avait vu abandonner ou protéger le duc de Bretagne, selon qu'il y trouvait son avantage, l'arma chevalier à Gournay, reçut de nouveau son hommage, et déclara

la guerre à Jean. Arthur, plein de feu et de courage, court assiéger la ville de Mirebeau, en Poitou; mais le roi Jean, qui était en Normandie, étant accouru à la tête de forces considérables, surprit Arthur, qui ne s'attendait pas à une si grande diligence, et le fit prisonnier avec les principaux seigneurs de son parti. Il en fit enfermer vingt-deux des plus distingués dans le château de Corf, où il les fit périr de faim, et il envoya Arthur dans les prisons de Falaise.

Jean conçut alors le dessein de faire périr son neveu, et il employa les caresses et les présens auprès de ceux qu'il crut devoir lui être le plus dévoués, afin de les engager à commettre ce crime. Mais ne trouvant personne qui voulût servir sa vengeance, il fit conduire ce jeune prince à Rouen, où on l'enferma dans une tour sur la rivière. Il fit vainement de nouvelles tentatives pour trouver des assassins. L'honneur inspirait les uns, la crainte arrêtait les autres. On savait trop bien que Jean était capable d'immoler le bourreau après la

victime. Enfin ce monstre, voyant qu'il ne pouvait compter que sur lui-même, se rendit par eau, pendant la nuit, au pied de la tour de Rouen, fit amener le prince dans sa barque, lui passa plusieurs fois son épée au travers du corps, et le jeta ensuite dans le fleuve avec une grosse pierre au cou.

Philippe-Auguste fit citer le meurtrier à la cour des pairs, qui rendit l'arrêt suivant : « Jean, duc de Normandie, ayant violé » son serment envers le roi Philippe, son » seigneur, tué le fils de son frère aîné, » vassal de la couronne de France, cousin » du roi, et commis ce crime dans l'éten- » due de la seigneurie de France, il est » déclaré coupable de félonie et de trahi- » son ; et toutes lès terres qu'il tient à » hommage seront confisquées ». L'assassinat d'Arthur est de l'an 1202. Ce prince avait alors quinze ans.

ALEXIS IV, LE JEUNE,
EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE.

Il était fils d'Isaac l'Ange, qui fut détrôné et privé de la vue par Alexis III. Alexis IV, excité par son père, parvint à intéresser à son malheur les chefs de la cinquième croisade, qui étaient rassemblés dans l'état de Venise.. Ils assiégent Constantinople ; le tyran prend la fuite ; Isaac est remis sur le trône ; son fils appelé pour le partager se livre aux plaisirs et à l'indolence. Les Grecs indignés proposent la déposition des deux souverains, ils sont arrêtés, et le vieil Isaac meurt de saisissement. On donna deux fois du poison au jeune Alexis, deux fois il évita la mort. Le traître Murzuphle descendit lui-même dans son cachot, et, après avoir dîné avec sa victime, il l'étrangla de ses propres mains, et lui brisa ensuite les os à coups de massue, pour faire croire que le prince était mort d'une chute. — Le 8 février 1204.

ALEXIS V,

SURNOMMÉ MURZUPHLE, EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE.

Ce féroce usurpateur, devenu maître du trône par la mort d'Alexis IV, employa toute son adresse pour se rendre les croisés favorables, mais ses ruses furent inutiles. Les croisés se préparèrent à attaquer Constantinople, que Murzuphle ne songea plus qu'à bien défendre. Malgré la résistance des Grecs, les croisés s'emparent des murs et des principaux quartiers. Murzuphle réfugié d'abord au palais Bucoléon s'évade, sort de la capitale, emportant avec lui ce que le palais contenait de plus précieux. Il avait épousé Eudocie, fille du vieil Alexis III, quoiqu'il fût déjà marié deux fois, sans avoir été veuf. Alexis III s'était réfugié dans la Thrace; la nécessité rapprocha ces deux misérables. Après quelques pourparlers, auxquels la défiance et la trahison présidaient, Alexis invita son gendre à venir prendre le bain, et Murzuphle fut à peine entré que

des soldats se jetèrent sur lui et lui arrachèrent les yeux. Abandonné des siens, il erra pendant quelque temps, et se disposait à passer en Asie, lorsqu'il fut arrêté et conduit devant Baudouin 1er., empereur français d'Orient, qui le fit juger comme coupable du meurtre de son souverain. Il fut condamné à être précipité du haut de la colonne que le grand Théodose avait fait élever sur la place Taurus, à Constantinople. — L'an 1204.

BAUDOUIN Ier.,

EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE.

Baudouin naquit à Valenciennes, en 1171, de Baudouin, comte de Hainaut, et de Marguerite, sœur de Philippe, comte de Flandres. La mort du comte Philippe et de Marguerite rendit Baudouin maître du comté de Flandres, et par le décès de son père il hérita encore du Hainaut. L'acquisition de ces riches héritages ne put empêcher Baudouin de prendre la croix, en 1200,

son frère Henri, Thiéry son neveu,

et Marie de Champagne sa femme. Il arriva à Venise en 1202, entra dans Constantinople, en 1204, à la tête de l'avant-garde et fut élu et couronné empereur dans l'église de Sainte-Sophie, avec toute la pompe du cérémonial des Grecs.

Baudouin ne séjourna pas long-temps dans sa capitale; il se mit en campagne pour suivre l'usurpateur Murzuphle, qui occupait encore la Thrace. Il se saisit de lui, et prit un grand nombre de villes, mais ses succès ne furent pas de longue durée. Le roi des Bulgares s'unit avec les Grecs, et remporta sur les Français une victoire complète, le 14 avril 1205. Ils virent périr leurs plus braves chevaliers, et l'empereur Baudouin resta prisonnier. Les Bulgares l'enchaînèrent dans un cachot où il demeura pendant une année. Joannice, leur roi, fit couper à son captif les bras et les jambes, et le fit abandonner dans un champ, où il expira trois jours après; il était alors âgé de trente-cinq ans, et n'avait été empereur que onze mois. Son crâne fut entouré de

cercles d'or, et servit de coupe au roi barbare. — L'an 1206.

PHILIPPE,

DUC DE SOUABE, EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Philippe, fils de Frédéric-Barberousse, et frère de Henri IV, fut élu empereur après la mort de ce dernier, en 1198, par une partie des électeurs, tandis que l'autre donnait la couronne impériale à Othon, duc de Saxe. Cette double élection alluma le *feu* de la guerre civile en Allemagne. Philippe, près de fondre sur Othon, à la tête d'une grande armée, fut assassiné à Bamberg, le 23 juin 1208, à l'âge de trente-quatre ans, par le palatin Othon de Vitelspach, cousin du duc de Bavière. Le meurtrier se vengea du refus que l'empereur avait fait de lui donner sa fille, et de ce qu'il l'avait empêché d'épouser celle du duc de Pologne. La mémoire de Philippe fut respectée en Allemagne comme celle d'un monarque généreux et sage, et d'un guerrier courageux et prudent. — Le 23 juin 1208.

BAUX (GUILLAUME DE), PRINCE D'ORANGE.

GUILLAUME DE BAUX devenu prince d'Orange, par la mort de sa mère Tiburge, obtint, en 1214, de l'empereur Frédéric II, des lettres-patentes qui lui donnaient le titre de roi d'Arles et de Vienne. Ces deux souverainetés le rendirent vain et injuste; mais son règne n'est remarquable que par quelques aventures peu intéressantes qui n'ont aucun rapport avec sa fin tragique.

Guillaume périt d'une mort affreuse en combattant les Albigeois. Les Avignonnais, l'ayant surpris dans une embuscade, l'écorchèrent vif et coupèrent son corps en morceaux. Le pape Honorius expédia des brefs pour engager les croisés à punir ce crime atroce, et Louis VIII, qui fit le siége d'Avignon en 1226, mit cet attentat au nombre des griefs contre les habitans. — L'an 1220.

ABEL,

ROI DE DANEMARCK.

Arès la mort de Waldemar II, son père, Abel déclara la guerre à Éric, son frère aîné, successeur du trône, et engagea ses autres frères dans son parti. Éric vainqueur força Abel à demander la paix; mais la vengeance et l'ambition firent commettre à Abel un crime affreux : il invita son frère à un repas et à des jeux, sous prétexte de resserrer entr'eux les nœuds de l'amitié, et il le fit décapiter et jeter dans la rivière. Abel, pour cacher son crime, témoigna en public la plus vive douleur. Cet artifice réussit, et il fut élu pour souverain par les états de Danemarck : mais ayant voulu maintenir une taxe extraordinaire établie par son frère, les Frisons se révoltèrent. Il marcha contre eux et les défit. Le lendemain de la bataille, les rebelles revinrent à la charge, attaquèrent le roi dans son camp, mirent son armée en déroute et le

tuèrent. Son frère Christophe 1er. lui succéda. — L'an 1252.

GUILLAUME,

COMTE DE HOLLANDE, DEUXIÈME DE CE NOM, ROI DES ROMAINS.

Guillaume était fils de Florent IV, comte de Hollande, et de Mathilde de Brabant. Le pape Innocent IV et les Romains, opposés à l'empereur Frédéric II, firent si bien, qu'après la mort de Thuringe, roi des Romains, le comte Guillaume lui fut subrogé, par l'élection des sept grands officiers de l'empire, en 1247. L'année suivante, Guillaume assiégea Cologne, la prit après six mois de siége, et y fut couronné. Il avait alors vingt ans. Après la mort de Frédéric, en 1250, Hugues, légat du saint siége, le confirma dans la possession de l'empire, qu'on continua néanmoins à lui disputer. Il défit les Flamands et fit la guerre aux Frisons occidentaux, qui s'étaient révoltés contre lui; mais cette guerre lui fut fatale. Il fut assommé par des paysans ca-

chés dans les roseaux d'un marais, où son cheval s'était enfoncé dans la glace. Guillaume était âgé de vingt-huit ans. Ses grandes qualités l'avaient rendu digne du trône, et il s'y serait maintenu avec gloire, s'il n'avait régné dans un temps de troubles et de discordes suscitées avant lui. — L'an 1256.

AIBEK (AZED-EDDYN),

SULTAN D'ÉGYPTE.

Aïbek fut un de ces esclaves du Coptchak, amenés en Égypte, à qui on donna le nom de mamlouck, qui signifie possédé ou soumis. Son courage l'éleva aux premiers emplois de l'armée, sous le règne de Touran-Chah, qui gouvernait l'Égypte, lorsqu'en 1250 saint Louis débarqua à Damiète, trois mois après la mort de Touran-Chah, massacré par les Baharytes mutinés. La favorite Chadjar-Eddour, qui avait été reconnue pour reine, épousa Aïbek, et se démit de la souveraine puissance en sa faveur; mais les mamloucks envieux, et les peuples, indignés de voir un esclave parvenu

au rang suprême, l'en firent descendre, et reconnurent pour sultan un enfant de la famille de Saladin, nommé Mélik-al-Achraf, dont Aïbek devint le tuteur. Après plusieurs guerres contre le sultan de Damas, où il éprouva tantôt des succès, tantôt des défaites, il le força à entrer en arrangement, et fit assassiner Fares-Eddyn, mamlouck puissant, son rival et son ennemi. Ne trouvant plus alors d'obstacles, il priva son pupille du trône, et y monta lui-même, l'an 1254. Un nouveau traité avec le sultan de Damas, semblait devoir lui assurer un règne tranquille, lorsque Chadjar-Eddour, instruite qu'il projetait d'épouser la fille du roi de Moussoul, le fit assassiner. — Le 10 avril 1257.

CHADJAR-EDDOURR,

SULTANE D'ÉGYPTE.

Cette princesse aussi célèbre par son courage et ses talens politiques que pour sa rare beauté, monta sur le trône en 1250, après le meurtre de Touran-Chah, qu'elle y

avait placé par son adresse et sa fermeté; mais les troubles et les guerres qui déchiraient l'empire des successeurs de Saladin, exigeant un prince guerrier et politique, le peuple reconnut sultan Aïbek, fondateur de la dynastie des mamloucks Baharytes. Celui-ci, qui devait en partie son élévation à la faveur de Chadjar-Eddourr, l'épousa, et oubliant bientôt les droits de *la* reconnaissance et de la fidélité conjugale, il forma le dessein de la répudier et de s'unir à la fille du roi de Moussoul. Chadjar-Eddourr, instruite de son projet, le fit poignarder par ses esclaves. Elle subit aussitôt le châtiment de son crime. Dès que *les* mamloucks en furent instruits, ils la jetèrent dans une prison, où la mère d'Aly, *fils* et successeur d'Aïbek, la fit assassiner. Son corps jeté dans un fossé fut la proie des chiens. — L'an 1257.

IBEK,

PREMIER SULTAN DES MAMLOUCKS, EN ÉGYPTE.

Il était d'abord un des officiers de Malek-al-Saleh, sultan d'Égypte. A la mort de son maître, il épousa sa veuve, et partagea son trône ; mais elle le fit assassiner. — L'an 1257.

CHRISTOPHE Ier.,

ROI DE DANEMARCK.

Ce prince était le quatrième fils de Waldemar II, qui lui avait donné en partage les îles de Laland et de Falster. Chassé de ses domaines, en 1247, par son frère Éric VI, il se réfugia auprès de son autre frère Abel, avec qui il fit une invasion dans le Jutland. Battu et fait prisonnier par Éric, les murmures de la noblesse le forcèrent à le relâcher. Eric lui fit ensuite obtenir la main de la fille du duc de Poméranie. Confirmé dans ses possessions par Abel, il lui succéda en 1252.

Le règne de Christophe ne cessa d'être troublé par des révoltes et par des division intestines, excitées par les évêques, et par les prétentions des puissances voisines coalisées contre lui. Pendant que le prince de Rugen entrait, à main armée, dans Copenhague, Christophe était à Riben, en Jutland, où il conférait avec l'évêque de cette ville, sur les moyens de faire cesser les troubles qui déchiraient l'état et l'église. L'évêque d'Arhus profita de l'occasion pour se défaire du roi. On a prétendu qu'il l'empoisonna dans un festin, le 29 mai 1259. Christophe avait montré, pendant un règne de sept ans, beaucoup de fermeté, de prudence et de bravoure. Son fils Eric lui succéda. — Le 29 mai 1259.

MAINFROY,

FILS NATUREL DE L'EMPEREUR FRÉDÉRIC II, ET ROI DE SICILE.

Après la mort de Conrad IV, en 1254, Mainfroy, prince de Tarente, fut chargé de la tutelle de Conradin, fils de Conrad,

Mais bientôt ayant fait courir le bruit de la mort de son pupille, il se fit couronner à Palerme, sous le titre de roi de Sicile, et gouverna despotiquement pendant près de onze ans. S'étant brouillé avec le pape Innocent IV, il porta la guerre dans les états de l'église et battit les troupes papales. Le vainqueur enleva au Saint Siége le comté de Foudi, et fut excommunié par Urbain IV. Ce pontife français appela Charles d'Anjou, frère de saint Louis, en Italie, et lui donna l'investiture des royaumes de Naples et de Sicile. Le nouveau roi fit la guerre à Mainfroy, possesseur de ces deux royaumes. Une bataille dans les plaines de Bénévent, donnée le 26 février 1266, décida de tout; Mainfroy y combattit en héros et fut tué. Sa femme, ses enfans et ses trésors furent livrés au vainqueur. Charles d'Anjou lui refusa la sépulture, parce qu'il était mort excommunié. On le jeta dans un fossé, le long du chemin, où ses soldats le couvrirent d'un monceau de pierres. — 26 février 1266.

FRÉDÉRIC,

FILS DE HERMAN VI, PREMIER MARGRAVE DE BADE.

A LA mort de Herman VI, le duché d'Autriche fut enlevé à la maison de Bade. Gertrude, sa veuve, se réfugia avec son fils Frédéric à la cour de Louis II, dit le Sévère, duc de Bavière. Ce fut là que le jeune Frédéric se lia de l'amitié la plus tendre avec son cousin Conradin, dernier rejeton de la maison de Souabe-Hohenstaufen. Ce prince avait été dépouillé de la couronne de Naples et de Sicile, d'abord par son oncle Mainfroy, et ensuite par l'usurpation de Charles d'Anjou; mais rappelé par ses sujets, irrités par les cruautés et les exactions de Charles, il se détermina sans peine à tenter de reconquérir un trône qui lui appartenait de droit, et le jeune Frédéric de Bade résolut de l'accompagner.

Charles remporta sur eux une victoire complète, malgré leurs courageux efforts et leurs premiers succès. Frédéric accompagna

son ami fugitif; ils s'embarquèrent sur un bateau de pêcheurs; mais Jacques Frangipani, commandant d'Astura, envoya un brigantin à leur poursuite, les fit prisonniers, et les livra à Charles d'Anjou, qui les fit décapiter à Naples. — Le 26 octobre 1268.

BIBARS,

SURNOMMÉ ABOUL-FOUTOUH (PÈRE DES VICTOIRES) SULTAN D'ÉGYPTE.

Le courage et l'habileté de Bibars le firent passer de l'état d'esclavage aux premières charges de l'empire, et si ses expéditions militaires justifient son surnom, d'autres qualités, nécessaires au bonheur des peuples, lui ont mérité dans l'histoire celui de prince illustre.

Lorsqu'Aïbek monta sur le trône, en 1254, Bibars se révolta, et fut ensuite un des assassins du sultan Kothouz, auquel il s'était réuni. Les mains encore teintes de son sang, il se présenta avec ses complices, devant le régent du royaume; celui-ci lui ayant demandé, qui s'était rendu coupable du meur-

tre : « C'est moi, dit hardiment Bibars. — Régnez donc, lui répondit le régent ». Bibars fut aussitôt proclamé sultan par la milice, le 24 octobre 1260.

Après avoir apaisé plusieurs séditions en Égypte, et fait rentrer plusieurs villes sous sa domination, Bibars donna une forme stable à l'empire des mamloucks, repoussa les Tartares, rétablit la puissance des Musulmans, et combattit les Francs avec succès.

Une éclipse de lune ayant donné lieu à quelques astrologues de prédire la mort d'un grand personnage ; Bibars, superstitieux, comme tous les Orientaux, voulut détourner ce malheur de sa personne, et fit prendre à un prince de la maison de Saladin un breuvage empoisonné ; mais on oublia d'enlever le vase qui le contenait, et Bibars s'en étant servi lui-même, le poison eut encore assez de force, et il en mourut, après un règne de dix-sept ans. — Le 30 juin 1277.

OTTOCARE II,

ROI DE BOHÈME.

Son mariage avec Marguerite d'Autriche le mit en possession de l'Autriche et de la Styrie, à l'exclusion de Frédéric de Bade, fils de la sœur aînée de Marguerite. Il acquit ensuite, à prix d'argent, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie, en 1262.

Fier de ses richesses et de sa puissance, Ottocare porta la guerre en Prusse, en Hongrie et eut plusieurs avantages sur ses ennemis. Rodolphe, comte d'Hapsbourg, ayant été élu empereur, en 1273, le somma de rendre hommage pour les fiefs qui étaient de sa dépendance. Sur son refus, ce prince le cita à la diète de l'empire, pour rendre raison de ses acquisitions injustes; mais il n'y comparut point. Ce mépris irrita tellement les princes impériaux qu'on résolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche. Ottocare ne se fiant pas au succès d'une bataille, et craignant les démarches de Frédéric de Bade, demanda

la paix, consentit de céder l'Autriche, et prêta hommage à genoux pour la Bohême et pour les autres terres qu'il possédait; mais la reine son épouse et quelques autres personnages lui ayant reproché une si lâche démarche, il rompit la paix et reprit l'Autriche avec une puissante armée. L'empereur se mit en campagne pour le combattre, avec toutes ses troupes allemandes et hongroises. La bataille se donna à Marckfeld, près de Vienne, et Ottocare la perdit avec la vie, après vingt-cinq ans de règne. — L'an 1278.

AHMED-KHAN,

NEUVIÈME EMPEREUR MOGOL.

Ce prince fut le premier souverain Mogol qui embrassa l'islanisme. Il se déclara le protecteur zélé des musulmans, et fit élever de superbes mosquées sur les ruines des anciens temples. Les émirs mécontens de ces innovations s'unirent à Canghour-Paï, frère d'Ahmed, et résolurent de renverser son autorité. Instruit de cette conju-

ration, l'empereur fit mettre à mort Conghour-Paï, et s'assura par la prison des princes séditieux. Mais bientôt il tomba au pouvoir d'Arghoun-Khan, son neveu, et fut livré aux enfans de Conghour-Paï, pour qu'ils pussent venger la mort de leur père. Après un règne de deux ans et neuf mois, Ahmed subit le même sort que son frère. — L'an 1284.

ALEXANDRE III,

ROI D'ÉCOSSE.

Monté sur le trône à l'âge de huit ans, on lui fit épouser, peu de temps après, Marguerite, fille de Henri III, roi d'Angleterre. En 1263, il s'opposa avec succès aux prétentions de Haquin, roi de Norwége, qui voulait envahir les îles occidentales de l'Écosse. Les Norwégiens totalement défaits y perdirent seize mille hommes. L'alliance de Marguerite, fille d'Alexandre, avec Eric, fils de Magnus, successeur de Haquin, mit fin à cette guerre. Devenu veuf, et ayant perdu successivement tous

ses enfans, il épousa une Française nommée Jollette, fille du comte de Dreux, mais peu de temps après, il périt à la chasse, entraîné par son cheval dans un précipice. Alexandre fut vivement regretté de ses sujets, tant à cause de ses bonnes qualités, que de la situation critique où sa mort laissait le royaume. — L'an 1285.

JEAN Ier. (DUC DE BRABANT),

SURNOMMÉ LE VICTORIEUX.

Jean 1er., fils de Henri III, comme lui duc de Brabant, naquit en 1250, et succéda à son père par l'effet de la prédilection d'Alix, sa mère, au préjudice de Henri, son frère aîné, qui, à la persuasion de sa mère, se fit moine.

En 1269, Jean épousa Marguerite de France, fille de saint Louis. La passion de ce prince pour les tournois causa sa perte : étant aux noces du duc de Bar, avec Léonore, fille d'Edouard, roi d'Angleterre, il jouta contre Pierre de Beaufremont qui lui

fit au bras une blessure dont il mourut. — Le 14 mai 1294.

FYROUZ II (JÉLAL-ED-DYNE), SULTAN DE LA PERSE.

Ce prince, d'abord gouverneur de Sammâna, ayant fait assassiner le sultan Balyne, son maître, monta sur le trône, âgé de soixante-dix ans, en 1288. Quelques mois après il fit périr aussi le fils de Balyne ; ce fut son dernier crime. Jamais on ne vit de révolution ni plus extraordinaire, ni plus subite que celle qui s'opéra dans la conduite du nouveau sultan. Il passa d'une cruauté extrême à l'excès de la bonté, soit que son grand âge en fût cause, soit qu'une politique adroite lui eût dévoilé ses véritables intérêts. En effet, sa douceur, la sagesse de son gouvernement, la justice de ses décrets lui gagnèrent l'amour du peuple. On oublia l'usurpateur pour ne voir que le bon roi. Les grands seuls, pour qui le bonheur public n'est rien au prix de leurs intérêts, troublèrent la tranquillité de son

règne par des conspirations ou des révoltes fréquentes. Fyrouz avait toujours eu le bonheur d'échapper aux unes et de triompher des autres. Ses voisins vaincus autant de fois qu'ils avaient osé l'attaquer, respectaient sa puissance. Ses peuples étaient heureux, lorsqu'il fut lâchement assassiné par Alloh, son neveu par le sang, mais son fils par l'amitié qu'il lui portait, et par les soins qu'il avait pris de son enfance. — L'an 1296.

FLORENT V,

COMTE DE HOLLANDE, FILS DE GUILLAUME, ROI DES ROMAINS.

Après avoir perdu son père dès son jeune âge, Florent fut livré à divers tuteurs, et il y eut beaucoup de divisions dans ses états. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé la femme d'un gentilhomme nommé Gérard de Velsene, il fut assassiné et percé de trente-deux coups d'épée par le mari. Le meurtrier ayant été pris fut conduit à Leyde, où on le mit dans un ton-

neau hérissé de clous; on le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné quarante ans.

ADOLPHE DE NASSAU,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Adolphe n'était qu'un simple gentilhomme, d'une famille illustre à la vérité et d'une bravoure éprouvée, mais sans autre patrimoine que son épée, sans influence, sans fortune, et n'ayant aucune des qualités morales qui avaient aidé Rodolphe de Habsbourg, son prédécesseur, né comme lui loin du trône, à y monter et à s'y maintenir. Il dut ses revers à ses fautes et à sa mauvaise foi dans l'exécution des traités. Albert, fils de Rodolphe son compétiteur, armé contre lui, l'enveloppa près de Worms, et l'ayant tué de sa propre main, devint ainsi, de rebelle, souverain légitime. — Le 2 juillet 1298.

ALBERT Ier.,

DUC D'AUTRICHE ET EMPEREUR.

Il serait inutile de rapporter ici toutes les expéditions de ce prince célèbre, qui pendant un règne très-long eut contre lui les sujets de ses états héréditaires, l'Autriche et la Styrie, qu'il avait déjà gouvernées avec dureté et avarice, du vivant de Rodolphe, les électeurs, Adolphe de Nassau, la Suisse, Rome, la Bavière, la Hongrie, la Bohême, la Thuringe et la Hollande. Mais il est intéressant de faire connaître son caractère, l'événement qui fut cause de sa mort, et les circonstances qui l'accompagnèrent.

Jean, fils de Rodolphe, frère cadet d'Albert, avait été privé par lui de son héritage, et l'avait revendiqué plus d'une fois inutilement. Marchant à la suite de son frère dans son expédition contre la Suisse, il crut l'occasion favorable pour renouveler ses réclamations; Albert, joignant l'insulte à la spoliation, se fit apporter des guirlandes de

fleurs ; et, les présentant à son frère : « Prends » ceci, lui dit-il, qui sied bien à ton âge, » et laisse-moi le soin de gouverner des » états ». Jean se retira le cœur profondément ulcéré, et méditant une horrible vengeance. Son gouverneur, Walter-d'Eschenback, et trois de ses amis s'associèrent à son injure. Les cinq conjurés tombant sur Albert, séparé de sa suite par La Reuss, petite rivière qu'il venait de traverser, le massacrèrent, et Albert rendit les derniers soupirs entre les bras d'une femme mendiante, qui étancha son sang avec des haillons.

Des talens militaires assez distingués, et quelques affections privées, plus douces et plus constantes que la dureté de sa conduite envers ses sujets ne semblait l'annoncer, ne sauraient effacer les vices dont son caractère fut entaché. Il différa presque en tout de son père, qui dut à ses vertus son élévation, et qui fonda son pouvoir sur des alliances et sur les mariages de ses nombreuses filles, dont les époux étaient devenus les fermes soutiens. Albert, au contraire, fut toujours en querelle et quelquefois en guerre

avec ses beaux-frères et ses neveux. Inquiet, arrogant, avide, souvent cruel, surtout par ses agens subalternes, violent, mais dissimulé, injuste pour ses parens, dangereux pour ses voisins, infidèle à ses alliés, sans scrupule et sans pitié pour ses ennemis, il n'eut de qualités que celles de bon père et de bon mari. Il dédaignait la flatterie, mais par mépris pour l'espèce humaine plutôt que par un sentiment de modestie. Il regardait les hommes comme destinés, chacun dans son état, à tracer sous le joug, un pénible sillon. Que le soldat soit brave, le prêtre dévôt, la femme soumise, le paysan laborieux, et rien de plus, était une maxime qu'il avait rendue proverbiale à force de la répéter. L'extérieur d'Albert était grossier, ignoble et presque féroce, *homo grossus, aspectu ferox, rusticanus in personâ.* Il réussit dans la principale de ses entreprises, celle de placer sur sa tête la couronne impériale : il échoua dans presque toutes les autres; guerroyant sans cesse contre les nations que le sort soumettait à son empire. Son ambition et son inquiétude n'atten-

daient jamais la fin d'un projet pour en entamer un autre. Son bras fut levé sans relâche sur la foule d'ennemis qu'il provoquait. aucun de ses succès ne fut complet, parce que son impatience abusait de la victoire, avant qu'elle fût consolidée. Plusieurs de ses revers furent humilians ; et, parvenu au faîte de la puissance, sur le corps sanglant d'un rival, il opprima ses peuples, vécut dans le trouble, et mourut assassiné. Il avait été marié, en 1276, à Élisabeth, fille de Meinhard, duc de Carinthie, et il en avait eu vingt et un enfans. Aucun de ses fils ne lui succéda comme empereur. — Le 1er. mai 1308.

LÉON IV,

FILS DE TOROS III, EMPEREUR ROMAIN.

Il était de la famille Rupénienne et monta sur le trône de son père au commencement de l'an 1305. Il renouvela les traités d'amitié avec les Tartares et les princes croisés. En 1307, il assembla un concile national

dans la ville de Sis, et réunit l'église arménienne à celle de Rome. Ce prince ne vécut sur le trône que pendant trois ans; Bilargon, commandant d'une armée tartare stationnée sur les frontières de la Cilicie, donna un repas magnifique à ce roi sage et vertueux et l'assassina au milieu du festin. — L'an 1308 de J.-C.

BIBARS II,

DOUZIÈME SULTAN D'ÉGYPTE.

Bibars ii fut élevé aux premières dignités de l'empire par Kélaoùn, dont il avait été esclave, et par Mohammed, qui, ayant été privé du trône pour la troisième fois, les Mamlouks Bordjytes forcèrent Bibars à accepter la couronne, le 26 mars 1309.

Il semblait devoir en jouir paisiblement, lorsqu'il s'éleva des séditions parmi le peuple, toujours attaché à Mohammed. *Meilleur* guerrier que politique, Bibars n'eut point l'adresse de se concilier sa faveur et de ménager le sultan dépossédé, qui s'appliqua à séduire les officiers de Bibars, dont le parti

s'affaiblissait considérablement. Abandonné de ses officiers et de ses troupes, il prit la fuite avec sept cents Mamlouks et une partie de ses trésors. Mais le plus grand nombre de ceux qui composaient cette petite troupe l'abandonnèrent aussi. Alors ne sachant quelle route tenir, il reprit celle du Caire. Arrivé près de Gaza, il fut arrêté par des officiers de Mohammed. On le désarma et on l'amena au Caire, où il eut une entrevue avec Mohammed, à qui il avoua ses torts et dont il implora la clémence; mais le sultan le fit étrangler en sa présence. Bibars II n'avait régné que dix mois et vingt-quatre jours. — L'an 1310.

MARGUERITE DE BOURGOGNE,

REINE DE FRANCE.

MARGUERITE, fille de Robert II, duc de Bourgogne, fut unie à Louis Hutin, roi de France, qui n'avait encore que quinze ans. Elle était belle, vive et galante. L'amitié l'unissait à Blanche de Bourgogne, femme de Charles, comte de la Marche, frère du

roi. Ces deux princesses avaient les mêmes goûts, et leur commerce criminel éclata bientôt. En 1314, l'une et l'autre furent convaincues d'adultère avec deux frères, Philippe et Gauthier d'Aunay. Philippe passait pour l'amant de Marguerite, Gauthier pour celui de Blanche. C'était à l'abbaye de Maubuisson que se passaient les scènes honteuses du libertinage des princesses. Louis Hutin, qui venait de monter sur le trône, fit faire le procès aux deux gentilshommes, comme à des traîtres et à des scélérats coupables du crime de lèse-majesté. Ils furent tous les deux mutilés et écorchés vifs; ils eurent ensuite la tête coupée, leurs corps furent pendus par-dessous les bras, et leurs têtes placées sur des piliers. Cette exécution se fit en 1315, à Pontoise. A l'égard de Marguerite et de Blanche, elles furent renfermées au Château-Gaillard; et soit que Marguerite fût la plus coupable, soit que Louis Hutin fût le plus sévère, son épouse éprouva le plus rude châtiment: elle fut étranglée avec une serviette. — L'an 1316.

JELAL-ED-DYNE (KELJY),

EMPEREUR DE DÉLHY, DANS L'INDE.

L'AN 688 de l'Hégire (1310 de J.-C.), cet empereur guerrier et toujours vainqueur, qui se distingua aussi par sa justice, sa piété et sa clémence, fonda dans l'Inde la dynastie des empereurs Kéljys, en s'emparant du trône. Il fixa sa résidence à Délhy, et en fit la plus belle et la plus riche ville de l'Inde. Après plusieurs victoires signalées qu'il remporta contre des rebelles, et con-Olakou-Kan, dont il mit l'armée en déroute, il périt par la trahison d'Ala-ed-Dyne, son fils, qui lui fit trancher la tête, en haine de sa belle-mère. Ce prince malheureux n'avait régné que sept ans. — L'an 695 de l'Hégire (1317 de notre ère.)

BRUCE (ÉDOUARD),

ROI D'IRLANDE.

BRUCE, frère de Robert Ier., roi d'Écosse, avait partagé constamment la gloire

et les succès de son frère, et voulut aussi partager le pouvoir du vainqueur et être associé à la souveraineté. Un événement imprévu prévint une contestation qui était à craindre entre deux frères si valeureux et dans un royaume si peu affermi. Les Irlandais envoyèrent une ambassade à Robert Bruce pour le supplier de régner sur l'Irlande en même temps que sur l'Écosse, ou de leur envoyer un prince de son sang qui devînt leur sauveur et leur monarque. Edouard accepta cette couronne que lui proposa son frère. Il partit avec une armée de six mille Écossais, fut joint par une armée de natifs, et proclamé monarque, en mai 1313.

Ses premiers combats furent autant de victoires; tous les partis qui divisaient l'Irlande se rangèrent sous ses drapeaux, et il fut solennellement couronné à Dundalk, comme souverain de toute l'île. Dublin seul restait aux Anglais, et il en sortait de temps en temps des corps de troupes pour inquiéter les Écossais. Une disette affreuse affligea l'Irlande; les Anglais travaillèrent à en aug-

menter l'horreur pour leurs ennemis, tandis que par mer ils étaient facilement approvisionnés. Robert Bruce, qui était venu d'Écosse, au secours de son frère, fut obligé, par la faim, d'y retourner promptement, laissant seulement quelques renforts d'hommes à l'armée d'Edouard. Celui-ci sortit de l'Ultonie, où il avait établi le siége de son gouvernement, comme un lion affamé, et, dévastant tout sur son passage, s'avança jusqu'aux portes de Dublin. Les Anglais, saisis de terreur, brûlèrent eux-mêmes leurs faubourgs. Edouard manquant de ce qui était nécessaire pour les assiéger, se jeta sur les possessions qu'ils avaient encore dans le midi; laissa partout des traces d'une vengeance aveugle, augmenta par ses ravages cette famine même qui le réduisait au désespoir, et, sur la nouvelle d'un armement anglais débarqué à Younghal, il se retira en Ultonie, où, avec une constance sauvage, il endura des maux effroyables. La famine, qui consumait son armée en vint à cet excès, que ses soldats se nourrissaient de la chair de ceux

qui en étaient morts. Quand le fléau cessa, toutes les troupes d'Edouard se réduisaient à trois mille hommes; mais les Anglais n'en avaient que quinze cents à leur opposer, après un échec terrible qu'ils venaient d'essuyer dans le Thomoud. Le prince écossais voulut enfin décider la querelle, il hâta sa marche, rencontra les Anglais près de Dundalk, et leur livra bataille.

Le chevalier Jean Birmingham, qui les commandait, était aussi bon capitaine que brave soldat. La victoire se balançait, lorsqu'un chevalier anglais, nommé Maupas, d'une bravoure aussi aventureuse que celle d'Edouard Brüce, l'aperçut dans la mêlée, et s'ouvrit un passage jusqu'à lui. Après des efforts surnaturels, on vit les deux champions succomber tous les deux à la fois. L'armée anglaise ne perdait qu'un soldat, celle des Ecossais perdait son général et son roi. Ils prirent la fuite en poussant des cris de désespoir, et l'on en massacra plus des deux tiers. On trouva sur le champ de bataille les corps de Bruce et de Maupas, déchirés l'un sur l'autre. Le gé-

néral anglais coupa, dit-on, la tête de ce malheureux prince et l'envoya au roi d'Angleterre. — L'an 1318.

ABOU-TACHEFYN,

(ABDEL-RAHACAN-BEN-MOUÇA)

ROI DE TRÉMECEN, EN AFRIQUE, DE LA DYNASTIE DES ZYANY.

Ce prince parvint au trône par un parricide, et s'y affermit par ses libéralités. Sous son règne, l'agriculture fut honorée et les villes s'ornèrent de beaux édifices; mais aussi injuste envers ses voisins qu'il avait été cruel envers son père, il s'empara, sous les plus frivoles prétextes, de la presque totalité des états du roi de Tunis. Ce prince implora le secours d'Haboul-Haçan, roi de Fez, qui soumit presque tout le royaume de Trémecen; mais la capitale, défendue par Abou-Tachefyn, en personne, fit une résistance opiniâtre; et ce ne fut qu'après trois ans de siége que le roi de Fez la prit par escalade. Abou-Tachefyn se jeta dans la citadelle avec son fils et ses plus braves soldats, ré-

solu à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, mais la forteresse ayant aussi été emportée d'assaut, il fut fait prisonnier et conduit avec son fils devant le vainqueur, qui leur fit trancher la tête, et éteignit en eux la dynastie des Zyany. — L'an 1320.

ÉDOUARD II,

ROI D'ANGLETERRE.

Fils et successeur d'Édouard Ier., il fut couronné en 1307, à l'âge de 23 ans. Il abandonna les projets de son père sur l'Écosse, pour se livrer à ses maîtresses et à ses flatteurs. Les grands, maltraités par l'un d'eux, prirent les armes contre leur souverain, et ne les quittèrent qu'après avoir fait couper la tête à cet indigne favori. Les Écossais, profitant de ce trouble, secouèrent le joug des Anglais. Édouard, malheureux au dehors, ne fut pas plus heureux dans sa famille. Isabelle, sa femme, irritée contre lui, se retira, en 1326, à la cour du roi de France, Charles-le-Bel, son frère. Ce prince encouragea sa sœur à lever l'éten-

dart de la révolte contre son mari. La reine, secourue par le comte Philippe de Hainaut, repassa la mer avec environ 3000 hommes. Édouard, livré à l'incertitude dans laquelle il avait flotté toute sa vie, se réfugia dans le pays de Galles avec Spencer, son favori, tandis que le père de ce dernier s'enfermait dans Bristol, pour couvrir sa fuite. Cette ville ne tint point contre les efforts des illustres aventuriers qui suivaient la reine. Les deux Spencer moururent par la main du bourreau, le 29 novembre 1326. Édouard fut condamné à une prison perpétuelle, et son fils mis à sa place. Esclave sur le trône, pusillanime dans les fers, il finit en lâche comme il avait commencé. Après quelque emps de prison, on lui enfonça un fer chaud dans le fondement, par un tuyau de corne, de peur que la brûlure ne parut. Il avait occupé le trône pendant 20 ans. — L'an 1327.

BONACOSSI (PASSERINO),

SOUVERAIN DE MANTOUE.

Après quelques troubles excités par les querelles des Guelfes et des Gibelins, Bonacossi parvint, avec la protection de l'empereur Henri VII, à acquérir une domination légitime à Mantoue.

Le 5 octobre 1312, Passerino réussit à se faire déclarer aussi seigneur de Modène par les Gibelins de cette ville. Elle lui fut enlevée, en 1318, par François Pic de la Mirandole; mais il la recouvra en 1319; et Mirandole étant tombé entre ses mains, avec deux de ses fils, il les enferma au fond de la tour de Castellero, où il les laissa mourir de faim.

Passerino avait pour beau-frère Louis Gonzague, qui tenait alors le premier rang parmi la noblesse de Mantoue. Les trois fils de Gonzague, et François, fils de Passerino, étaient liés ensemble, non par l'amitié, mais par l'habitude des mêmes débauches. Cependant François ayant conçu

quelque jalousie de Philippino Gonzague, lui déclara, dans sa brutale colère, qu'il se vengerait de lui en violant sa femme sous ses propres yeux. Gonzague invoqua le secours de son frère pour se défendre contre une aussi mortelle injure. Il rassembla les mécontens, et le 14 août 1328, il introduisit dans la ville, ses vassaux qu'il avait armés et qu'il joignit aux conjurés. Passerino, alarmé par les cris de mort qu'on répétait dans les rues, accourut à cheval pour calmer la sédition, mais il fut renversé par le comte Albert Saviola, qui le tua d'un coup d'épée aux portes mêmes de son palais; son fils François fut traîné dans la même tour de Castellero, où Passerino avait fait mourir de faim, Pic de la Mirandole, et il y fut égorgé par le fils de ce gentilhomme. Plusieurs partisans de Bonaçossi furent massacrés; les autres ayant pris la fuite, leurs biens furent confisqués, et Louis de Gonzague se fit proclamer seigneur de Mantoue et de Modène. — Le 14 août 1328.

INÈS DE CASTRO,

REINE DE PORTUGAL.

La beauté d'Inès l'a rendue célèbre et causa son malheur. D'abord dame d'honneur de la princesse Constance, première femme de Don Pèdre, ou Pierre 1er., roi de Portugal, elle inspira un amour violent à ce prince, qui n'était encore qu'enfant, et qui l'épousa après la mort de Constance. Alfonse IV, son père, fut instruit de cette union, et comme il désirait une alliance plus illustre, il prit le parti de sacrifier Inès à sa politique. Il se rendit au palais qu'elle occupait à Corinthe; mais touché de sa beauté et de celle de ses enfans, il céda aux mouvemens de la nature, et se retira sans exécuter son dessein. Trois courtisans, qui l'avaient déjà irrité contre Inès, le firent enfin consentir à sa mort, et la poignardèrent entre les bras de ses femmes.. Dès que Don Pèdre fut sur le trône, il fit périr ces assassins, et ayant fait exhumer le corps d'Inès, on le revêtit d'habits superbes, on lui mit

une couronne sur la tête, et les principaux seigneurs de Portugal vinrent rendre hommage à ce cadavre et reconnaître Inès pour leur souveraine. — L'an 1344.

AMIR,

SOUVERAIN DE SMYRNE, FILS D'AIDIN.

Amir régnait vers l'an 1341, sur le pays de Smyrne et sur une partie maritime de l'ancienne Ionie. Il secourut généreusement Cantacuzène, empereur grec, et délivra l'impératrice Irène, assiégée par les Bulgares, dans Démotica, et à la suite de cette expédition, il assiégea Thessalonique, porta la terreur jusques dans Constantinople, et se rembarqua chargé de dépouilles et de captifs. Bientôt après, le roi de Chypre, la république de Venise, et les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, abordèrent sur les côtes de l'Ionie; Amir fut blessé à mort, d'un coup de flèche, à l'attaque de la citadelle de Smyrne, que les chrétiens avaient enlevée. — L'an 1345.

ANDRÉ DE HONGRIE,

ROI DE NAPLES, CONNU SOUS LE NOM D'ANDREASSO.

ROBERT, roi des Deux-Siciles, avait usurpé la couronne de Naples à Caribert son neveu, père d'André; se voyant sans enfans, il voulut la faire retourner à ses héritiers légitimes, et fit épouser à son petit-neveu, Jeanne, sa petite-fille. André, d'un caractère fier, impétueux, presque féroce, conçut bientôt pour sa femme et pour les princes du sang, un mépris qu'il ne prit pas la peine de dissimuler. Le roi Robert, dès qu'il reconnut ces dispositions, s'efforça de mettre André sous la dépendance de Jeanne. Il fit prêter serment de fidélité à cette princesse par les barons du royaume, et lorsqu'il mourut, en 1345, Jeanne fut seule couronnée, tandis qu'André continua d'être désigné par le nom de duc de Calabre. André, jaloux d'une autorité qu'il croyait lui être due, sollicitait le pape de le faire couronner; et, sur l'étendard qu'il destinait à cette cérémonie, il

avait fait peindre une hache, un billot et d'autres instrumens de supplice, annonçant à ses courtisans que, dès qu'il serait roi, il ferait justice de ses arrogans ennemis. Jeanne, de son côté, voluptueuse et inconstante, apprenait de ses amans à mépriser son mari et à le craindre; sollicitée par ses courtisans, elle donna son consentement à un complot qu'ils avaient formé. Les conjurés imaginèrent un prétexte pour faire appeler, pendant la nuit, André qui était auprès de la reine. Dès que le prince fut au milieu d'eux, ils lui jetèrent un lacet autour du cou, et le poussèrent hors du balcon pour l'étrangler, tandis que leurs complices, qui étaient au-dessous, le tiraient par les pieds. Le meurtre fut accompli avec une férocité révoltante, et le cadavre d'André, laissé dans le jardin, fut trouvé mutilé d'une manière horrible. — Le 18 septembre 1345.

JEAN,

FILS DE L'EMPEREUR HENRI VII, ROI DE BOHÈME.

Ainsi que tous les conquérans, Jean, après avoir signalé les commencemens de son règne par des conquêtes, finit par des défaites dans l'une des quelles il perdit un œil. Il alla *incognito* à Montpellier, pour demander des remèdes aux docteurs de cette célèbre université. Un médecin juif lui fit perdre l'autre œil. Cette perte ne l'empêcha pas de retourner à la guerre. On rapporte que Casimir, roi de Pologne, l'envoya défier « de décider leurs querelles, enfermés » tous deux dans une chambre, armés de » leur poignard ». Le roi Jean lui répondit : « qu'il devait auparavant se faire crever » aussi les yeux, afin qu'ils pussent combattre à armes égales ». Jean mena du secours au roi Philippe-de-Valois, et se trouva à la bataille de Crécy. Tout aveugle qu'il était, il combattit fort vaillamment, mais il s'avança si fort dans la mêlée qu'il y fut tué. — Le 26 août 1346.

LOUIS V,

EMPEREUR D'ALLEMAGNE.

Le règne de Louis v, n'est remarquable que par les guerres qu'il eut à soutenir contre deux compétiteurs, Frédéric-le-Bel, fils de l'empereur Albert 1er., et Charles de Luxembourg, marquis de Moravie, et par les persécutions qu'il essuya de la part du pape Jean xxii. Un accident arrivé à Louis v, termina toutes les querelles : il tomba de cheval en poursuivant un ours à la chasse, et mourut de cette chute. — Le 11 octobre 1347.

CARRARE

(MARSILIETTO PAPPAFUVA DE),

SEIGNEUR DE PADOUE.

Carrare, parent éloigné d'Ubertino, fut désigné par ce prince pour lui succéder ; mais à peine fut-il reconnu pour seigneur de Padoue, que Jacques ii, fils de Nicolas et neveu de Jacques 1er., l'as-

sassina, après avoir séduit quelque-uns de ses gardes. Marsilietto, pendant les deux mois qu'il avait régné, avait montré de la douceur et de la justice. Il fut regretté par ses sujets. — Le 9 mai 1348.

CARRARE (JACQUES II DE), SEIGNEUR DE PADOUE.

JACQUES DE CARRARE devenu seigneur de Padoue après l'assassinat de Marsilietto, gouverna en paix avec assez de sagesse, et se concilia l'affection de ses sujets; mais il avait auprès de lui un jeune homme nommé Guillaume, bâtard d'un de ses oncles, don l'humeur altière et les débauches lui causaient beaucoup d'inquiétude. Il lui avait défendu de sortir de Padoue, et un jour qu'il l'avait appelé auprès de lui pour le réprimander, ce furieux tira un couteau de sa poche, et se jetant sur lui, l'étendit mort à ses pieds. Le bâtard de Carrare fut bientôt mis en pièces par les gardes qui entouraient leur seigneur. — Le 21 décembre 1350.

BLANCHE DE BOURBON,

REINE DE CASTILLE.

Blanche, fille de Pierre, duc de Bourbon, épousa, en 1353, à l'âge de quinze ans, Pierre, roi de Castille, surnommé le Cruel.

Ce mariage fut la source des plus grands malheurs. Don Frédéric, grand-maître de Saint-Jacques, frère naturel du roi, étant allé recevoir la reine à Narbonne, les soupçons s'attachèrent dès lors à cette princesse. On prétendit qu'éprise d'une passion violente pour don Frédéric, elle avait pour lui manqué à ses devoirs. Pierre, prévenu par ces bruits injurieux, ne se rendit qu'avec répugnance à Valladolid, où son mariage fut célébré le 3 juin de la même année; mais, dès le lendemain, ce prince quitta brusquement son épouse pour aller se jeter dans les bras de sa rivale, Maria de Padilla.

Le ressentiment de la reine l'ayant portée à s'unir en secret à la faction des frères

du roi, qui troublaient la Castille, la haine de Pierre contre son épouse ne connut plus de bornes ; il déclara que son mariage était nul ; qu'il ne l'avait point consommé ; jura la perte de Blanche, la fit arrêter et transférer à Tolède. En traversant la ville, Blanche trouva moyen de s'échapper des mains de ses gardes, et de se réfugier dans la cathédrale. Là, embrassant les autels, cette jeune reine réclama à grands cris la protection des citoyens contre la fureur d'un époux qui en voulait à ses jours. Sa beauté, ses larmes, ses malheurs attendrirent le peuple qui se souleva en sa faveur. Le grand maître Frédéric accourut pour la défendre ; mais ce secours lui fut inutile : Tolède fut prise d'assaut, et la reine tomba au pouvoir de Pierre-le-Cruel, qui la fit transférer au château de Médina-Sidonia. Elle y périt, dit-on, par ses ordres en 1361, à peine âgée de vingt-quatre ans. Quelques historiens prétendent qu'elle mourut empoisonnée ; d'autres assurent que le chagrin seul abrégea les jours de cette princesse, si célèbre par sa beauté, ses infortunes,

sa fin tragique, et la vengeance qu'en tirèrent les Français commandés par Duguesclin. — L'an 1361.

BOCCANÉRA (SIMON), DOGE DE GÊNES.

En 1339, Boccanéra, qui avait acquis une grande popularité en prenant la défense du parti démocratique, fut proclamé doge à la suite d'une sédition, et cette dignité, qui n'existait encore qu'à Venise, fut ainsi transplantée à Gênes.

Pendant les cinq années que dura son administration, il eut à lutter contre les différens partis qui agitèrent la république, et, voyant que les Génois se détachaient insensiblement de lui, il abdiqua sa dignité en 1344 et se retira à Pise. Créé de nouveau doge de Gênes en 1356, il conserva cette dignité pendant sept ans, jusqu'au passage de Pierre de Lusignan, roi de Chypre, qui retournait en Orient. Dans un repas qui fut donné à ce monarque, Boccanéra fut empoisonné par ses ennemis. Ceux-ci

prirent les armes, tandis qu'il luttait encore entre la vie et la mort; ils arrêtèrent ses frères et ses parens, et les retinrent captifs jusqu'à ce qu'un nouveau doge, Gabriël Adorno, eût été nommé par le peuple. — L'an 1363.

PIERRE-LE-CRUEL,

ROI DE CASTILLE.

Après la mort d'Alphonse XI, son père, en 1350, Pierre-le-Cruel, âgé de seize ans, monta sur le trône. Le commencement de son règne n'annonça que des horreurs; il fit mourir plusieurs citoyens par des supplices recherchés. Il épousa Blanche, fille de Pierre 1er., duc de Bourbon; mais il la quitta trois jours après son mariage, et la fit mettre en prison, pour reprendre Maria de Padilla, qu'il avait entretenue. Jeanne de Castro, qu'il épousa peu de temps après, ne fut pas plus heureuse: il l'abandonna. Ce procédé, joint à ses cruautés, souleva les grands contre lui. Pierre-le-Cruel en fit mourir plusieurs, et n'épargna pas même

son frère Frédéric, ni don Juan son cousin, ni la reine Blanche de Bourbon. Enfin le peuple prit les armes contre lui, et ayant à sa tête Henri, comte de Transtamare, son frère naturel, ils s'emparèrent de Tolède et de presque toute la Castille. Pierre passa alors dans la Guïenne, et eut recours aux Anglais qui le rétablirent sur le trône; mais ce ne fut pas pour long-temps. Henri de Transtamare, assisté des troupes françaises, conduites par Bertrand du Guesclin, le vainquit dans une bataille et le tua de sa propre main. — Le 14 mars 1369.

JEANNE Ière.,

REINE DE JÉRUSALEM, DE NAPLES ET DE SICILE.

Cette princesse, née vers l'an 1326, était fille de Charles de Sicile, et n'avait que dix-neuf ans lorsqu'elle prit les rênes du gouvernement. Elle fut mariée quatre fois. Son premier mari fut André de Hongrie, qui fut assassiné; et Jeanne fut violemment soupçonnée d'être complice de ce meurtre,

parce qu'elle épousa ensuite Louis de Tarente, qui en était en partie l'auteur. Celui-ci étant mort, elle prit pour troisième époux Jacques, infant de Majorque, qui mourut aussi peu de temps après. Enfin, à l'âge de quarante-six ans, elle se maria, pour la quatrième fois, à un cadet de la maison de Brunswick, nommé Othon. Comme elle n'avait point d'enfans, elle adopta Charles de Duras, qu'elle avait élevé avec beaucoup de soin, et à qui elle avait fait épouser sa nièce. Cependant ce prince ingrat se révolta contre Jeanne, qui transféra son adoption à Louis de France, duc d'Anjou, fils du roi Jean. Ce changement alluma la guerre. Charles de Duras, furieux, se rendit maître de Naples et de Jeanne, la fit enfermer au château de Muro, dans la Basilicate, où elle fut étouffée entre deux matelas. — L'an 1381.

ÉLIZABETH DE BOSNIE,

REINE DE POLOGNE.

Cette princesse, célèbre par ses malheurs, avait épousé Louis, roi de Pologne. Après la mort de son époux, en 1382, elle fut nommée régente du royaume et tutrice de Marie, sa fille. Charles de Duras, ayant envahi la couronne de Hongrie et de Pologne, les enferma l'une et l'autre dans une étroite prison, où elles restèrent jusqu'en 1386, qu'il fut massacré. Pour le venger, le gouverneur de Croatie fit noyer la reine Élisabeth. — L'an 1386.

CHARLES III ou DE DURAS,

ROI DE HONGRIE ET DE NAPLES.

Charles III, dit le Petit, ou de la Paix, était fils de Jean de Duras, frère du roi Robert. Déclaré héritier du royaume de Naples, par Jeanne Ire. qui s'était souillée du sang de son mari, il épousa Marguerite de Duras sa cousine.

Tandis que Charles commandait, en 1378, les armées que Louis de Hongrie envoyait contre les Vénitiens, le pape Urbain VI l'appela pour faire la conquête de Naples. Il marche à la tête d'une armée, arrive à Rome, où il est couronné par Urbain, le 2 juin 1381. Othon de Brunswick, quatrième mari de la reine, se vit hors d'état d'opposer aucune résistance à l'invasion. Il laissa le nouveau roi prendre possession de Naples, sans avoir encore livré une seule bataille. Bientôt après il fut fait prisonnier. Jeanne, obligée de se rendre à discrétion, fut enfermée au château de Muro, où elle fut étouffée sous un lit de plume, et Charles III demeura maître du trône. Mais il n'en fut pas long-temps tranquille possesseur. Jeanne, irritée de l'ingratitude de son neveu, avait appelé à la succession Louis Ier., duc d'Anjou, qu'elle avait adopté.

Louis entra dans le royaume de Naples, au mois de juillet 1382, avec une armée de quinze mille chevaux, et conquit une partie de ses provinces; mais il mourut le 10 octobre 1384, au milieu de ses succès. D'autre

part, Urbain VI, qui avait donné le royaume à Charles III, prétendait le gouverner toujours. Son arrogance et ses emportemens devenaient insupportables, et Charles fut enfin obligé de venir assiéger le pape dans le château de Nocera, où il s'était enfermé, et d'où il lançait trois fois par jour des malédictions et des excommunications contre lui. Urbain VI parvint à s'échapper.

Sur ces entrefaites, Louis de Hongrie mourut, le 11 septembre 1382, et un parti de Hongrois offrit la couronne à Charles. En 1385 il passe en Esclavonie et ensuite à Bade, et décide la veuve et la fille de Louis à renoncer au trône. La noblesse le reconnut pour roi d'une voix unanime; mais comme il se rendait dans l'appartement des deux reines, pour une fête solennelle, il fut renversé d'un coup de sabre à la tête par des meurtriers qu'elles avaient apostés; tous ses partisans furent massacrés; lui-même fut enfermé au château de Visgrade, et le poison acheva ce que le fer avait commencé. —Le 3 juin 1386.

CARAMAN-OGLOU-ALY-BEY,

PRINCE DE CARAMANIE.

Caraman épousa la fille de Mourad 1er., troisième empereur des Ottomans, et profita de l'absence de son beau-père, qui était en Romélie, pour faire des excursions dans les pays ottomans, limitrophes de ses états. Il fut battu et ne parvint à apaiser le vainqueur que par les larmes de sa femme, qu'il lui députa. Ayant repris les armes contre le sultan Bayazyd, il fut pris avec son fils, Mouhammed-Bey; celui-ci fut enfermé à Brousse, et Caraman fut confié à Tymour-Tâch-Pacha qui le fit mourir. — L'an 1388.

AMURATH Ier. OU MORAD,

TROISIÈME SULTAN, FILS ET SUCCESSEUR DU SULTAN ORCHAN.

Cet heureux conquérant naquit l'an 1319, et monta sur le trône à quarante-un ans. Après plusieurs conquêtes, Amurath, dont le génie égalait la fortune et la valeur, pour assurer sa puissance, fonda la milice des ja-

nissaires qui furent long-temps la terreur des ennemis, et quelquefois celle des sultans. Alarmés de l'accroissement de la puissance d'Amurath, les peuples voisins de l'Albanie et de la Macédoine formèrent une ligue pour défendre leur indépendance. Après une bataille sanglante, où la victoire fut long-temps disputée, les chrétiens plièrent, et la ligue fut anéantie. Amurath, en parcourant la scène du carnage, remarquait que la plupart des morts n'étaient que des adolescens; son vizir lui répondit: que les hommes d'un âge raisonnable n'auraient pas entrepris de lui résister. Tandis que le sultan prêtait l'oreille aux flatteries du courtisan, un soldat servien, caché parmi les morts, s'élança sur lui et lui porta un coup mortel. Les Ottomans consternés jurent de venger Amurath; ils dressent sur le champ de bataille la tente du sultan, le placent dessous, reprennent leurs rangs avec une ardeur et une furie sans égale, et font massacrer, aux pieds d'Amurath expirant, le prince de Servie, et les autres chefs prisonniers de guerre. — L'an 1389.

RICHARD II,

ROI D'ANGLETERRE.

Richard, fils d'Édouard, prince de Galles, succéda à son aïeul, Édouard III, le 23 juillet 1377.

Sa minorité éprouva divers troubles, occasionnés d'abord par des impôts excessifs, et par un arrêt du parlement, qui annulait l'achat que plusieurs serfs avaient fait de la liberté. Il se forma des factions que Richard ne parvint à apaiser qu'avec le secours de la noblesse, et en faisant condamner au dernier supplice les chefs du parti populaire. Ce prince n'eut ni les qualités d'un honnête homme, ni les talens d'un grand roi. Son règne fut celui des femmes, des favoris et des ministres, et les plus étranges désordres affligèrent l'Angleterre.

Jean, duc de Lancastre, Édouard, duc d'Yorck, et Thomas, duc de Glocester, tous trois frères de son père, étaient très-mécontens de l'administration de leur neveu. Le dernier conspira contre lui en 1397,

et périt à Calais, où il fut étranglé dans sa prison. Le comte d'Arundel eut la tête tranchée, et le comte de Warwick fut condamné à un exil perpétuel.

Quelque temps après, Henri, comte de Derby, fils du duc de Lancastre, voulant défendre la mémoire de son oncle, se vit banni du royaume, où il fut rappelé par quelques séditieux. Le comte de Northumberland, qui était dans ses intérêts, arrêta, en 1399, le roi à Flint, dans la principauté de Galles, et le remit entre les mains de Henri, depuis peu duc de Lancastre, qui l'enferma dans une prison. La nation se déclara pour lui; Richard demanda seulement qu'on lui laissât la vie et une pension pour subsister. Un parlement assemblé le déposa juridiquement. Richard, enfermé dans la tour, remit au duc de Lancastre les marques de la royauté, avec un écrit signé de sa main, par lequel il se reconnaissait indigne de régner. Le parlement ordonna en même temps que, si quelqu'un entreprenait de le délivrer, dès lors Richard II serait mis à mort. Au premier mouvement qui se fit en

sa faveur, huit scélérats l'allèrent assassiner dans sa prison, à Pont-Fract, où il avait été transféré. Il défendit sa vie mieux qu'il n'avait défendu son trône; il arracha la hache d'armes à l'un des meurtriers, et en tua quatre avant de succomber. Enfin il expira sous les coups. Il était âgé de trente-trois ans. — L'an 1400.

BOCCANÉRA (BAPTISTE), DOGE DE GÊNES.

Les Génois, après s'être soumis volontairement au roi de France, se révoltèrent, en 1400, contre Colard de Calleville, qu'il leur avait donné pour gouverneur. Ils mirent à sa place Baptiste Boccanéra, fils de Simon, qui avait été doge trente-sept ans avant. Il envoya des députés à Charles VI, pour justifier ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier dans son élection, et en demander la confirmation; mais le roi ne voulut pas reconnaître le lieutenant que le peuple lui avait donné. Il envoya Boucicault, maréchal de France, à Gênes, et celui-ci, le surlende-

main de son arrivée dans cette ville, ayant fait saisir Baptiste Boccanéra, lui fit trancher la tête sur un échafaud. —Novembre 1401.

CARRARE

(FRANÇOIS II, OU NOVELLO DE), SEIGNEUR DE PADOUE.

FRANÇOIS II commença à régner après François Ier., son père, le 29 juin 1388, et, le 23 novembre suivant, il fut obligé de rendre sa capitale au seigneur de Milan, qui le relégua dans le château demi-ruiné de Cortason, près d'Asti. Après avoir parcouru l'Italie, la France, l'Allemagne et la Suisse, pour demander des secours, il n'en reçut que des Florentins et des Vénitiens, et rentra dans sa capitale le 19 juin 1390. Il continua la guerre avec avantage, jusqu'à ce que les Vénitiens, qui voyaient avec inquiétude sa puissance s'accroître, lui déclarèrent tout à coup la guerre. François de Carrare, après avoir éprouvé toutes les calamités que peuvent entraîner la peste et la guerre, fut obligé de capituler le 17 no-

vembre 1405. Il fut conduit à Venise avec son fils, sous condition que, s'il ne s'accordait pas avec la seigneurie, il serait remis en possession des forteresses dont il était encore maître. Mais le conseil des dix le fit enfermer dans la prison où son fils Jacques était déjà retenu depuis cinq mois, et bientôt après, au mépris du droit des gens et de la foi des sermens, le conseil résolut la mort des trois princes de la maison de Carrare. Les bourreaux entrèrent dans la prison de François II, et lui ordonnèrent de se préparer à mourir; mais il se défendit contre eux jusqu'à ce que, succombant sous leurs efforts, il fut renversé et étranglé. Ses deux fils le furent aussi le surlendemain.—Le 17 février 1406.

PHARADGE,

SULTAN D'ÉGYPTE.

Pharadge, fils de Barkok, sultan d'Égypte, succéda à son père, en 1399, à l'âge de dix ans. Les divisions que sa minorité excita parmi les grands, la rendirent fort

orageuse; mais le conquérant Tamerlan étant entré en Syrie, où il se signalait par les plus horribles excès, tous les partis se réunirent contre l'ennemi commun. Les factions recommencèrent dès que Tamerlan eut quitté la Syrie. Pharadge fut déposé l'an 1405, et, au bout de deux mois et dix jours, il fut replacé sur le trône, où il voulut s'affermir par la mort de ses frères Abdolaziz et Ibraïm. Il les envoya à Alexandrie, où ils périrent par le poison. Leur mort n'éteignit pas les factions, et le sultan en fut enfin la victime. Il se forma un parti pour lui arracher le sceptre. Les chefs de la révolte l'assiégent dans Damas, où il s'était retiré, l'obligent de se rendre, et le font déposer par Mostain, calife d'Égypte, le 1er. mai 1412. Vingt jours après, il fut mis à mort.

MOYSE OU MUSA,

SURNOMMÉ CHÉLÉBI,

EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE, FILS DE BAJAZET Ier.

Moyse se fit reconnaître sultan par l'armée d'Europe, tandis que celle d'Asie défé-

rait le même honneur à Mahomet Ier., son frère. Il remporta, en 1412, une victoire si complète sur l'empereur Sigismond, qu'à peine échappa-t-il un seul homme pour porter la nouvelle de ce désastre. Mais l'année d'après, trahi par ses gens, il fut vaincu par Mahomet, son compétiteur, et mis à mort par son ordre, après un règne de trois ans et demi. — L'an 1413.

LADISLAS OU LANCELOT,

ROI DE NAPLES, SURNOMMÉ LE VICTORIEUX ET LE LIBÉRAL.

Les belles qualités de Ladislas furent ternies par une ambition sans bornes et par une cruauté inouie. Il se disait comte de Provence et roi de Hongrie. Il soutint avec succès des guerres sanglantes que lui avait suscitées le pape Jean XXIII, pour maintenir sur le trône de Naples Louis II, duc d'Anjou, que les Napolitains avaient appelé. Il s'empara de Rome, et ses armes victorieuses lui promettaient de plus grands succès, lorsqu'il mourut à Naples, âgé de trente-huit ans,

dans les douleurs les plus aiguës. La fille d'un médecin, dont il était passionnément amoureux, l'avait empoisonné avec une composition que son père lui avait préparée. — Le 16 août 1414.

ALBERT IV,

DUC D'AUTRICHE.

ALBERT IV, fils unique d'Albert III, n'hérita ni des vertus ni des vices de ses aïeux. Il fut surnommé le Pieux, et entreprit le pèlerinage de la Terre Sainte, laissant Guillaume, son frère, seul en possession du pouvoir. Revenu à Vienne, Albert IV épousa Jeanne de Hollande, dont il eut un fils. Étant parvenu à réconcilier ses oncles, Sigismond, roi de Hongrie, et Wenceslas, roi de Bohême, ces deux rois furent tellement satisfaits de sa conduite, que tous deux, simultanément, le déclarèrent leur successeur, dans le cas où ils mourraient sans enfans mâles. La prespective presque assurée de deux puissans royaumes fut la cause de la mort d'Albert; car, voulant seconder de

toutes les forces de son duché, Sigismond, contre quelques seigneurs qui voulaient secouer son joug, il fut empoisonné par l'un d'eux qu'il assiégeait dans la forteresse de Znaïm. Il mourut des suites du poison, dans sa vingt-septième année.—Le 14 septembre 1414.

JACQUES Ier.,

ROI D'ÉCOSSE, FILS DE ROBERT III.

Les Anglais le prirent, lorsqu'il passait en France, et le tinrent dix-huit ans en prison. Il ne fut mis en liberté qu'en 1424, à condition qu'il épouserait Jeanne, fille du comte de Sommerset. Après avoir fait punir quelques-uns de ceux qui avaient gouverné le royaume durant sa prison, il fut assassiné dans son lit, percé de vingt-six coups d'épée, par les parens de ceux qu'il avait fait punir. — L'an 1437.

ESCANDER, ÉMIR, OU MIR-ISCANDER,

SECOND SULTAN DE LA DYNASTIE DU MOUTON NOIR, PARMI LES TURCOMANS.

Il signala son avènement à l'empire, l'an 1422 de J.-C., par le meurtre de son frère Abou-Sayd. Vaincu par Scha-Rokh, fils de Tamerlan, il est assiégé dans le château d'Alenjak, et assassiné par son propre fils, Scha-Cobad, qui, au prix de son sang, fit la paix avec le vainqueur. — L'an 1437.

LADISLAS IV,

GRAND DUC DE LITHUANIE, ROI DE POLOGNE ET DE HONGRIE.

Amurath II ayant porté ses armes en Hongrie, fut battu par Huniade, général de Ladislas, et, pressé de retourner en Asie, il conclut la paix la plus solennelle que les chrétiens et les musulmans eussent jamais faite. Le prince turc et le roi Ladislas la jurèrent tous deux, l'un sur l'Alco-

ran, et l'autre sur l'Évangile. A peine était-elle signée, que le cardinal Julien Césarini, légat en Allemagne, engagea Ladislas à la rompre. Ce prince faible et imprudent, cédant à ses sollicitations, livra bataille à Amurath, près de Varnes ; il fut battu et tué. Sa tête, coupée par un janissaire, fut portée de rang en rang dans l'armée turque. Amurath le fit enterrer sur le champ de bataille avec une pompe militaire. — Le 11 novembre 1444.

CONSTANTIN DRACOSÈS,

DERNIER EMPEREUR DE CONSTANTINOPLE.

Constantin, fils de Manuel Paléologue, succéda à Jean Paléologue, son frère, en 1449. Lors de son avènement sur un trône qu'aucune puissance humaine ne pouvait plus soutenir, l'empire était réduit au seul territoire de Constantinople, et à quelques villes de la Grèce et de la Morée. Constantin se trouvait dans cette dernière province ; Démétrius, son frère, plus rapproché de la capitale, éleva quelques pré-

tentions à la couronne. L'impératrice mère, le sénat, le clergé, le peuple et l'armée se déclarèrent pour Constantin, et le sort sembla le désigner pour honorer la chute de l'empire d'Occident, comme une noble victime immolée sur une tombe illustre.

Constantin, à peine sur le trône, chercha à s'appuyer d'une puissance ennemie des Turcs. On lui proposa d'épouser la fille du doge de Venise; la politique prescrivait ce choix; la vanité des nobles romains le fit rejeter, et Constantin se décida pour une princesse de Géorgie.

Il songea aussi à obtenir, par l'entremise de ses frères, Démétrius et Thomas, auxquels il avait abandonné la Morée, quelques secours des princes de l'Occident; mais tandis qu'il formait ces projets insuffisans, Amurath n'était plus, et le fier Mahomet II, son fils et son successeur, méditait d'anéantir un reste de puissance que la pitié plutôt que la crainte, semblait avoir fait respecter par ses prédécesseurs. Constantin eut recours aux supplications. Mahomet feignit de se laisser désarmer; mais il ressera Cons-

tantinople, en élevant, à cinq milles de cette ville, une forteresse en face de celle qui existait déjà sur le rivage d'Asie, et de là les troupes se répandaient dans la campagne, et vivaient à discrétion jusque sous les murs de Constantinople.

L'empereur, ayant fait en vain de nouvelles représentations, et renouvelé inutilement ses démarches auprès des princes européens, ne songea plus qu'à défendre jusqu'à la dernière extrémité le siége de son empire. Il fit remplir les magasins de vivres et de munitions, s'assura le secours de deux mille Génois commandés par le brave Justiniani, et se prépara à repouser, avec huit ou neuf mille hommes, les attaques dirigées contre une ville d'environ seize milles de circonférence.

Ce fut le 6 avril 1453 que Mahomet parut devant la porte saint Romain, à la tête de quatre cent mille combattans. Des canons d'un calibre prodigieux lancèrent la foudre pendant neuf jours sur la ville impériale. Constantin, à la tête des assiégés, et Justiniani, nommé commandant géné-

ral, soutiennent avec intrépidité les attaques les plus vives; leur exemple électrise les Génois, les Grecs et les Vénitiens; Constantinople n'est plus défendue que par des héros. Les Turcs élèvent une tour de bois, d'où ils battent en ruine celle de saint Romain. Ils creusent des mines, les assiégés les éventent. La tour de bois est brûlée; les murs ruinés pendant le jour, sont rebâtis pendant la nuit. Quatre vaisseaux auxiliaires traversent et mettent en désordre la flotte turque qui bloquait le port, et ravitaillent la place. Mahomet, furieux de ne pouvoir forcer l'entrée du port de Constantinople fermée par un chaîne, conçut le hardi projet d'y faire transporter ses vaisseaux par terre, en les conduisant sur un chemin fait de madriers et de planches graissées, depuis le Bosphore jusqu'au haut du port. Cette entreprise gigantesque fut exécutée en une nuit, et les Grecs, au point du jour, virent avec effroi la flotte turque au milieu du port. La discorde se mit parmi eux, on parla de se rendre; la fermeté de Constantin arrêta les murmures.

Quelques propositions qu'il fit faire à Mahomet ne furent point écoutées. Les Turcs s'avancèrent; leurs premiers rangs furent moissonnés par le fer des Grecs et de leurs alliés. De nouveaux assiégeans succédèrent aux premiers. Les assiégés, fatigués de carnage, conservaient cependant leur avantage, lorsque les janissaires firent pleuvoir sur eux une grêle de traits. Justiniani dans ce moment fut blessé; la vue de son sang glaça son courage. En vain Constantin le rappela au combat; Justiniani s'enfuît à Galata, où, quelques jours après, il mourut de honte et de remords.

La défection de Jutiniani entraîna une partie des assiégés, qui quittèrent les murailles avec le plus affreux désordre. Les Turcs pénétrèrent par toutes les brèches en poussant des cris de joie et de fureur. Constantin, n'écoutant que son désespoir, court avec un gros de sujets fidèles, à la porte saint Romain, et se précipite au milieu des ennemis. La noblesse la plus illustre, les Paléologue, les Comnènes, Jean de Dalmatie, François de Tolède, meurent

à ses côtés. Constantin envie leur sort et s'écrie : « N'y a-t-il donc pas un chrétien » qui veuille me délivrer de la vie » ! Dans ce moment, il est frappé par un Turc, qui lui coupe la moitié du visage, un second l'achève. Comme il avait ôté son manteau de pourpre, de crainte d'être fait prisonnier, on ne reconnut son cadavre qu'aux aigles d'or qui ornaient ses brodequins.

Ainsi périt Constantin Dracosès, dans la cinquantième année de son âge, après un règne de trois ans et sept mois. Sa mort fut suivie du pillage de Constantinople, où Mahomet fixa le siége de l'empire ottoman. Constantin était digne par ses vertus et par ses talens de régner sur un état florissant. Il a du moins répandu l'éclat le plus glorieux, et l'intérêt le plus vif sur la dernière journée de l'empire Romain d'Orient. On place cette catastrophe en 1453.

JACQUES II,

ROI D'ÉCOSSE, FILS DE JACQUES Ier.

Ce prince avait succédé à son père à l'âge de sept ans. Il donna du secours au roi Charles VII, contre les Anglais, dont il était l'ennemi implacable. Il punit rigoureusement les seigneurs qui s'étaient révoltés contre lui, et fut tué au siége de Roxburg, d'un éclat de canon. Marie de Gueldre, femme courageuse, épouse de ce roi, vint au siége et fit emporter la place. — Le 3 août 1460.

DAVID COMNÈNE,

DERNIER EMPEREUR DE TRÉBIZONDE.

David usurpa le trône de Trébizonde après la mort de son frère Jean, dont il fit périr le fils. Menacé par Mahomet II, qui venait de détruire l'empire de Constantinople, dont celui de Trébizonde était séparé depuis deux siècles et demi, il fit alliance avec Ussun-Cassan, roi de Perse, qui

lui promit des secours. Mahomet, instruit de ce traité, intimida le monarque persan, et fit mettre le siége devant Trébizonde. David effrayé consentit à livrer ses états à condition que le sultan épouserait sa fille aînée, Anne Comnène. Mahomet y consentit, et le prince détrôné, s'embarqua pour Constantinople avec sa famille. Mahomet, les ayant en son pouvoir, ne songea plus qu'à s'en défaire; on accusa David d'entretenir des correspondances secrètes avec les princes chrétiens. Aussitôt Mahomet le déclara coupable, et lui laissa le choix entre le turban ou le supplice. David refusa d'embrasser l'islamisme; sept de ses fils imitèrent cet exemple. Le père et les fils furent conduits à la mort. — L'an 1462.

BLANCHE DE NAVARRE,

PRINCESSE DES ASTURIES, ET REINE DE CASTILLE.

Blanche de Navarre, fille aînée de Jean d'Arragon et de Blanche, fut élevée par sa vertueuse mère, qui lui fit épouser, en 1440,

don Henri, prince des Asturies, depuis roi de Castille, dont elle n'eut point d'enfans.

On soupçonnait ce prince d'impuissance, quoique Blanche eût caché avec soin ce secret déshonorant, que les débauches du roi et l'indiscrétion de ses favoris et de ses maîtresses rendirent bientôt public. Quelques historiens assurent que Blanche sollicita elle-même son divorce; mais il paraît certain que la demande en fut suggérée à Henri par le marquis de Villena, le plus accrédité de ses favoris. L'évêque de Ségovie en prononça la sentence, sans autre formalité que la déposition des deux époux, qui, après douze ans d'union, assurèrent que jamais le mariage n'avait été consommé entre eux.

Blanche fut aussitôt congédiée, et arriva presque sans suite, en 1453, à la cour du roi son père, où la haine et l'ambition de sa belle-mère, Jeanne Henriquez, lui attirèrent bientôt de plus grands malheurs. Blanche eut la douleur de voir son barbare père, aveuglé et séduit par sa femme, conspirer contre ses propres enfans; elle fut arrêtée par l'ordre de son père, en 1462, et fut en-

fermée dans le château d'Ortès, où elle fut livrée à la comtesse de Foix, sa sœur cadette, qui, malgré les liens du sang, était sa plus mortelle ennemie. Deux années d'abandon et de souffrance n'ayant pu terminer la malheureuse destinée de cette princesse, la comtesse de Foix la fit empoisonner par une des femmes qu'elle avait mises auprès d'elle pour la servir. — L'an 1464.

ABOU-SAID-MYRZA,

ARRIÈRE-PETIT-FILS DE TAMERLAN.

Le caractère de ce prince était généreux, et l'on remarque qu'il ne souilla jamais son règne par aucun acte sanguinaire. Son courage, ses talens et ses premiers succès le rendirent ambitieux. Il eut à soutenir des guerres longues et sanglantes contre ses voisins jaloux et inquiets de la rapidité de ses conquêtes. Il en força plusieurs à la paix; mais ayant refusé celle que lui offrait Ussun-Cassan, ce prince parvint à s'emparer des défilés et à couper les vivres à l'armée d'Abou-Saïd, qui, pressé par la famine, fut obligé de

se retirer et tomba dans une embuscade en fuyant. Il fut pris et conduit devant Ussun-Cassan, qui le reçut d'abord avec égard, et voulait lui sauver la vie; mais, d'après l'avis de ses ministres, il le fit périr peu de jours après. Abou-Saïd était alors âgé de quarante-deux ans, et en avait régné vingt. Son empire s'étendait depuis Kachghar jusqu'à Tauris, et depuis les frontières de l'Inde jusqu'à la mer Caspienne. Il laissa onze enfans qui démembrèrent son héritage. — L'an 1469.

HENRI VI,

ROI D'ANGLETERRE.

En 1422, il succéda à Henri v, son père, étant âgé de dix mois seulement. Il régna, comme son père, en France, sous la tutelle du duc de Bedfort, et en Angleterre, sous celle du duc de Glocester. Il gagna même, par ses généraux, plusieurs batailles; mais les victoires de la Pucelle d'Orléans, et les succès qui les suivirent mirent fin à ses triomphes, et le chassèrent presque entièrement de la France. Les querelles qui

s'élevèrent dans la Grande-Bretagne, finirent par lui faire perdre la couronne. Richard, duc d'Yorck, parent, par sa mère, d'Édouard III, déclara la guerre à Henri VI, fils d'un prince qu'il ne regardait pas comme possesseur légitime du trône, le vainquit et le fit prisonnier. Marguerite d'Anjou, femme du roi captif, et bien supérieure à son époux, défit et tua le duc d'Yorck, et délivra son mari. Édouard, fils du duc, vengea son père, défit les troupes de la reine, et la fit prisonnière. Henri avait fui en France; de retour en Angleterre, il fut pris et enfermé à la tour de Londres, où il fut poignardé cette même année par le duc de Glocester. — En 1471.

SFORCE (GALÉAS-MARIE), DUC DE MILAN.

Ce prince, né le 14 janvier 1444, fut envoyé en France au secours de Louis XI. Il succéda à François Sforce, son père, dans le duché de Milan, en 1466; mais ses débauches et son extrême férocité le firent

assassiner, dans une église, au milieu de la multitude assemblée. — Le 25 décembre 1476.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE,

DUC DE BOURGOGNE.

Charles, fils de Philippe-le-Bon et d'Isabelle de Portugal, naquit à Dijon le 10 novembre 1433; et porta d'abord le nom de comte de Charolais.

Philippe mourut en 1467, et Charles, son successeur, ennemi irréconciliable de Louis XI, se préparait à de nouvelles hostilités. Le roi comptant plus sur sa politique que sur ses armes, préférait toujours les négociations aux batailles. Tandis que ses envoyés travaillaient à soulever les Liégeois contre le nouveau duc de Bourgogne, le cardinal Balue lui persuade de s'aboucher avec ce prince. Il va le trouver à Péronne, accompagné seulement de quelques seigneurs. A peine est-il arrivé, qu'on apprend la révolte des Liégeois. A cette nouvelle, le duc est transporté de fureur. Maî-

tre de la personne du roi, il se livre d'abord aux plus violentes résolutions. De sages conseils le calment enfin. Il propose un traité à Louis, exigeant qu'il le suive contre les Liégeois. Le roi avait tout à craindre, et ne pouvait rien refuser. Il accompagne son vassal; il devient le ministre de sa vengeance. Liége succombe, le duc y fait mettre le feu, et justifie en quelque sorte les rebelles par des cruautés barbares.

Personne ne contribua plus que le duc de Bourgogne, à répandre les injurieux soupçons qui s'élevèrent contre Louis XI, à l'occasion de la mort du duc de Guienne, son frère. La fougue de son caractère, sa haîne pour le roi, et leurs défiances mutuelles avaient bientôt rompu la paix de Péronne. Il reprit les armes, fit la guerre en furieux, et vint échouer au siége de Beauvais, où les femmes combattirent avec une valeur héroïque, et contribuèrent beaucoup à repousser les ennemis.

Charles ne pouvait ni vivre en repos, ni parvenir au but de son ambition. L'imprudence et la fureur le précipitaient. Il atta-

qua les Suisses, qui s'efforcèrent de le fléchir, en lui représentant que les éperons des chevaliers de son armée valaient mieux que tout ce qu'il pourrait trouver chez eux. Sourd aux prières et aux raisons, il se met en campagne; les Suisses le battent dans un défilé, tout son bagage tombe entre leurs mains. Telle était la simplicité de ce peuple, que la vaisselle d'argent du duc de Bourgogne fut vendue comme vaisselle d'étain, et que son plus beau diamant, estimé aujourd'hui dix-huit cent mille livres, fut donné pour un florin, et passa de main en main pour le même prix. Cette bataille de Granson irrita la fureur de Charles, sans éclairer son imprudence. Il en perdit une seconde à Morat, et l'année suivante il fut défait sous les murailles de Nanci. C'est là que périt ce malheureux prince. Mis en déroute et entraîné par les fuyards, il tomba de cheval dans un fossé où il fut tué d'un coup de lance, dans la quarante-quatrième année de son âge. — Le 5 janvier 1477.

MARIE DE BOURGOGNE,

DUCHESSE DE BOURGOGNE ET IMPÉRATRICE D'AUTRICHE.

Charles-le-Téméraire, père de cette princesse, ayant été tué au siége de Nanci, en 1477, elle hérita, dès l'âge de vingt ans, de tous les états de son père. Marie épousa Maximilien, fils de l'empereur Frédéric, et porta tous ses états des Pays-Bas à la maison d'Autriche. Cette princesse mourut à Bruges, en 1482, d'une chute de cheval. Elle en eut la cuisse cassée, et elle en aurait pu guérir, si son extrême pudeur lui avait permis de montrer sa blessure aux chirurgiens. Ce scrupule montre assez quelle était sa vertu. — L'an 1482.

RICHARD III,

ROI D'ANGLETERRE.

Richard III, duc de Glocester, et frère d'Edouard IV, était fils de Richard, duc d'Yorck, qui prit les armes contre Henri VI,

et qui, sans parvenir au trône, perdit la vie dans une bataille, en 1460.

Son fils hérita de son ambition; il avait de l'esprit, de la valeur; il était d'une dissimulation profonde, d'un secret impénétrable, d'une fermeté constante et supérieure aux événemens. Mais ces qualités furent absolument effacées par ses crimes : il fut sans foi, sans probité, sans principes; fourbe, hypocrite, dissimulé, cruel, et ne faisant jamais plus de carresses que quand il voulait plus de mal.

Richard, après avoir préparé les esprits de ses partisans, fit mourir Edouard v et Richard, duc d'Yorck, ses neveux, héritiers légitimes du trône, et se fit proclamer roi, le 22 juin 1483. Il ne jouit que deux ans et demi de son usurpation, et, pendant ce court espace, qui ne fut qu'un tissu de crimes et de cruautés, il assembla un parlement, dont il avait acheté la complicité, dans lequel il osa faire examiner son droit à la couronne. Ce parlement déclara que la mère de Richard III avait été adultère; que, ni Edouard IV, ni ses autres frères n'étaient légitimes; que

le seul qui le fût était Richard; qu'ainsi la ouronne lui appartenait à l'exclusion des deux jeunes princes.

Il parut bientôt un vengeur de ces infortunés. Le duc de Buckingham, auquel Richard devait en partie son trône, s'éleva contre lui; mais il fut arrêté et décapité. Henri, comte de Richemont, parut après lui et fut plus heureux. Tout le pays de Galles, dont le jeune prince était originaire, s'arma en sa faveur. Richard III et Richemont combattirent à Bosworth, le 22 août 1485. Richard, au fort de la bataille, mit la couronne en tête, croyant avertir par là ses soldats qu'ils combattaient pour leur roi contre un rebelle; mais le lord Stanley, un de ses généraux, qui voyait depuis long-temps avec horreur cette couronne usurpée par tant de meurtres, trahit son maître, et passa du côté de Richemont avec un corps de troupes. Quand Richard vit la bataille désespérée, il se jeta en furieux au milieu de ses ennemis, et y reçut une mort plus glorieuse qu'il ne méritait. Le comte de Richemont fut cou-

ronné sous le nom de Henri VII. — Le 22 août 1485.

JACQUES III,

ROI D'ÉCOSSE, FILS DE JACQUES II.

La séduction de quelques astrologues détermina ce roi crédule et cruel à faire arrêter ses deux frères Jean et Alexandre; le premier fut massacré, et le second, s'étant enfui, arma contre lui, le fit prisonnier, et le délivra ensuite. Mais ses cruautés ayant irrité ses sujets, ils se soulevèrent et lui livrèrent bataille. Jacques, vaincu, tomba de cheval dans la déroute, et se sauva dans un moulin, où il fut pris et tué avec quelques-uns des siens. Il était alors âgé de trente-cinq ans. — Le 11 juin 1488.

BOABDIL OU ABOU ABOULLAH,

DERNIER ROI MAURE DE GRENADE.

Boabdil, fils de Mulei-Hassem, se révolta contre son père, en 1481, le chassa de sa capitale et prit le titre de roi; mais attaqué

par Ferdinand et Isabelle, rois de Castille et d'Arragon, qui projetaient la conquête de Grenade, il marcha contre les Castillans, fut battu et fait prisonnier. L'habile Ferdinand lui rendit la liberté, promettant de l'aider contre son père, qui avait repris la couronne, à condition qu'il se reconnaîtrait vassal de l'Espagne. Boabdil souscrivit à ce traité honteux, et tourna de nouveau ses armes contre son père, qui en mourut de chagrin. Alors différens partis se disputèrent la possession de la ville de Grenade. Ferdinand et Isabelle, profitant de ces divisions, mirent le siége devant cette capitale, en 1491. Boabdil y régnait en tyran. Sommé de remettre la ville aux Espagnols, il résolut de se défendre, eut à combattre à la fois les Espagnols et ses propres sujets, dont il s'était attiré le mépris et la haine. Battu plusieurs fois sous les murs de sa capitale, et pressé par la famine, il capitula et consentit à se retirer dans un domaine des Alpuxares que lui assignèrent les vainqueurs. Mais ce malheureux prince, ne pouvant vivre sujet dans un pays où il avait régné, passa en Afrique,

et se fit tuer dans une bataille, en servant les intérêts du roi de Fez, qui voulait détrôner le roi de Maroc. — L'an 1492.

BAJAZET II,

SULTAN DES OTTOMANS, FILS DE MAHOMET FATILE (LE VAINQUEUR).

Bajazet, après trente ans de guerre contre son frère Zizime, et contre ceux qui lui vaient donné asile; contre le soudan des mamloucks d'Égypte, les Moldaves et les souverains d'Espagne, contre Ferdinand et Isabelle, désira le repos, et voulut céder le trône à Achmet, son fils aîné; mais le prince Sélim, le second de ses fils, s'y opposa, et Bajazet, vieux et infirme, fut forcé de s'armer contre lui. Cette guerre impie se termina par un parricide : le sultan descendit du trône ; il couronna Sélim de sa propre main, et, quelques jours après, mourut empoisonné par ce fils ingrat et cruel. — L'an 1512.

ACHMET,

FILS AÎNÉ DE BAJAZET II, SULTAN DES OTTOMANS.

Bajazet voulant abdiquer en faveur d'Achmet, le nomma son héritier; mais les vœux des Janissaires appelaient Sélim à régner. Bajazet, vieux et infirme, ne put faire reconnaître son choix; il lui fallut combattre le rival d'Achmet, Sélim, son second fils, qui, d'abord vaincu et mis en fuite, ne tarda pas à reparaître triomphant, et à venir braver son père jusque dans Constantinople. Un parricide fit descendre Bajazet II dans la tombe, et monter Sélim Ier. sur le trône, qui, à peine couronné, passa le Bosphore, et marcha contre Achmet. Celui-ci, déterminé à vaincre ou à périr, fut accablé par le nombre. Ses soldats restèrent presque tous sur la place, et lui-même, engagé sous son cheval, fut blessé et amené devant le cruel Sélim, qui le fit étrangler sous ses yeux. — L'an 1512.

JACQUES IV,

ROI D'ÉCOSSE, FILS DE JACQUES III.

On attribue à Jacques IV l'institution de l'ordre de Saint-André ou du Chardon. Ce prince était pieux et juste. Monté sur le trône à l'âge de seize ans, il soumit les grands du royaume, qui s'étaient révoltés contre lui, et prit les armes pour Louis XII, roi de France, contre les Anglais : il fut tué à la bataille de Floddenfield. On dit que sa dévotion l'avait porté à s'entourer d'une chaîne, à laquelle il ajoutait un anneau tous les ans. C'est néanmoins un des plus grands rois qu'ait eus l'Écosse. — L'an 1513.

DOSA (GEORGES),

USURPATEUR DU TRÔNE DE HONGRIE.

Georges Dosa, paysan de la Ciculie, contrée de la Transylvanie, fut couronné roi de Hongrie, en 1513, par les paysans de ce royaume, lorsqu'ils prirent les armes contre la noblesse et le clergé. Jean, vai-

vode de Transylvanie, les défit l'année d'après, et prit leur roi, qu'on fit asseoir sur un trône de fer rouge, une couronne sur la tête, et un sceptre à la main, l'un et l'autre du même métal et aussi ardent. On lui ouvrit ensuite les veines, et l'on fit avaler un verre de son sang à son frère Lucas, qui avait secondé ses projets. Neuf paysans, qui avaient été condamnés à un jeûne de quinze jours, eurent ordre de se jeter sur le misérable Dosa, et de le déchirer avec les dents. Après ces cruelles opérations, il fut écartelé. Ce malheureux souffrit ces tourmens sans se plaindre, demandant seulement qu'on épargnât son frère. Le reste des prisonniers fut empalé ou écorché vif, excepté quelques-uns, qu'on laissa mourir de faim. — L'an 1514.

ALIADEULET,

PRINCE D'ARMÉNIE, FILS DE ZUNLCADIR.

Ce prince régnait en 1514, sur le vaste pays qui s'étend depuis Amasie jusqu'aux confins de la Caramanie, et qui traverse le

mont Taurus. Sélim 1er. avait obtenu son alliance, et faisait marcher son armée contre le sophi de Perse, sur la parole que lui avait donnée Aliadeulet, de lui fournir des vivres; mais au contraire, il empêcha tous les convois d'arriver au camp ottoman, parce qu'il craignait également ces deux redoutables voisins. Sélim, après sa victoire, revint sur ses pas punir le crime de son allié. Malgré quelques succès et une longue résistance, le prince arménien fut vaincu et réduit à se cacher au fond d'une caverne avec tous ses enfans. Il y fut découvert par suite d'une trahison, et, conduit devant Sélim, il fut envoyé à la mort, avec toute sa famille. — L'an 1516.

BARBEROUSSE Ier. (ARUCH),

ROI D'ALGER.

Fils d'un corsaire renégat de Mételin (Lesbos), et d'une Espagnole d'Andalousie, Barberousse commença fort jeune le métier de corsaire sur les côtes d'Afrique. Il se signala dès l'âge de treize ans par la prise de

deux galères du pape, et huit ans après il fut à la tête d'une escadre de quarante galères, montées par des Maures et des Turcs attirés par le bruit de ses exploits. Appelé au secours du roi de Bugie, qui avait été chassé de ses états, il débarqua avec une petite armée, attaqua inutilement la capitale, et eut le bras gauche emporté d'un boulet de canon.

La réputation de Barberousse s'étendit alors chez les Arabes des montagnes, qui lui donnèrent le titre de sultan. Ce fut en cette qualité qu'il reçut, en 1516, l'ambassade de Sélim Eutémy, souverain d'Alger, qui l'invitait à venir chasser les Espagnols de la côte. Barberousse fit partir dix-huit galères et trente barques, sous les ordres de son frère Khaïr-Eddyn, et marcha lui-même par terre avec tout ce qu'il put trouver de Maures et de Turcs affectionnés. Mais au lieu d'aller droit à Alger, il tourna du côté de Sargel, où Hassan, autre fameux corsaire, s'était établi. Barberousse le surprend, lui fait couper la tête, se saisit de ses vaisseaux, et oblige les Turcs qui étaient au service de

Hassan, de le suivre dans son expédition d'Alger.

A son arrivée dans cette ville, les habitans le portèrent en triomphe aux acclamations du peuple. Le pirate, enflé de ces honneurs, conçut le projet de s'emparer du pouvoir souverain. Il s'assure d'abord de ses principaux officiers, laisse commettre impunément les plus grands excès à ses troupes, et se place sur le trône après avoir ôté la vie au malheureux Sélim. Il augmenta ensuite ses forces, fit réparer les fortifications et s'affermit sur le trône. Mais sa tyrannie l'ayant rendu odieux aux Arabes et aux Algériens, ceux-ci formèrent le projet de rétablir le fils d'Eutémy, qui s'était sauvé à Oran. Le vigilant Barberousse ne tarda pas à découvrir la conspiration; il fit couper la tête à une vingtaine de conjurés, ce qui jeta l'épouvante dans la ville. En vain le jeune Eutémy parut avec une flotte et dix mille Espagnols. Barberousse les ayant attaqués au moment du débarquement, la plupart furent tués ou faits prisonniers; ceux qui regagnèrent leurs vaisseaux périrent par la

tempête avec le reste de la flotte. L'usurpateur se crut alors invincible et redoubla de cruauté. Les Arabes indignés se liguèrent contre lui avec le roi de Tenèze, et marchèrent vers Alger avec quinze mille hommes. Barberousse les attaque et les disperse avec mille arquebusiers turcs et cinq cents Maures; il poursuit le roi vaincu jusqu'aux portes de Tenèze, dont il s'empare, et force les habitans de le reconnaître pour souverain. Il subjugue également le royaume de Trémécen, dont le roi se sauve à Oran, auprès des Espagnols.

Charles-Quint sentit alors la nécessité de s'opposer à la puissance et aux progrès du redoutable Barberousse. Les Arabes et dix mille Espagnols, réunis sous les ordres du marquis de Gomarès, gouverneur d'Oran, marchèrent contre Barberousse, lui enlevèrent d'abord l'importante forteresse de Colon, située entre Alger et Trémécen, et s'avancèrent ensuite vers cette dernière ville. Barberousse se jeta dans le château, résolu de s'y défendre. Il fit effectivement une résistance vigoureuse, mais n'ayant plus de

vivres, il se sauva, avec ses Turcs, par un souterrain qu'il avait fait creuser, emportant avec lui toutes ses richesses. Poursuivi par les Espagnols, il fit semer derrière lui, sur la route, son or, son argent, sa vaisselle, employant ainsi, pour favoriser sa fuite, le même artifice dont s'était servi Mithridate; mais il n'en obtint pas le même succès, par la vigilance du général espagnol, qui le joignit au passage de la rivière de Huezda, à huit lieues de Trémécen. Obligé de faire face, Barberousse combattit avec acharnement; mais, accablé par le nombre, il fut massacré avec le reste de ses soldats, l'an 1518. Il était alors âgé de quarante-quatre ans.

MONTÈZUMA,

EMPEREUR DU MEXIQUE.

Lorsque Cortez fit une invasion dans le Mexique, en 1518, Montezuma ou Montéçuma, en était empereur ou roi. Ces animaux guerriers, sur lesquels les Espagnols étaient montés, ce tonnerre artificiel qui se for-

mait dans leurs mains, ces châteaux de bois qui les avaient apportés sur l'Océan, le fer dont ils étaient couverts, tant de sujets d'admiration, firent sur le peuple une telle impression, que Cortez arriva, presque sans obstacles, dans la ville de Mexico. Il y fut reçu par Montezuma comme son maître, et par les habitans comme un Dieu. Mais peu à peu la cour de Montezuma, s'apprivoisant avec ses hôtes, osa les traiter comme des hommes. Le prince mexicain, ne pouvant se défaire d'eux par la force, tâcha de les rassurer, au Mexique, par des témoignages d'amitié, tandis qu'il cherchait à les affaiblir ailleurs. Une partie des Espagnols était à la Vera-Crux. Un général de l'empereur, qui avait des ordres secrets, les attaqua; et quoique ses troupes fussent vaincues, il y eut trois ou quatre Espagnols de tués. La tête de l'un deux fut même portée à Montezuma. Cortez se rend alors avec audace au palais du roi, suivi de cinquante Espagnols, et, mettant en usage la persuasion et la menace, il emmène l'empereur prisonnier au quartier espagnol, le force

à livrer ceux qui avaient attaqué les siens à la Vera-Crux, et fait mettre aux fers l'empereur même. Ensuite il l'engagea à se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint; et pour tribut de son hommage, Cortez exigea de lui 600,000 marcs d'or pur. Montezuma fut bientôt la victime de son asservissement aux Espagnols. Ce prince et Alvara, lieutenant de Cortez, furent assaillis dans le palais par deux cent mille Mexicains. Montezuma proposa de se montrer à ses sujets, pour les engager à se retirer; mai au milieu de sa harangue, il reçut un coup de pierre, qui le blessa mortellement, et il expira bientôt après. — L'an 1520.

BAGLIONI (JEAN PAUL),

TYRAN DE PÉROUSE.

Baglioni, né d'une famille illustre de Pérouse, fit d'abord le métier de *condottière*, et vers la fin du quinzième siècle, il parvint à gouverner sa patrie en souverain.

En 1502 il fut forcé d'abandonner Pérouse, par la trahison de César Borgia. Il y était rentré après la mort d'Alexandre VI et la ruine de Borgia; mais il en fut chassé de nouveau par Jules II. Alors il servit avec distinction les Vénitiens, contre la ligue de Cambrai, et il fit preuve de talens, de sang-froid et de courage. Cependant il fut fait prisonnier par les Espagnols, à la bataille de Vicence, et ayant recouvré sa liberté, il revint à Pérouse, où, à l'aide des troupes qui s'étaient attachées à lui, il s'empara de nouveau de la souveraineté. On prétend qu'il l'exerça de la manière la plus tyrannique. Le pape Léon X résolut de mettre un terme à ses vexations, ou plutôt de saisir ce prétexte pour soumettre à l'église une ville importante. Il appela Baglioni à Rome, comme pour le consulter sur les affaires de l'état. Il lui envoya en même temps un sauf-conduit, et lui donna les assurances les plus positives de son amitié et de sa protection. Mais dès que Baglioni fut arrivé à Rome, Léon X le fit mettre à la torture; il lui arracha ainsi la confession de

tous les crimes qu'il plut à ses bourreaux de lui imputer, et lui fit trancher la tête. — L'an 1520.

LOUIS II,

ROI DE HONGRIE, FILS DE LADISLAS.

Louis succéda à Ladislas son père, en 1516. La Hongrie était en proie à de grandes agitations lorsqu'il monta sur le trône; aussi quand il voulut résister aux efforts de Soliman, toute la Hongrie ne put lui fournir qu'une armée de trente mille hommes. Cependant Louis osa lui livrer bataille, le 29 août 1526, à Mohatz, près de Bude. Presque toute la noblesse hongroise y périt; l'armée fut taillée en pièces, et le roi se noya dans un marais en fuyant. Soliman fit décapiter quinze cents nobles, faits prisonniers dans cette funeste journée. Louis n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il périt d'une manière si malheureuse. On a remarqué de lui que sa naissance, sa vie et sa mort avaient eu quelque chose d'extraordinaire. Il naquit sans peau; il eut de la barbe à quinze

ans, devint gris à dix-huit, et se noya dans un marais. — L'an 1516.

ATAHUALPA,

INCA DU PÉROU, CONNU EN EUROPE SOUS LE NOM DÉFIGURÉ D'ATABALIBA.

Ce prince était en guerre avec Huascar, son frère, lorsque Pizarre aborda au Pérou, en 1532. La renommée avait grossi ses forces et ses exploits et les Mexicains, les Péruviens regardèrent les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Dans leur haine aveugle, chacun des deux Incas crut qu'il pourrait se servir de ces étrangers contre son rival. Un envoyé d'Huascar vint demander, au nom de ce prince, des secours à Pizarre, qui marchait vers le centre de l'empire, pour profiter de ces divisions. Huascar fut fait prisonnier par son frère, à la suite de deux batailles sanglantes. Maître de l'empire, Atahualpa fit égorger tous les princes du sang des Incas. Il envoya ensuite plusieurs ambassadeurs à Pizarre, avec de riches pré-

sens ; il ouvrit même une espèce de négociation avec les Espagnols, et consentit à recevoir Pizarre en qualité d'ambassadeur du roi d'Espagne, mais à condition qu'il sortirait sans délai de ses états.

Pour toute réponse, Pizarre précipite sa marche à la tête de ses troupes, arrive à Caxamarca, et y attend l'Inca, qui était campé à deux lieues de cette ville, avec vingt mille Indiens. Le lendemain, 16 novembre 1532, l'empereur, voulant avoir une entrevue avec Pizarre, se présente avec un cortége magnifique. Pizarre fond aussitôt sur les Indiens, étonnés de cette perfidie, en fait un horrible massacre, et se saisit lui-même de l'empereur. Chargé de chaînes, Atahualpa promit, pour prix de sa liberté, de remplir d'or une des salles de son palais, et les Péruviens s'empressaient d'apporter de quoi satisfaire à cette énorme rançon, lorsqu'une action cruelle de l'Inca fournit à Pizarre un prétexte pour s'en débarrasser. Atahualpa, craignant que les Espagnols ne rendissent la couronne à son frère, qu'il tenait toujours prisonnier, donna des or-

dres secrets pour qu'on le fît périr. Pizarre, irrité de ce meurtre, ou feignant de l'être, fit juger l'empereur du Pérou; et d'après les dépositions concertées, il le fit condamner à être brûlé vif, pour avoir usurpé l'autorité et fait assassiner son frère, et pour avoir ordonné à ses sujets de massacrer les Espagnols. L'aumônier Valverde promit de faire adoucir ce jugement, si le malheureux Inca embrassait le christianisme. L'effroi soumit ce prince à la volonté de ses bourreaux; il reçut le baptême, et ses juges barbares parurent ensuite lui accorder une espèce de faveur, en le faisant étrangler sur la place publique. — L'an 1533.

BOULEN OU BOLEYN (ANNE),

L'UNE DES ÉPOUSES ET DES VICTIMES DE HENRI VIII, ROI D'ANGLETERRE.

ANNE BOULEN, née en 1500, de sir Thomas Boulen et d'une fille du duc de Norfolk, passa sa jeunesse à la cour de France où elle avait accompagné Marie d'Angle-

terre, sœur de Henri VIII, lorsqu'elle alla épouser le roi Louis XII.

Lorsque cette reine, veuve après deux ans et demi de mariage, retourna en Angleterre, Anne Boulen resta au service de madame Claude de France, fille de Louis XII et femme de François Iᵉʳ. Elle repassa ensuite en Angleterre, et ayant été nommée fille d'honneur de la reine, elle devint bientôt la maîtresse de Henri VIII, et son épouse, avant même que son divorce avec Catherine d'Arragon eût été prononcé.

Cette infortunée princesse était à peine au tombeau qu'une rivale naissante allait venger la rivale immolée. De nouvelles amours s'emparaient du cœur de Henri; et de même qu'Anne Boulen, fille d'honneur de la reine Catherine, avait fait répudier sa maîtresse et sa souveraine, Jeanne Seymour, fille d'honneur de la reine Anne, allait la précipiter d'un trône usurpé, dans une tombe ensanglantée. Henri conçut des soupçons sur la fidélité de sa seconde femme; Anne fut arrêtée, le 22 mai 1535, accusée, et livrée à une commission qu'on appela un

tribunal. Anne Boulen, après une longue instruction, après l'interrogation de ses complices, vrais ou supposés, fut condamnée, par vingt-six commissaires, tous pairs du royaume, à être ou brûlée ou écartelée, *selon le bon plaisir du roi*; son frère, le vicomte de Rochefort, à avoir la tête tranchée; les trois gentilshommes qui, comme lui, avaient nié, et un musicien qui, seul, dit-on, avait avoué un commerce illicite avec elle, à être pendus; tous à être coupés par quartiers, qui resteraient exposés en place publique.

Plusieurs incidens étranges suspendirent l'exécution de ce terrible arrêt, et cependant Anne Boulen fut décapitée le 19 mai 1536; les autres condamnés le furent aussi le même jour; le musicien seul fut pendu. Henri épousa le lendemain Jeanne Seymour. — Le 19 mai 1536.

CHYRCHAH,

ROI USURPATEUR D'UNE PARTIE DE L'INDE, QUI SE NOMMAIT AVANT FÉRYD.

Cet usurpateur naquit dans le pays de Roh (montagne), situé sur les confins de la Perse et de l'Inde. Il était au service du souverain du Béhàr, et s'y était distingué par des actes de courage, lorsque ce prince mourut. Chyrchah, sans égard pour les droits de l'hospitalité, ni pour la mémoire de son protecteur, s'empara de la province, et en chassa l'héritier, trop jeune pour soutenir ses droits. Du Béhàr, il passa dans le Bengale, et s'en empara après avoir défait et tué le gouverneur de cette province.

Le grand-Mogol Humayoùn, crut devoir s'opposer aux progrès rapides et inquiétans de Chyrchah; il conduisit donc cent mille cavaliers contre celui-ci, qui n'en avait que cinquante mille. Le monarque indien fut complètement battu, et obligé de fuir à Agra, suivi d'un petit nombre des siens. Alors Chyrchah s'arrogea tous les titres et

les droits de la royauté, dont il avait en effet le pouvoir. Son règne, qui ne dura que cinq ans, fut toujours agité. Il mourut victime d'une explosion de poudre en faisant le siége d'une citadelle. Son tombeau existe encore entier à Sasseram, et offre un des plus beaux monumens de l'Inde. L'événement qui a terminé la vie de cet usurpateur conquérant, est placé par les historiens au 24 août 1545.

FARNÈSE (PIERRE LOUIS),
PREMIER DUC DE PARME ET DE PLAISANCE.

Farnèse était fils aîné du pape Paul III, qui l'avait eu d'un mariage secret, contracté avant sa promotion à la pourpre. Ce pontife lui conféra les duchés de Parme et de Plaisance, en 1545, sous une redevance de huit mille écus au saint siége. Le nouveau duc était aussi orgueilleux que débauché. Il irrita ses sujets par son despotisme et par ses désirs effrénés, et fut assassiné à Plaisance, ou par ses ennemis particuliers, ou par ceux que l'empereur Charles-Quint lui avait suscités. — L'an 1549.

GRAY ou GREY (JEANNE), REINE D'ANGLETERRE.

JEANNE était petite-fille de Marie, sœur de Henri VIII, et avait épousé Gilfort, fils de Jean Dudley, duc de Northumberland. Dudley qui avait toute la faveur d'Édouard VI, et qui craignait que ce prince ne succombât en peu de temps à la faiblesse de sa complexion, ne trouva d'autre moyen de maintenir son autorité que d'éloigner du trône les princesses Marie et Élisabeth, et de faire proclamer reine, Jeanne, sa bru, princesse éclairée, aimable et vertueuse. Édouard se prêta aux vues de son ministre, et Jeanne fut proclamée à Londres; mais le parti et le droit de Marie l'emportèrent. En vain Jeanne se dépouilla de la dignité qu'on lui avait donnée, et qu'elle ne garda que neuf jours: Marie fit enfermer cette dangereuse rivale dans la tour de Londres, avec Élisabeth, qui régna depuis. On lui fit son procès, et le beau-père et l'époux de cette infortunée eurent la tête tranchée avec elle, qui

n'était âgée alors que de dix-sept ans. Cette princesse était savante, et la langue grecque lui était si familière que, la veille de sa mort, elle écrivit à sa sœur, la comtesse de Pembrock, une lettre en grec, dont la traduction se trouve dans l'histoire d'Angleterre de Larrey. — L'an 1554.

HENRI II,

ROI DE FRANCE.

Né à Saint-Germain-en-Laye, le 31 mars 1518, de François 1er., et de la reine Claude, il succéda à son père en 1547. Une paix assez avantageuse termina la guerre qu'il avait continuée avec succès contre l'Angleterre. Il se tira encore avec avantage de plusieurs guerres qu'il eut à soutenir contre l'empereur Charles-Quint, et ce ne fut qu'à la bataille de Marciano, en Toscane, que la fortune cessa d'être favorable aux Français, qui n'éprouvèrent ensuite que des revers, jusqu'à la paix malheureuse qui fut conclue entre l'empereur Philippe II, le roi d'An-

gleterre et le roi de France, le 3 avril 1559. Par cette paix furent aussi conclus les mariages d'Élisabeth, fille du roi, avec Philippe II, et de sa sœur Marguerite, avec le duc de Savoie. Les fêtes que donna Henri, à l'occasion de ce second mariage, furent fatales à la France; ce prince, dans un tournoi qu'il avait ordonné, fut blessé en joûtant, dans la rue Saint-Antoine, contre Gabriel comte de Montgommeri, capitaine de la garde Écossaise. Ce champion, ayant rompu sa lance, oublia de jeter, suivant la coutume, le tronçon qui lui était demeuré dans la main, et le tint toujours baissé, de sorte qu'en courant, il rencontra la tête du roi, et lui donna dans la visière un si furieux coup qu'il lui creva l'œil droit. Le monarque mourut de sa blessure. — Le 10 juillet 1559.

DARNLEY (HENRI STUART LORD),

ÉPOUX DE MARIE STUART, REINE D'ÉCOSSE.

Lorsqu'en 1561, les sujets de Marie Stuart, son conseil, et peut-être elle-même, jugèrent qu'elle devait penser à se remarier, les vœux et les regards de la nation écossaise se tournèrent vers Darnley. Jeune et bien fait, il parvint sans peine à captiver le cœur de Marie.

Dès qu'Élisabeth, reine d'Angleterre, sut que Marie Stuart se disposait à épouser Darnley, elle envoya l'ordre à celui-ci de revenir à l'instant, fit conduire à la tour le comte de Lenox, son père et son second fils, et fit saisir tous ses biens. Tout cela ne put empêcher Marie de donner à Darnley sa main et le titre de roi, le 29 juillet 1565. Mais tant de bienfaits ne furent payés que par la plus odieuse ingratitude. Darnley négligea cette princesse, et se livra au libertinage le plus grossier. La reine irritée par l'assassinat de

Rizzio son confident, ordonné par Darnley, manifesta pour lui une aversion insurmontable. Il se retira à Glascow, et une maladie extraordinaire qu'il essuya en y arrivant, fut attribuée au poison. Marie vint l'y rejoindre; une réconciliation ramena les deux époux à Edimbourg. Sous prétexte de l'état où était Darnley, on le logea dans une maison isolée. Marie vint passer quelques nuits dans un appartement au-dessous du sien; mais la nuit du 9 février 1567, elle coucha dans son palais, et, à deux heures du matin, la maison où demeurait Darnley sauta en l'air. Le cadavre de ce prince, qui fut trouvé dans un champ voisin, ne portait aucune marque de mort violente. — Le 9 février 1567.

JÉMAL ET PORTA,

RAJAS DE L'INDE ET PRINCES SOUVERAINS DE CETTE CONTRÉE.

Ces deux frères se sont immortalisés par une de ces actions de désespoir, ou

de valeur mal entendue, qu'on nomme héroïque. Après avoir défendu jusqu'à la dernière extrémité la forteresse de Cheytour, contre les troupes victorieuses du sultan Akbar, ils firent une sortie désespérée, à la tête du peu de monde qui leur restait, et furent tués en combattant, aimant mieux mourir que de se rendre. Akbar, prince noble, et plus généreux envers ses ennemis que n'ont coutume de l'être les souverains orientaux, déplora leur perte, et leur fit ériger à chacun une statue de marbre placée sur un éléphant, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui la ville de Jihânabab. — L'an 1570.

JOACHIM II,

ÉLECTEUR DE BRANDEBOURG, FILS DE JOACHIM Ier.

Né l'an 1505, il succéda à son père en 1532, et embrassa la doctrine de Luther. Le règne de Joachim fut doux et paisible; on l'accuse d'être libéral jusqu'à la prodigalité, et d'avoir le faible de l'astro-

logie. Il mourut âgé de soixante-sept ans, empoisonné par un médecin juif. — L'an 1571.

ÉTIENNE,

VAIVODE DE MOLDAVIE.

Étienne fut mis sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir. Il régna en tyran. Les boïards, ne pouvant plus supporter son joug, le massacrèrent dans sa tente, avec vingt mille hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composaient sa garde. — L'an 1576.

ÉRIC XIV,

ROI DE SUÈDE, FILS ET SUCCESSEUR DE GUSTAVE 1er.

Éric aurait désiré de se marier avec Élisabeth, reine d'Angleterre, qui ne voulait pas d'époux; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône et son lit avec la fille d'un paysan. Cette

alliance lui aliéna le cœur de ses sujets. Sa conduite, dans le gouvernement de son royaume était aussi folle que ses amours. Il prit pour son ministre et pour son favori, Joram Peerson, l'un des plus grands scélérats de la Suède, qu'on fit mourir ensuite du dernier supplice. Son frère Jean, duc de Finlande, ayant donné la main à Catherine Jagellon, fille du roi de Pologne, Éric fit enfermer les deux époux dans une dure prison, où il se rendit plusieurs fois, les menaçant de les égorger de sa propre main. Il fit tous ses efforts pour enlever à son frère son épouse, et la donner en mariage au duc de Moscovie. Il poignarda plusieurs seigneurs dont il était mécontent, et fit mourir ceux qui lui représentaient que de pareilles actions étaient indignes d'un roi. Enfin, n'ayant pu réussir à dépouiller ses frères de leur apanage, il résolut de les faire assassiner dans un festin. Les princes, avertis de son projet, prirent les armes, l'assiégèrent dans Stockolm, le firent prisonnier, et l'obligèrent de renoncer à la couronne.

Le monarque détrôné fut enfermé au château de Gripsholm, où enfin il fut obligé, par ordre de son frère, de prendre du poison dont il mourut, après un règne de huit ans, encore beaucoup trop long pour le malheur des Suédois. — Le 26 février 1577.

ISMAEL II ou SCAH-ISMAEL,

SOPHI DE PERSE.

On le tira de sa prison pour le mettre sur le trône de Thamas, auquel il succéda en 1575; il s'y affermit par la mort de huit de ses frères qu'il fit égorger; mais après un règne de deux ans, il fut empoisonné par une de ses sœurs, parce qu'il paraissait avoir trop d'inclination pour la religion des Turcs, que les Persans regardent comme des hérétiques. — L'an 1577.

SÉBASTIEN (DON),

ROI DE PORTUGAL.

Sébastien, fils posthume de l'infant Jean et de Jeanne, fille de l'empereur

Charles-Quint, naquit en 1554, et monta sur le trône en 1557, après Jean III, son aïeul.

Ce jeune prince montra beaucoup de goût pour l'étude; et sa tutrice, Catherine d'Autriche, femme du feu roi, donna le plus grand soin à son instruction. On en fit, non pas un monarque pieux, mais un fanatique. Il eut un courage à toute épreuve, une passion immodérée pour la gloire, un amour sincère pour l'ordre et pour la justice. Il devait ses bonnes qualités à la nature, ses défauts à l'éducation. Sa haine pour les infidèles égala le respect qu'il avait pour l'église. Sévère dans ses principes et dans ses habitudes, il regardait la flatterie comme le plus funeste des poisons. Il ne sut pourtant pas toujours s'en préserver, et les conseils de quelques courtisans vicieux le plongèrent dans le désordre des passions les plus effrénées.

Don Sébastien ne tarda pas à faire connaître ses inclinations guerrières. Suivi de huit à neuf cents Portugais, il fit voile vers Tanger, attaqua les Maures qui habi-

taient les montagnes de l'Afrique, en massacra une partie et dispersa l'autre. Cet avantage lui inspira de plus grands projets; et, de retour à Lisbonne, il promit de marcher au secours de Mulei-Mahomet, qui était en guerre avec Moluc, son oncle, roi de Fez et de Maroc. L'entreprise était importante, et don Sébastien crut devoir en proposer le partage à don Philippe de Castille, qui promit de lui envoyer cinquante galères avec dix mille hommes. Sébastien fait lever des troupes en Allemagne et en Italie, met des impôts extraordinaires, s'embarque et s'éloigne de son royaume, malgré les prières du peuple, et malgré le morne silence de la plupart de ses compagnons d'armes.

Don Sébastien rejeta les propositions de Moluc, qui lui offrit la paix avec l'abandon de la partie du pays qui pouvait lui convenir. « Plus de quartier, s'écria Moluc, » outré de ce refus; et que le roi de Portugal se perde puisqu'il le veut; marchons » à lui ». En effet, la première attaque

des Maures jeta l'épouvante dans l'armée de don Sébastien. Le 4 août 1578, il parcourt les rangs, promet la victoire au nom du Dieu des Chrétiens, vole au combat, a trois chevaux tués sous lui, et cherche de nouveaux dangers, malgré les instances d'un de ses généraux qui le presse de se rendre pour sauver sa vie. « Me rendre ! » répondit-il fièrement : un roi doit mourir lorsqu'il perd la liberté. Courage ! valeureux Portugais, vous laisserez-vous vaincre par une troupe de barbares » ? En prononçant ces mots, il s'enfonce au plus fort du carnage, et, quelques minutes après, il est massacré avec un petit nombre de braves qui auraient rougi de lui survivre. — Le 4 août 1578.

MARIE STUART,

REINE D'ÉCOSSE.

Fille de Jacques v, roi d'Écosse, et de Marie de Lorraine, Marie Stuart hérita du trône de son père huit jours après sa naissance, en 1542. Henri VIII, roi d'Angle-

terre, dont elle était la petite-nièce, voulut la marier avec le prince Édouard son fils, afin de réunir les deux royaumes; mais ce mariage n'ayant pas eu lieu, elle épousa, en 1558, François, dauphin de France, fils et successeur de Henri II. Quelle destinée semblait alors devoir être plus heureuse que celle de cette princesse! Comblée des faveurs de la nature et de celles de la fortune, portant à dix-sept ans la double couronne de France et d'Écosse, et pouvant disputer à Élisabeth celle d'Angleterre et d'Irlande; unissant aux charmes d'une beauté parfaite ceux d'un esprit cultivé, d'une âme noble et généreuse; adorée de son époux, admirée des Français, et l'objet des hommages d'une cour qui conservait encore, avec le goût des lettres, la politesse des mœurs et le ton de la galanterie que François 1er. y avait introduits. Ces séduisantes illusions s'évanouirent au bout de dix-huit mois. François II termina sa carrière après dix-sept mois de règne; Charles IX lui succéda, et Catherine de Médicis reprit toute l'autorité. Marie Stuart s'aperçut alors qu'elle

n'était plus reine qu'en Écosse, et fut forcée d'y retourner. Elle se maria bientôt en secondes noces à Henri Stuart Darnley, son cousin. La conduite de Henri, malgré les bons procédés de la reine, qui lui avait donné le titre de roi, avait excité ses mépris. Un musicien italien, nommé David Rizzo, était alors le conseil de cette princesse. Henri, aigri et jaloux, quoique Rizzo fût un vieillard dégoûtant, entre par un escalier dérobé, suivi de quelques hommes armés, dans la chambre où sa femme soupait, n'ayant auprès d'elle que le musicien et la comtesse d'Argyle. On renverse la table, et on assassine Rizzo aux yeux de la reine, enceinte alors de cinq mois, et qui se mit en vain au-devant de lui. « Je ne pleurerai plus, dit-» elle après cette scène horrible, je ne son-» gerai plus qu'à la vengeance. » Un homme plus dangereux succéda à Rizzo auprès de la reine ; ce fut le comte de Bothwel. Cette nouvelle liaison avec un homme ardent et vicieux occasionna la mort du roi : il fut assassiné à Édimbourg, dans une maison isolée, que ses meurtriers firent sauter par

une ruine. Marie épousa alors son amant, regardé comme l'auteur de la mort de son époux. Cette union malheureuse souleva l'Écosse contre elle. Abandonnée de son armée, elle fut obligée de se rendre aux confédérés et de céder la couronne à son fils. Elle fut enfermée, et se sauva de prison. Étant parvenue à lever six mille hommes, elle fut vaincue, et forcée de chercher un asile en Angleterre, où elle ne trouva qu'une prison, et enfin la mort, après dix-huit ans de captivité.

Élisabeth la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlisle; mais elle lui fit dire qu'étant accusée, par la voix publique, du meurtre de son époux, elle devait s'en justifier. On la retint prisonnière à Tewksbury, pour instruire son procès. Élisabeth, alarmée de quelques bruits de conspiration pour délivrer Marie, ou feignant de l'être, fit juger son égale comme si elle avait été sa sujette. La reine d'Angleterre n'avait d'autre juridiction sur elle que celle du puissant sur le faible et sur le malheureux; mais sa politique cruelle exigeait le sacrifice de

cette illustre victime. Jamais jugement ne fut plus incompétent, et jamais procédure ne fut plus irrégulière; cependant elle fut condamnée à mort, et elle la reçut avec un courage dont les plus grands hommes ne sont pas toujours capables. Le 18 février 1587, s'étant levée deux heures avant le jour, pour ne pas retarder l'heure de l'exécution de l'arrêt, elle s'habilla avec plus de soin qu'à l'ordinaire, et rentra ensuite dans son oratoire, où, après quelques prières, elle se communia elle-même d'une hostie consacrée que le pape Pie v lui avait envoyée secrètement. Lorsque les commissaires entrèrent, elle les remercia de leurs soins, en ajoutant : « Les Anglais ont trempé plus » d'une fois leurs mains dans le sang de » leurs rois; je suis de ce même sang, ainsi » il n'y a rien d'extraordinaire dans ma mort » et dans leur conduite. » On la conduisit dans une salle où l'on avait élevé un échafaud tendu en noir. Quand il fallut quitter ses habits, elle ne voulut point que le bourreau fît cette fonction, et dit qu'elle n'était point accoutumée à se faire servir par de

pareils gentilshommes. Après avoir fait quelques prières, elle tendit sa tête sans montrer la moindre frayeur. Telle fut la fin tragique d'une des plus belles princesses de l'Europe. Elle passa près de la moitié de sa vie dans les chaînes, et mourut d'une mort infâme. Son attachement à la religion catholique et ses droits sur l'Angleterre, firent aux yeux d'Élisabeth une partie de ses crimes. L'humanité ne saurait refuser des larmes à sa fin malheureuse, mais écartant les faits faux ou douteux rapportés par les historiens, Marie Stuart n'est point justifiée aux yeux de la postérité, et il n'y aura que l'éclat de sa mort qui puisse faire oublier les reproches qu'on peut faire à sa vie. — 18 février 1587.

HENRI III,

ROI DE POLOGNE, ET ENSUITE ROI DE FRANCE.

HENRI III, troisième fils de Henri II et de Catherine de Médicis, naquit à Fontainebleau, le 19 septembre 1551. Il n'y avait

que trois mois qu'il avait pris possession du trône de Pologne, lorsqu'il apprit la mort funeste de Charles IX, son frère. Il abandonna ce trône pour venir régner en France. Henri soutint d'abord la réputation de valeur qu'il s'était faite, et ensuite donna la paix aux Calvinistes. Le royaume fut un peu plus tranquille; mais la licence, le luxe, la dissolution s'y introduisirent avec la paix. Henri III, au lieu de s'appliquer aux affaires, se livrait à des débauches obscures avec ses favoris. Il mêlait avec eux les pratiques de la religion à des plaisirs infâmes. Après la mort de François, duc d'Alençon, frère unique du roi, le roi de Navarre, chef des Huguenots, devenait l'héritier présomptif de la couronne. Les Catholiques ne voulaient point qu'il régnât. Il se forma trois partis dans l'état, que l'on appela la guerre des trois Henris : celui des Liqueurs, conduit par Henri, duc de Guise; celui des Huguenots, dont Henri, roi de Navarre, qui régna depuis sous le nom de Henri IV, était le chef; et celui du roi Henri III, qu'on appela le parti des Politiques ou des Royalistes.

L'histoire transmet à la postérité tous les malheurs dont la France a été accablée pendant ces temps de troubles, et nous devons nous borner, dans cet abrégé, à raconter les circonstances de l'assassinat de Henri III.

Le parti de la ligue touchait à sa ruine, lorsqu'un Dominicain, nommé Jacques Clément, changea toute la face des affaires. Ce moine fanatique, encouragé par son prieur Bourgoing, par l'esprit de la ligue, préparé à son parricide par des jeûnes et des prières, muni des sacremens, et croyant courir au martyre, alla à Saint-Cloud où était le quartier du roi. Ayant été conduit devant Henri, sous prétexte de lui révéler un secret important, il lui remit une lettre qu'il disait être écrite par Achille de Morlay, premier président. Tandis que le roi lit, le malheureux le frappe dans le bas-ventre, et laisse son couteau dans la plaie. Henri le retire lui-même, et en donne un coup au front du meurtrier, en s'écriant : « Ah ! » misérable, que t'ai-je fait pour m'assassiner » ainsi ? » Les courtisans tuèrent à l'instant l'assassin, et cette précipitation les fit soup-

çonner d'avoir été trop instruits de son dessein. Henri III mourut le lendemain 2 août 1589.

HENRI IV,

SURNOMMÉ LE GRAND, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Que reste-t-il à dire de ce grand roi? que pouvons-nous ajouter à l'histoire de ses exploits, de ses grandes actions, de ses vertus, de ses malheurs? tout ce qui regarde cet homme extraordinaire est connu de tous les Français, de tous les peuples de la terre; nous pouvons donc nous borner dans cet abrégé à préciser les circonstances de sa fin tragique, et le monstrueux fanatisme qui a dirigé le poignard de ses assassins. Quelle est donc la fatalité de la destinée! Des tyrans cruels, des usurpateurs ambitieux et féroces, des barbares dont le nom n'est célébre que par les proscriptions, les meurtres et les crimes, meurent dans leur lit, et le meilleur, le plus grand des rois, après avoir échappé au fer de plusieurs assassins,

succombe sous le poignard du plus furieux fanatique! O providence... qui peut pénétrer tes décrets !

Henri, par son courage et sa prudence, était parvenu à calmer les convulsions du fanatisme ; mais le levain n'en était pas entièrement détruit. Un jeune batelier, nommé Barrière, avait formé le projet de l'assassiner; il fut découvert, et, mis à la question, il nomma un capucin, le curé de Saint-André-des-Arts, nommé Aubry, un prêtre habitué, et Varade, recteur du collége des Jésuites, qui l'avaient, disait-il, exhorté à cet attentat. Barrière fut exécuté, et le roi ne permit point qu'on recherchât ses complices ; cependant Varade et Aubry, qui avaient pris la fuite, furent écartelés en effigie par arrêt du parlement de Paris.

L'esprit de fanatisme était encore si généralement répandu, qu'on séduisit un chartreux imbécille, nommé Ouin, et qu'on lui mit en tête d'aller plus vite au ciel en tuant Henri IV. Le malheureux fut enfermé comme un fou par ses supérieurs.

Au commencement de 1599, deux Jaco-

bins de Flandre, l'un nommé Arger, l'autre Ridicovi, originaire d'Italie, résolurent de renouveler l'action de Jacques Clément, leur confrère; le complot fut découvert; ils expièrent, à la potence, le crime qu'ils n'avaient pu exécuter. Leur supplice n'effraya pas un frère capucin de Milan, qui vint à Paris, dans le même dessein, et qui fut pendu comme eux. Un vicaire de Saint-Nicolas-des-Champs, un tapissier, méditèrent le même crime, et périrent du même supplice.

L'assassinat commis par Jean Chatel, le 27 décembre 1595, est celui de tous qui démontre le plus quel esprit de vertige régnait alors. Né d'une honnête famille, de parens riches, bien élevé par eux, jeune, sans expérience, n'ayant pas encore dix-neuf ans, il n'était pas possible qu'il eût formé de lui-même cette résolution désespérée. On sait que, dans le Louvre même, il donna au roi un coup de couteau, et qu'il ne le frappa qu'à la bouche, parce que ce bon prince, qui embrassait tous ses serviteurs lorsqu'ils venaient lui faire leur cour après quelque absence, se baissait alors pour em-

brasset Montigny. Jean Chatel subit la peine de son crime; Guignard, professeur chez les Jésuites, reconnu son complice, fut pendu et brûlé, et Gueret fut banni du royaume avec tous les Jésuites.

Henri IV fut enfin la victime de cet abominable fanatisme : un monstre furieux et imbécille, nommé Ravaillac, crut, comme Jean Chatel, qu'il apaiserait la justice divine en tuant Henri IV. Il méditait depuis longtemps ce parricide, qu'il exécuta le 14 mai 1610. Le carrosse du roi ayant été arrêté par un embarras de charrettes, dans la rue de la Ferronerie, ce malheureux profita de ce moment, et lui plongea son couteau dans la poitrine. Louis XIII, qui n'avait encore que neuf ans, succéda à Henri IV, sous la régence de Marie de Médicis, sa mère. — Le 14 mai 1610.

BATTORI ou BATHORI (GABRIEL),

PRINCE DE TRANSYLVANIE.

BATTORI, frère de Sigismond, devint prince de Transylvanie, en reconnaissant

la suzeraincté de l'empereur Mathias. Peu d'actions d'éclat ont illustré son règne, mais il gouverna ses sujets avec tant de dureté, qu'il se révoltèrent contre lui, et élurent Betlem-Gabor. Celui-ci se mit sous la protection d'Achmet 1er., qui le soutint contre son rival. Sandar-Pacha entra dans la Transylvanie avec soixante mille hommes. Battori, craignant de succomber, voulut composer avec les Ottomans; mais en quittant leur camp, à la tête d'une faible escorte, il fut assassiné. — Le 26 octobre 1613.

OSMAN Ier. OU OTHMAN,

EMPEREUR DES TURCS.

Osman, fils d'Achmet 1er., et successeur de Mustapha, son oncle, en 1618, âgé seulement de douze ans, marcha en 1621 contre les Polonais, avec une armée formidable. Il perdit plus de quatre-vingt mille hommes et cent mille chevaux, en différens combats, et fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Os-

man, attribuant ce mauvais succès aux Janissaires, résolut de les casser pour leur substituer une milice arabe. Cette nouvelle se répandit, ils se soulevèrent, se rendirent au nombre de trente mille, à la place de l'Hippodrome, et renversèrent Osman du trône. On rétablit Mustapha, qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain. — Le 19 mai 1622.

MUSTAPHA Ier.,

EMPEREUR DES TURCS.

L'an 1617, Mustapha succéda à son frère Achmet; mais il fut chassé quatre mois après, et mis en prison par les Janissaires, qui placèrent sur le trône Osman 1er., son neveu. Mustapha, au fond de sa prison, avait encore un parti, qui persuada aux Janissaires que le jeune Osman avait dessein de diminuer leur nombre pour affaiblir leur pouvoir. On déposa Osman sous ce prétexte, on l'enferma aux Sept-Tours, et le grand visir alla lui-même l'égorger. Mustapha fut tiré de sa

prison, et réconnu sultan pour la seconde fois. Enfin, au bout d'un an, il fut encore déposé par les mêmes Janissaires. Jamais prince, depuis Vitellien, ne fut traité avec plus d'ignominie : il fut promené dans les rues de Constantinople, monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, puis conduit aux Sept-Tours, où il fut étranglé. — L'an 1623.

BOTELLO (DON NUNO ALVARÈS DE), VICE-ROI DES INDES.

Botello partit de Lisbonne en 1624 à la tête d'une flotte Portugaise, et remporta plusieurs victoires sur les Hollandais, qui disputaient aux Portugais le commerce de l'Inde. Il rendit son nom redoutable, et prit, en 1628, le gouvernement des Indes Portugaises. Il équippa une flotte et mit aussitôt à la voile pour aller au secours de Malaca, assiégé par les Achénois, dont il détruisit la flotte et l'armée. Il abandonna tout le butin à ses troupes, ne se réservant qu'un perroquet, qui avait

appartenu au général des Achénois, et qui répétait sans cesse : Nunô est un dieu. Le vainqueur entra en triomphe dans Malaca, où il reçut le nom de père de la patrie.

L'année suivante, il reparut en mer avec vingt-sept vaisseaux, mit en fuite l'escadre hollandaise, et fit voile aussitôt vers Socotora, où il rencontra un gros vaisseau ennemi chargé de poudre. Botello allait s'en rendre maître à l'abordage, lorsqu'un mouvement de son vaisseau l'ayant fait tomber, il fut écrasé par le choc des deux navires. Ce brave amiral, par son habileté, avait déjà réparé les malheurs causés dans l'Inde, par la lâcheté, la corruption et l'avarice des généraux de sa nation. Son corps fut transporté à Malaca, et inhumé avec pompe. Philippe IV, alors maître du Portugal, donna à sa veuve tous les revenus de Mozambique, et à son fils le titre de comte. — L'an 1629.

GUSTAVE-ADOLPHE, DIT LE GRAND, ROI DE SUÈDE.

GUSTAVE, né à Stockholm en 1594, reçut une éducation digne de sa naissance. A douze ans, il était bon officier, et savait les principales langues de l'Europe; à seize, il dirigeait déjà les affaires, paraissait au conseil et à la tête des armées, obéissait en soldat, négociait en ministre et commandait en roi. A la mort de Charles IX, en 1611, les états lui décernèrent la couronne, et le déclarèrent majeur. Après avoir terminé heureusement toutes les guerres qu'il eut à soutenir, autant par sa valeur et ses talens, que par son dévouement, il manqua perdre la vie, en allant reconnaître une fortification qu'il voulait faire attaquer avant de commencer le siége d'Ingolstadt. Les canonniers de la place tirèrent sur lui si juste, qu'un boulet emporta la croupe de son cheval. Il tombe dessous, enseveli dans la boue et couvert de sang. Il se relève promptement, saute sur

un autre cheval et continue de donner ses ordres. Gustave ne s'en tira pas aussi bien l'année suivante, à la fameuse bataille de Lutzen, contre Walstein, général de l'empereur. Quelques-uns de ses régimens plièrent d'abord; Gustave, leur dit : « Si, » après avoir traversé tant de fleuves, esca- » ladé tant de murailles et forcé tant de » places, vous n'avez pas le courage de vous » défendre, tenez ferme, au moins, pour » me voir mourir ». Ces mots ranimèrent leur courage, et la victoire fut long-temps disputée; enfin les Suédois la remportèrent, mais ils perdirent Gustave, dont le corps, percé de deux coups d'épée, fut trouvé parmi les morts. Il était alors âgé de trente-huit ans, et avant la bataille de Lutzen, il avait déjà reçu quatorze blessures sur le champ de bataille. On fit pour lui cette inscription : *Mars sinè Venere, Alexander sinè vino.* — Le 16 novembre 1632.

FAKKARDIN,

GRAND ÉMIR DES DRUSSES.

L'ÉDUCATION de ce prince avait été confiée à un chrétien maronite qui lui avait donné toutes sortes de talens et de connaissances. Il eut à soutenir des guerres sanglantes contre la Perse, la Hongrie, la Porte et les Arabes, qu'il termina toujours avec des succès divers, soit par son adresse, soit par son courage; mais ayant perdu sa mère qui avait des amis au sérail de Constantinople, toute son influence cessa, et alors tous les malheurs fondirent sur lui. Le duc de Toscane, son allié, ne lui envoya plus ni munitions ni troupes; ses ports se rendirent à la flotte turque. Les pachas de Damas, de Jérusalem, et ceux des autres provinces, joints aux Arabes, le pressèrent vivement, battirent son armée, et Fakkardin lui-même, trahi par ses meilleurs amis, tomba entre leurs mains. Il fut envoyé à Constantinople, où le grand-seigneur le reçut bien, et lui aurait peut-être rendu la

liberté, si ses petits-fils n'eussent pas recommencé les troubles; ce qui détermina Amurath IV à faire décapiter Fakkardin, le 13 avril 1635. Toute sa famille eut le même sort.

IBRAHIM,

EMPEREUR DES TURCS.

Après la mort de son frère Amurath IV, il fut tiré de prison pour être mis sur le trône. Il eut tous ses vices avec plus de faiblesse et sans nul courage. Ce fut cependant sous son règne que les Turcs firent la conquête de Candie, mais Ibrahïm, livré à la mollesse et aux plaisirs du sérail, n'y eut aucune part. Les Janissaires, ne pouvant plus souffrir un maître si faible, le déposèrent, et le firent étrangler. — Le 17 août 1648.

CHARLES STUART,

PREMIER DU NOM, ROI D'ANGLETERRE.

Charles naquit le 29 novembre 1600, à Dumserling en Écosse, de Jacques VI,

roi d'Écosse, et de Anne, sœur de Frédéric II, roi de Danemarck. Jacques VI devint, en 1603, roi d'Angleterre, par la mort de la reine Elisabeth, sous le nom de Jacques I., et Charles devint prince de Galles, en 1616, par la mort de ses deux frères aînés Henri et Robert.

(1) L'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande étaient partagées en factions violentes. Les catholiques d'Irlande profitèrent de ces troubles pour secouer le joug de l'Angleterre. Tous les protestans de leur île, au nombre de plus de quarante mille, furent assassinés en un jour.

Pendant qu'une partie du peuple irlandais égorgeait l'autre, le roi Charles Ier. était en Écosse, à peine pacifiée, et la chambre des communes gouvernait l'Angleterre. Les catholiques irlandais, pour se justifier de ce massacre, prétendirent avoir reçu une commission du roi même pour prendre les armes; et Charles, qui demandait du

---

(1) Extrait des Essais sur l'Histoire générale, par M. de Voltaire.

secours contre eux à l'Écosse et à l'Angleterre, se vit accusé du crime même qu'il voulait punir. Il retourna à Londres. La chambre basse croyant, ou feignant de croire, qu'il a part en effet à la rébellion des Irlandais, n'envoie que peu d'argent et peu de troupes dans cette île, pour ne pas dégarnir le royaume, et fait au roi les remontrances les plus terribles. Elle lui signifie, « qu'il faut désormais qu'il n'ait pour con» seils que ceux que le parlement lui nom» mera; et en cas de refus, elle le menace » de prendre des mesures ». Trois membres de la chambre allèrent lui présenter, à genoux, cette requête qui lui déclarait la guerre. Olivier Cromwel était déjà, dans ce temps-là, admis dans la chambre basse; et il dit, que, *si ce projet de remontrances ne passait pas dans la chambre, il vendrait le peu qu'il avait de bien, et se retirerait de l'Angleterre.*

Charles n'osait pas alors dissoudre le parlement; on ne lui aurait pas obéi. Il avait pour lui plusieurs officiers de l'armée assemblée auparavant contre l'Écosse, assidus

auprès de sa personne. Il était soutenu par les évêques et les seigneurs catholiques épars dans Londres; tout le reste était contre le roi. Déjà le peuple de Londres, excité par les puritains de la chambre basse, remplissait la ville de séditions : il criait à la porte de la chambre des pairs : *point d'évêques, point d'évêques* Douze prélats intimidés résolurent de s'absenter et protestèrent contre tout ce qui se ferait pendant leur absence. La chambre des pairs les envoya à la tour, et bientôt après les autres évêques se retirèrent du parlement.

Dans ce déclin de la puissance du roi, un de ses favoris, le lord Digbi, lui donna le fatal conseil de la soutenir par un coup d'autorité. Le roi oublia que c'était précisément le temps où il ne fallait pas la compromettre. Il alla lui-même dans la chambre des communes, pour y faire arrêter cinq sénateurs, les plus opposés à ses intérêts, et qu'il accusait de haute trahison. Ces cinq membres s'étaient évadés : toute la chambre se récria sur la violation de ses priviléges. Le roi, comme un homme égaré, va de

la chambre des communes à l'Hôtel-de-Ville, lui demander du secours. Le conseil de la ville ne lui répond que par des plaintes contre lui-même. Il se retire à Windsor, et là, ne pouvant plus soutenir la démarche qu'on lui avait conseillée, il écrit à la chambre basse, *qu'il se désiste de ses procédures contre les membres; et qu'il prendra autant de soin des privilèges du parlement que de sa propre vie*. Sa violence l'avait rendu odieux, et le pardon qu'il en demandait le rendait méprisable.

Pendant cette anarchie, les rebelles d'Irlande triomphent, et teints du sang de leurs compatriotes, ils s'autorisent encore du nom du roi, et surtout du nom de la reine, sa femme, parce qu'elle était catholique. Les deux chambres du parlement proposèrent d'armer les milices du royaume; bien entendu qu'elles ne mettront à leur tête que des officiers dépendant du parlement. On ne pouvait rien faire, selon la loi, sans le consentement du roi au sujet des milices. Le parlement s'attendait bien qu'il ne souscrirait pas à un établissement fait contre lui-

même. Ce prince se retire, ou plutôt fuit vers le nord de l'Angleterre. Sa femme, Henriette de France, fille de Henri IV, qui avait presque toutes les qualités du roi son père, l'activité et l'intrépidité, l'insinuation et même la galanterie, secourut en héroïne un époux, à qui d'ailleurs elle était infidèle. Elle vend ses meubles et ses pierreries, emprunte de l'argent en Angleterre, en Hollande, donne tout à son mari, passe en Hollande elle-même, pour solliciter des secours par le moyen de la princesse Marie sa fille, femme du prince d'Orange. Elle négocie dans les cours du Nord; elle cherche partout de l'appui, excepté dans sa patrie, où le cardinal de Richelieu, son ennemi, et le roi, son frère, étaient mourans.

Enfin, Charles, avec les secours que lui fournit la reine, avec les présens de l'université d'Oxford, qui lui donna toute son argenterie, et avec tout ce que ses amis lui fournirent, eut une armée d'environ quatorze mille hommes, qui fut commandée par le prince Robert.

Les combats de Vorcester et d'Edgehill furent d'abord favorables à la cause du roi. Il s'avança jusqu'auprès de Londres. La reine lui amena de Hollande, des soldats, de l'artillerie, des armes, des munitions. Les parlementaires ne furent point découragés; ils sentaient leurs ressources; tout vaincus qu'ils étaient, ils agissaient comme des maîtres contre lesquels le roi était révolté.

Charles et le prince Robert, quoique battus à Newbury, eurent pourtant l'avantage de la campagne. Les puritains, qui dominaient dans les deux chambres, levèrent enfin le masque; ils s'unirent solennellement avec l'Écosse, et signèrent le fameux convenant par lequel ils s'engagèrent à détruire l'épiscopat.

Charles, voyant les parlemens d'Angleterre et d'Écosse réunis contre lui, pressé entre les armées de ces deux royaumes, crut devoir faire au moins une trève avec les catholiques rebelles d'Irlande, afin d'engager à sa cause une partie des troupes anglaises qui servaient dans cette île. Cette politique lui réussit. Il eut à son service, non-seule-

ment beaucoup d'Anglais de l'armée d'Irlande, mais encore un grand nombre d'Irlandais qui vinrent grossir son armée. Alors le parlement l'accusa hautement d'avoir été l'auteur de la rébellion d'Irlande et du massacre. Malheureusement ces troupes nouvelles, sur lesquelles il devait tant compter, furent entièrement défaites par le lord Fairfax, l'un des généraux parlementaires; et il ne resta au roi que la douleur d'avoir donné à ses ennemis le prétexte de l'accuser d'être complice des Irlandais.

Il marchait d'infortunes en infortunes. Le prince Robert, ayant soutenu longtemps l'honneur des armées royales, est battu auprès d'Yorck, et son armée est dissipée par Manchester et Fairfax. Charles se retire dans Oxford, où il est bientôt assiégé. La reine fuit en France. Le danger du roi excite ses amis à faire de nouveaux efforts. Le siége d'Oxford fut levé. Il rassembla des troupes; il eut quelques succès. Cette apparence de fortune ne dura pas. Le parlement était toujours en état de lui opposer une armée plus forte que la sienne. Les géné-

raux Essex, Manchester et Valler attaquèrent Charles à Newbury, sur le chemin d'Oxford. Cromwel était colonel dans leur armée, il s'était déjà fait connaître par des actions d'une valeur extraordinaire. On a écrit qu'à cette bataille de Newbury, le corps que Manchester commandait ayant plié, et Manchester lui-même étant entraîné dans la fuite, Cromwel blessé courut après lui, et lui dit : *Vous vous trompez ; milord, ce n'est pas de ce côté que sont les ennemis ;* qu'il le ramena ensuite au combat, et qu'enfin on ne dut qu'à Cromwel le succès de cette journée.

Cromwel eut l'adresse d'ôter à tous les sénateurs tous les emplois militaires, de faire nommer seul commandant de l'armée le chevalier Fairfax, fils du général, et de conserver le commandement de la cavalerie. Il fit marcher l'armée droit au roi, près d'Oxford, et alors se donna la bataille décisive de Nazeby. Cromwel, après avoir mis en déroute la cavalerie du roi, revint défaire son infanterie, et eut presque seul l'honneur de cette célèbre journée. L'armée royale, après

un grand carnage, fut ou prisonnière, ou dispersée. Toutes les villes se rendirent à Fairfax et à Cromwel. Le jeune prince de Galles, qui fut depuis Charles II, partageant de bonne heure les infortunes de son père, fut obligé de s'enfuir dans la petite île de Scilley. Le roi se retira dans Oxford, avec les débris de son armée, et demanda au parlement la paix, qu'on était bien loin de lui accorder. La chambre des communes insultait à sa disgrâce. Le général avait envoyé à cette chambre la cassette du roi, trouvée sur le champ de bataille, remplie de lettres de la reine sa femme. Quelques-unes de ces lettres n'étaient que des expressions de tendresse et de douleur. La chambre les lut avec ces railleries amères qui sont le partage de la férocité.

Le roi était dans Oxford, ville presque sans fortifications, entre l'armée victorieuse des Anglais et celle des Écossais, payée par les Anglais. Il crut trouver sa sûreté dans l'armée écossaise, moins acharnée contre lui. Il se livra entre ses mains; mais la chambre des communes ayant donné à l'armée écos-

saise, deux cent mille livres sterling d'arrérages et lui en devant encore autant, le roi cessa dès lors d'être libre.

Les Écossais le livrèrent au commissaire du parlement anglais, qui, d'abord, ne sut comment il devait traiter son roi prisonnier. La guerre paraissait finie; l'armée d'Écosse payée retournait en son pays; le parlement n'avait plus à craindre que sa propre armée qui l'avait rendu victorieux. Cromwel et ses indépendans y étaient les maîtres. Ce parlement, ou plutôt la chambre des communes, toute-puissante encore à Londres, et sentant que l'armée allait l'être, voulut se débarrasser de cette armée devenue si dangereuse à ses maîtres : elle vota d'en faire marcher une partie en Irlande, et de licencier l'autre. On peut bien croire que Cromwel ne le souffrit pas. C'était là le moment de la crise; il forma un conseil d'officiers et un autre de simples soldats, nommés agitateurs, qui d'abord firent des remontrances, et qui bientôt donnèrent des lois. Le roi était entre les mains de quelques commissaires du parlement, dans un château nommé Holmby.

Des soldats du conseil des agitateurs allèrent l'enlever au parlement dans ce château et le conduisirent à Newmarket.

Après ce coup d'autorité, l'armée marcha vers Londres. Cromwel, voulant mettre dans ses violences des formes usitées, fit accuser par l'armée onze membres du parlement, ennemis ouverts du parti indépendant. Ces membres n'osèrent plus, dès ce moment, rentrer dans la chambre. La ville de Londres ouvrit enfin les yeux, mais trop tard, et trop inutilement sur tant de malheurs : elle voyait un parlement oppresseur opprimé par l'armée, son roi captif entre les mains des soldats, ses citoyens exposés. Le conseil de ville assemble ses milices ; on entoure à la hâte Londres de retranchemens ; mais l'armée étant arrivée aux portes, Londres les ouvrit, et se tut. Le parlement remit la tour au général Fairfax, remercia l'armée d'avoir désobéi, et lui donna de l'argent.

Il restait toujours à savoir ce qu'on ferait du roi prisonnier, que les indépendans avaient transféré à la maison royale de Hamp-

toncourt. Cromwel d'un côté, les presbytériens de l'autre, traitaient secrètement avec lui. Les Écossais lui proposaient de l'enlever. Charles, craignant également tous les partis, trouva le moyen de s'enfuir de Hampton-court et de passer dans l'île de Wight, où il crut trouver un asile, et où il ne trouva qu'une nouvelle prison.

Le duc d'Yorck et le prince de Galles firent quelques tentatives pour aller au secours de leur père, et ne firent que hâter sa perte. Les Écossais assemblèrent de loin quelques troupes en sa faveur; plusieurs jeunes seigneurs les secondèrent, en Angleterre; Cromwel sut rendre tous ces efforts inutiles et acheva de tout soumettre.

L'armée de Cromwel triomphante, demande enfin qu'on mette le roi en justice, comme la cause de tous les maux; que ses principaux partisans soient punis, qu'on ordonne à ses enfans de se soumettre, sous peine d'être déclarés traîtres. Le parlement ne répond rien. Cromwel se fait présenter des requêtes par tous les régimens de son armée, pour qu'on fasse le procès au roi. Le

roi est transféré au château de Hulst, et de là à Windsor. Fairfax mène l'armée à Londres, saisit tous les postes, oblige la ville de payer quarante mille livres sterling.

Le lendemain, la chambre des communes veut s'assembler; elle trouve des soldats à la porte qui chassent la plupart de ses membres presbytériens; on ne laisse entrer que les indépendans et les presbytériens rigides, ennemis toujours implacables de la royauté. Les membres exclus protestent; on déclare leur protestation séditieuse. Ce qui restait de la chambre des communes n'était plus qu'une troupe de bourgeois, esclaves de l'armée; les officiers, membres de cette chambre, y dominaient; la ville était asservie à l'armée, et ce même conseil de ville, qui naguères avait pris le parti du roi, dirigé alors par les vainqueurs, demanda par une requête qu'on lui fît son procès.

La chambre des communes établit un comité de trente-huit personnes, pour dresser contre le roi des accusations; on érige une cour de justice nouvelle, composée de Fairfax, de Cromwel, d'Ireton, gendre de

Cromwel, de Waller et de cent quarante-sept autres juges. Quelques pairs, qui s'assemblaient encore dans la chambre haute, seulement pour la forme, tous les autres s'étant retirés, furent sommés de joindre leur assistance juridique à cette chambre illégale; aucun d'eux ne voulut y consentir. Leur refus n'empêcha point la nouvelle cour de justice de continuer ses procédures.

Enfin Fairfax, Cromwel, les indépendans, les presbytériens, croyaient la mort du roi nécessaire à leur dessein d'établir une république. Cromwel ne se flattait certainement pas alors de succéder au roi; il n'était que lieutenant-général dans une armée pleine de factions. Il espérait, avec grande raison, dans cette armée et dans la république, le crédit attaché à ses grandes actions militaires et à son ascendant sur les esprits; mais s'il avait formé dès lors le projet de se faire reconnaître pour le souverain des trois royaumes, il n'aurait pas mérité de l'être.

Charles Ier., roi d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande, fut exécuté par la main du bour-

reau dans la place de Wittehall; son corps fut transporté à la chapelle de Windsor, mais on n'a jamais pu le retrouver. — Le 10 février 1649.

CANTACUZÈNE (SERBAN), PRINCE DE VALACHIE.

Ce prince ne fut pas plutôt parvenu à cette dignité, qu'il chercha les moyens d'arracher son pays au joug de la Porte-Ottomane. Le séraskier, qui commandait en Bulgarie, ayant découvert qu'il entretenait des correspondances avec les ennemis du Croissant, résolut de le faire déposer; mais Serban, par ses libéralités et son adresse, sut détourner l'orage; il envoya un de ses frères, Georges Cantacuzène, auprès de l'empereur Léopold, et il conclut aussi une alliance avec le czar. On lui promettait de le déclarer souverain des Grecs, comme descendant de la famille impériale de Cantacuzène, si les Turcs étaient rejetés au-delà du Bosphore. Les préparatifs de Serban répondaient à la grandeur de son entreprise: il avait fait fondre un

grand nombre de pièces d'artillerie ; trente mille hommes, rassemblés dans les bois et sur les montagnes, n'attendaient que le signal du combat, lorsqu'il fut empoisonné par deux de ses parens, que l'ambition conduisit à ce crime. — L'an 1684.

AMURATH,

BEY DE TUNIS, FILS DE MAHOMET BEY.

Renfermé au château de Soùr par ordre de son oncle Ramadan, Amurath fut condamné à perdre la vûe pour avoir aspiré au gouvernement ; mais il corrompit ses gardes, tua l'aga qui les commandait, et s'enfuit vers les montagnes à trente lieues de Tunis, où il fut joint par une grande partie des troupes à la solde du bey. Il marcha alors sur Tunis, s'en empara et fit étrangler Ramadan. Les Algériens, qui avaient favorisé son oncle, éprouvèrent son ressentiment; il leur fit la guerre avec tant de fureur, qu'il attira les plus grandes calamités sur son royaume. Sa cruauté n'eut point de bornes; mais il fut enfin égorgé lui-même par Ibrahim,

son capitaine des gardes, qui se fit proclamer bey à sa place. — L'an 1695.

GONZAGUE (CHARLES IV),

DIXIÈME DUC DE MANTOUE ET DE MONTFERRAT, FILS DE CHARLES III.

Il succéda à son père sous la tutelle de la duchesse Isabelle-Claire d'Autriche, sa mère. Après la bataille de Turin, qui fit perdre à Louis XIV la moitié de l'Italie, les états de Mantoue furent envahis par le vainqueur, et Gonzague, resté sans états et sans sujets, vint chercher un asile en France, où Louis XIV le consolait par des promesses qu'une continuité de malheurs l'empêcha de réaliser. Les réclamations faites par le duc de Mantoue furent sans effets; l'empereur Joseph Iᵉʳ venait de dicter des lois à Louis XIV même; tout tremblait devant lui. Le malheureux duc Charles traîna dans diverses villes d'Italie les restes onéreux de sa grandeur, et mourut à Padoue dans la cinquante-sixième année de son âge, empoisonné par une de ses maîtresses. — Le 5 juillet 1708.

BASSARABA
(CONSTANTIN BRANCOVAN),
PRINCE DE VALACHIE, CONNU AUSSI EN EUROPE SOUS LE NOM DE CANTACUZÈNE.

En 1710, la guerre étant sur le point d'éclater entre les Russes et les Turcs, la Porte voulut s'assurer de la fidélité des hospodars de Moldavie et de Valachie, et elle jeta les yeux sur le célèbre Démétrius Cantemir, pour gouverner cette dernière province. Constantin Brancovan n'épargna rien pour échapper à la disgrâce qui le menaçait, et, tandis qu'il descendait aux moyens les plus odieux pour perdre Cantemir, lui-même était accusé par Mazeppa d'entretenir une correspondance secrète avec le czar. Il était difficile de faire arrêter Brancovan, dont le pouvoir était considérable. Démétrius fut nommé prince de Moldavie avec ordre de se saisir de la personne de Brancovan, sous quelque prétexte que ce fût, et de l'envoyer à Constantinople, mort ou vif.

Mais Cantemir avait résolu de s'attacher

à la fortune du czar, et son traité avec ce prince fut bientôt conclu. De son côté, le prince de Valachie promit aux Russes des vivres et des renforts; mais, soit qu'il reconnût l'impossibilité de remplir ses promesses, soit plutôt que la considération dont jouissait Cantemir auprès de Pierre-le-Grand, excitât sa jalousie, il rentra dans les intérêts de la Porte. Les détails de la fameuse campagne du Pruth sont connus de tout le monde. Pierre, forcé de consentir à une paix désavantageuse, reprit la route de ses états. Il fut suivi par Démétrius Cantemir, qu'il avait refusé de livrer, et qu'il combla de richesses et d'honneurs. La destinée de Brancovan fut bien différente. Quoique ce prince, dans la guerre de 1690, eût découvert aux Turcs un sentier par lequel ils pénétrèrent dans la Transylvanie, et surprirent une division autrichienne; quoique, dans cette dernière circonstance, il eût préparé les succès du grand-visir; enfin, quoiqu'il eût dépensé de grosses sommes pour obtenir de la Porte une patente qui le déclarait exempt de punition capitale, il fut accusé

d'avoir favorisé les Russes, et condamné à être étranglé, ainsi que ses quatre fils. Cette malheureuse famille fut exécutée dans l'intérieur des Sept-Tours. — L'an 1714.

CHARLES XII,

ROI DE SUÈDE.

Charles XII naquit à Stockholm, le 27 juin 1682.

L'histoire de ses exploits en Danemarck, en Pologne, en Allemagne et en Russie; de son séjour en Turquie et de son retour dans ses états, est transmise à la postérité par plusieurs historiens célèbres, et nous nous bornerons à retracer succinctement le caractère, les habitudes et les circonstances de la mort de ce prince[1], qui n'eut que le temps d'être un homme extraordinaire, et auquel on ne laissa pas celui dont il avait besoin pour devenir un grand homme.

Né avec un caractère inébranlable et un esprit élevé, il témoignait peu de dispositions à s'occuper des affaires. Les exercices violens, et surtout la chasse aux ours, étaient

son goût dominant. Une bravoure extraordinaire, une loyauté et un désintéressement à toute épreuve, le distinguèrent dans toutes les actions de sa vie, et ces qualités étaient accompagnées d'une constitution à l'épreuve de toutes les fatigues. Son genre de vie simple, frugal et dur, éloignait de lui toute distraction, tous amusemens frivoles. Un pain grossier était quelquefois sa seule nourriture; il dormait souvent sur la terre, enveloppé dans son manteau. Un seul habit bleu avec des boutons de cuivre, formait toute sa garde-robe, et il ne portait jamais que de grandes bottes couvrant le genou et des gants de buffle. Enfin il témoigna toujours la plus grande indifférence pour le sexe, et aucune femme ne parvint à prendre de l'empire sur lui.

Charles n'avait que dix-huit ans lors qu'il força le roi de Danemarck à lui demander la paix, et, la même année, avec vingt mille Suédois, il battit complètement l'armée russe, en Livonie, forte de quatre-vingt mille hommes. Il devait lui être difficile de résister à la séduction de cette gloire militaire, dont

il se voyait tout à coup entouré. Jeune, ardent, victorieux, il poursuivit Auguste en Pologne, remporta sur lui une victoire décisive à Clissow, et plaça Stanislas Leczinski sur le trône de Pologne.

Le 27 juillet 1709, fut livrée cette fameuse bataille de Pultava qui changea la fortune du héros suédois et les destinées du Nord. Charles vaincu vit ses généraux et l'élite de ses troupes tomber au pouvoir des Russes. Obligé lui-même de prendre la fuite, avec une faible escorte, il arriva à Bender, sur le territoire des Turcs, auxquels il demanda un asile. Après cinq années de séjour en Turquie, il revint à Stralsund, le 11 novembre 1714, où il eut bientôt à soutenir les efforts d'une armée combinée de Danois, de Saxons, de Prussiens et de Russes. Charles fit, pendant ce siége remarquable, des prodiges de valeur; mais il fallut céder au nombre. Stralsund se rendit, et Charles se retira à Lund, en Scanie. Peu de temps après, il entreprit une expédition en Norwège, pour affaiblir le Danemarck; mais n'ayant pas réussi, il en entreprit une seconde où il avait

déjà obtenu de grands avantages, lorsque, le 30 novembre 1718, il alla reconnaître la tranchée qui avait été ouverte devant le fort principal de Frédéricshall. Pendant qu'il était appuyé sur le parapet, pour considérer les travaux, une balle de fauconneau le frappa à la tête, et termina les jours de ce prince qui avait échappé à tant de périls. Quelle fut la main qui dirigea ce coup fatal? Ce ne fut point, dit-on, du camp ennemi qu'il partit. Le nom du meurtrier est inconnu, mais il n'y a pas de doute que le coup ne soit parti du côté des Suédois, et les événemens qui eurent lieu immédiatement après la mort du roi, viennent à l'appui de cette opinion. — Le 30 novembre 1718.

KOULIKAN (THAMAS), ROI DE PERSE.

Je ne parlerai point ici des exploits étonnans, et des succès prodigieux de cet illustre usurpateur, qu'on trouvera consignés dans son histoire, traduite d'un manuscrit persan, par Williams-Jones, mem-

bre du collége d'Oxford; je me contenterai de faire connaître son caractère, les événemens qui ont amené sa fin tragique et les circonstances de sa mort.

Ses conquêtes ne furent marquées que par des ravages et par des massacres : point de villes réparées ou bâties; point de grands établissemens. Il aimait les femmes à l'excès, sans négliger les affaires. Sa taille était de six pieds, sa constitution robuste, et sa voix extrêmement forte. Quant à sa religion, il n'en eut aucune. Un des ministres de la religion de Perse lui ayant fait quelques représentations, Kouli-Kan ne lui répondit qu'en le faisant étrangler. La crainte qu'il inspirait était telle, qu'à son retour des Indes, il commanda à ses soldats de remettre dans son trésor tout ce qu'ils avaient pillé dans cette expédition; et ses soldats obéirent. De retour en Perse avec des richesses immenses, il fut massacré le 8 juin 1747, par Saleh-Be, colonel de la garde Aguane, et Mahommed, gouverneur de Tawus, de concert avec Ali-Kouli-Kan, neveu de Thamas; qui se fit proclamer

roi de Perse. Ses trois fils et seize autres princes du sang royal, furent égorgés le même jour. Ainsi mourut ce prince, aussi brave qu'Alexandre, aussi ambitieux, mais bien moins généreux, et moins humain. — Le 8 juin 1747.

IWAN VI,

DE BRUNSWICK-BÉVERN, CZAR DE RUSSIE.

Déclaré czar après la mort de sa grand'tante, Anne Iwanova, le 29 octobre 1740, il fut détrôné le 6 décembre 1741, et enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, comme un prince faible de corps et d'esprit; il n'était alors âgé que de dix-sept mois. Il fut ensuite transféré dans plusieurs prisons, jusqu'à ce que Catherine d'Anhalt-Zerbst, épouse de Pierre III, étant montée sur le trône, elle fit massacrer le malheureux Iwan par ses gardiens. — Le 16 juillet 1764.

ÉDOUARD,

DUC DE GUELDRE.

Il était le second fils de Renaud de Nassau II, du nom, dernier comte, et premier duc de Gueldre, et fut presque toujours en guerre avec son frère Renaud III, sur lequel il remporta une victoire le 25 mai 1761. Proclamé duc de Gueldre, il eut encore plusieurs guerres à soutenir, dont il sortit avantageusement; mais il fut assassiné par un gentilhomme dont il avait séduit la femme. — Le 14 août 1771.

ALI-BEY,

CHEF DE MAMLOUCKS, SOUVERAIN D'ÉGYPTE.

Ali-Bey, né dans le pays des Abazes, voisin du Caucase, fut amené au Caire comme esclave, à l'âge de douze ou quatorze ans, et vendu à Ibrahim-Kiaya, qui parvint à s'emparer de l'autorité et à se soustraire à l'obéissance de la Porte-Ottomane. Élevé près de lui, affranchi à vingt ans, il se maria, et acquit le privilége de laisser croître sa

barbe. La mort de son protecteur Ibrahim, en 1757, lui fit ensuite concevoir les plus hardis desseins. Son adresse et ses intrigues le portèrent au rang de chef suprême, et il sut étendre et affermir son pouvoir par ses conquêtes. Il résista long-temps aux forces réunies des pachas turcs; mais enfin, engagé dans le désert qui sépare Gaza de l'Égypte, où il était attendu par un corps de mille cavaliers d'élite, il fut blessé d'un coup de sabre à la tête, et mourut le troisième jour, de poison ou des suites de sa blessure. — L'an 1772.

GUSTAVE III,

ROI DE SUÈDE.

Gustave, né le 24 janvier 1746, succéda, en 1771, à Frédéric-Adolphe. Dès son avènement au trône, sentant l'oppression où la cour de Russie et le sénat de Stockholm tenaient les monarques suédois, il chercha à secouer ce double joug. Le sénat, voulant de son côté accroître son autorité, lui fit signer une formule de serment différente de celui de ses prédécesseurs. Gustave con-

fia son projet d'affranchissement au ministre de France et à plusieurs autres. Ils tracèrent ensemble le plan de révolution, qui, bientôt après, fut mis à exécution. Le sénat, environné des gardes du roi, céda sans résistance. Les troupes prêtèrent serment de fidélité au monarque; tous ceux qui prirent en ce jour le parti de Gustave, nouèrent un mouchoir blanc autour de leur bras gauche, et ce signe de dévouement continua à distinguer les officiers suédois pendant tout le règne du monarque : l'assassin qui lui ôta la vie le portait lui-même. Lorsque Gustave se fut emparé de tous les postes de la ville, il assembla les principaux membres de la diète, et après leur avoir reproché leur morgue, leurs usurpations, leur corruption, il lut son projet de constitution, qui fut approuvé sur-le-champ, sans qu'il s'élevât de contradicteurs. Gustave craignant que l'impératrice de Russie ne continuât à fomenter les divisions qui troublaient depuis long-temps ses états, se rendit à Pétersbourg, sous le nom de comte de Gothland, pour conférer avec cette souveraine sur les moyens de ter-

miner tout différent. Dans leur entrevue, ils montrèrent, l'un à l'égard de l'autre, une cordialité également feinte, et la guerre s'alluma bientôt entre ces deux puissances. La Prusse et les Turcs lui firent passer des subsides; et malgré ces secours, la flotte suédoise fut battue. Les Norwégiens, conduits par le prince de Danemarck, se réunirent à la Russie; et après différens succès, vinrent mettre le siége devant Gothembourg. Gustave alors envoya jusqu'à ses propres gardes au secours de cette place. Pour lui, courant dans les forêts de la Dalécarlie, il en rassembla les sauvages habitans, se mit à leur tête et marcha vers Gothembourg. Bientôt la médiation de la Prusse et de l'Angleterre força le prince de Danemarck à lever le siége, et le traité de paix de Varéla, signé le 14 août 1790, mit fin aux hostilités.

Gustave s'engagea aussitôt à devenir le chef de la coalition du nord contre la France, et à contribuer à éteindre les principes d'une révolution effrayante pour tous les rois. Catherine donna ordre à son ministre Stoc-

kelberg de promettre à ce prince douze mille soldats russes, et un subside de trois cent mille roubles; mais il n'eut pas le temps de commencer son entreprise. Les nobles Suédois, mécontens de son gouvernement, et de ce que leurs droits avaient été restreints par la révolution de 1772, jurèrent sa perte. Trois conjurés tirèrent au sort à qui l'assassinerait; il tomba sur Ankarstroëm, qui tira sur Gustave un coup de pistolet au milieu d'un bal, dans la nuit du 15 au 16 mars 1792. Le jour même Gustave avait reçu ce billet : « Je suis encore de vos amis, quoique j'aie » des raisons pour ne plus l'être : n'allez pas » au bal ce soir, il y va de votre vie. » Le monarque dédaigna cet avis, et vint à minuit dans sa loge, à l'Opéra, pour y jouir du coup-d'œil du bal. « La gaîté qui règne » ici, dit-il à son écuyer, qui était dans sa » confidence, est trop vive pour qu'il s'y » trouve des assassins. » Aussitôt il descendit dans la salle. Quoique masqué, il était facile à reconnaître par la vitesse de sa marche. La foule l'ayant pressé, l'assassin en profita pour lui tirer le coup à bout portant.

D'autres disent que le comte de Horn, complice de l'assassin, lui avait dit : « Tu frap-
» peras celui à qui je dirai : bonjour, beau
» masque. » Le monarque expira le 29 du même mois. Le corps de Gustave fut ouvert ; on y trouva une balle carrée et deux pointes de clou entre les côtes. Anckarstroëm fut arrêté chez lui, et une commission fut nommée pour le juger. Il avait d'abord pris la résolution de se brûler la cervelle dès qu'il aurait frappé le roi ; mais, soit qu'il comptât sur l'impunité, soit qu'il manquât de courage, il n'attenta point à ses jours. Il refusa constamment de nommer ses complices, avouant néanmoins son crime, dont il parut se glorifier. Le procès fut suivi avec lenteur ; enfin, le 29 avril 1792, Anckarstroëm fut condamné à être décapité, après avoir été battu de verges pendant trois jours. Traîné au supplice dans une charrette, il jeta des regards tranquilles sur les spectateurs. Son courage parut néanmoins l'abandonner au moment de perdre la vie, et il réclama quelques minutes pour demander pardon à Dieu. Ce régicide n'avait que

trente-trois ans; il fut le seul des conjurés que l'on condamnât à mort. Les comtes de Horn, de Ribbing et le colonel Lilienhorn furent bannis à perpétuité. — 29 mars 1792.

LOUIS XVI,

ROI DE FRANCE.

Louis xvi du nom de Bourbon, né le 23 août 1754, de Louis, dauphin, et de Marie-Joséphine de Saxe, sa seconde femme, fut le second fruit de leur hymen.

En 1765 Louis perdit son père, qui fut universellement regretté, et bientôt après, la dauphine, sa mère. Sa douleur fut vive et profonde; le jeune prince resta longtemps sans vouloir sortir, et lorsqu'en traversant les appartemens, il entendit dire pour la première fois, *place à monseigneur le dauphin*, des pleurs inondèrent son visage, et il s'évanouit.

Deux anecdotes annoncèrent dès lors sa justice et son humanité. Des courtisans, qui le fatiguaient sans doute par leurs adulation, lui demandèrent quel surnom il

prendrait à son avènement au trône ? celui de Louis le Sévère, répondit-il. Combien il serait à désirer qu'il eût mérité ce surnom !

Se trouvant à la chasse, son cocher se hâtait d'arriver au lieu où le cerf était cerné, et allait traverser un champ de blé ; le dauphin l'arrête, et lui ordonne de prendre le chemin ordinaire, en disant : « Je ne veux » pas que mes plaisirs fassent tort au pauvre ; » ce blé ne m'appartient pas ».

Le cabinet de Versailles, dans le dessein de faire cesser les guerres qui avaient désolé si long-temps la France et l'Autriche, avait projeté une quadruple alliance entre ces deux états ; et l'union du dauphin avec Marie-Antoinette d'Autriche, fille de l'impératrice Marie-Thérèse, en commença le rapprochement. Elle fut cependant célébrée. sous de bien funestes auspices. On sait que la fête donnée par la ville de Paris, à cette occasion, fut cause de la mort d'un grand nombre de malheureux culbutés et étouffés par le défaut d'ordre et de précautions. Le dauphin, vivement affligé de cet événe-

ment, écrivit au lieutenant de police : « Je » suis pénétré de tant de malheurs. On « m'apporte en ce moment ce que le roi » me donne tous les mois ; je ne puis dis- » poser que de cela, et je vous l'envoie ; » hatez-vous de secourir les plus malheu- » reux ». Louis, sans se permettre aucune dépense superflue, continua à envoyer sa rente de plusieurs mois, et n'en détourna quelques sommes que pour les porter secrètement dans les réduits du pauvre. Lorsque ces actes de bienfaisance étaient aperçus, il disait agréablement : « Il est bien sin- » gulier que je ne puisse aller en bonne for- » tune sans qu'on le sache ». Tant d'humanité annonçait le règne le plus heureux pour son peuple et pour lui.... : la France n'en a pas compté de plus sinistre !

Lorsqu'on annonça au dauphin, en 1774, la mort de Louis XV, son aïeul, qui l'apelait à la royauté, il parut effrayé de son nouveau pouvoir et s'écria : « O mon Dieu ! » quel malheur pour moi ! » En effet il allait occuper un trône déjà flétri par les excès et les faiblesses de son prédécesseur,

n, depuis long-temps, avait accoutumé peuple à murmurer et à perdre le respect ı au souverain. A cette époque, les finances trouvaient épuisées, le commerce sans viıeur, la marine anéantie; 70,000,000 raient été consommés par anticipation sur s revenus de l'état, et l'excédant des déenses sur la recette s'élevait à 22,000,000. our remédier à ces maux, Louis XVI appela a ministère ceux que l'opinion publique ii désigna. Vergennes, revenu de l'ambasıde de Suède, eut le département des afaires étrangères. Turgot, qui s'était fait aiaer dans son intendance de Limoges, diigea les finances comme contrôleur généal. Connu par sa probité, Malhesherbes ùt employé dans le conseil. Maurepas enìn, recommandé au roi par le dauphin son ɔère, fut placé à la tête de l'administration.

Le premier édit de son règne fut un bienfait: il dispensa le peuple du payement lu droit connu sous le nom de *Joyeux avènement.* Le second fut un acte de justice: il rassura les nombreux créanciers de l'état, et promit d'acquitter la dette publi-

que. Les parlemens, dont tous les membr avaient été exilés, furent rappelés à leu fonctions, le 12 novembre 1774. Bient après, le crédit national commença de re naître; on fit des remboursemens; les ac tions s'élevèrent, l'intérêt diminua; on sup prima les pensions abusives; on réduisi celles qui étaient peu méritées, et l'on os concevoir l'espoir d'une prospérité durable L'économie personnelle du monarque servi d'exemple, et lorsqu'on lui représenta qu'i la poussait trop loin: « Que m'importe l'é» clat du luxe? s'écria-t-il; de vaines dé» penses ne sont pas le bonheur ».

Le mont-de-piété, la caisse d'escompte furent établis; les corvées, la servitude personnelle dans les domaines du roi furent supprimés; on adoucit le code criminel; la torture, née dans les cachots de l'inquisition, disparut de notre législation, et cessa de la déshonorer. Louis XVI recueillit partout le fruit de la reconnaissance publique; mais l'aurore d'un si beau règne allait être suivi d'une affreuse nuit; la guerre d'Amérique l'amena. Les colonies anglaises de ce

ste continent avaient repoussé les impôts
la métropole, et rompu les liens qui les
issaient à elle. Leurs députés étaient arri-
s à Paris pour y réclamer des secours.
ouis XVI fut presque le seul de sa cour
ui ne partagea point l'opinion de ceux qui
ntouraient. Ce ne fut qu'avec la plus
ande répugnance que, cédant au vœu
son conseil pour l'indépendance amé-
caine, il la reconnut. En signant la
claration où il disait que « les Anglo-
Américains étaient devenus libres du jour
où ils avaient déclaré leur indépendance »,
ne sentit pas qu'il proclamait une doctrine
ui pourrait un jour lui devenir funeste.

De grands succès signalèrent aussitôt la
leur française. Sur le continent, l'armée
u général anglais Bourgoyne fut faite pri-
nnière; sur les mers, La Mothe-Piquet,
Estaing, Vaudreuil en Amérique, Suffren
ans les Indes, firent plusieurs fois triom-
her notre pavillon. Le résultat de cette
uerre fut, pour l'Angleterre, la perte de
s colonies; mais elle en conçut contre la
rance et son roi, une haine active et du-

rable, qui alimenta bientôt les troubles int
rieurs de l'une, et hâta la marche de l'aut
vers l'échafaud.

Le premier effet de ce ressentiment f
de favoriser l'invasion de la Hollande par
duc de Brunswick, et de nous arrach
cet ancien allié pour s'emparer de tout so
commerce; le second, de rendre la médi
tion de la France inutile et sans force. Lor
que la Turquie, en guerre avec la Russie
la réclama pour faire cesser les hostilité
les Russes, certains que les vœux du gou
vernement français ne tendaient pas à favo
riser leur agrandissement, ne cachèrent plu
leur animosité. De leur côté les Turcs, con
vaincus de notre faiblesse, cherchèren
d'autres médiateurs, et nous perdîmes à l
fois tous les avantages commerciaux qu
nous retirions de nos liaisons au nord ave
la Russie; au midi, de celles que nous avion
avec les échelles du Levant...

Ce fut vers ce temps que Louis eut so
premier fils. La ville de Paris célébra s
naissance par une fête où le roi se trouva
On doit observer que cette union du mo

narque à ses sujets, eut lieu le 21 janvier 1782, et que, onze ans après, le même jour et la même ville le virent conduire à la mort.

La guerre précédente avait altéré les finances, et malgré des sacrifices énormes, des réformes et des réductions de toute espèce, le crédit public disparaissait à la suite de plusieurs emprunts onéreux. Les capitalistes s'alarmaient en prévoyant une faillite. Vainement le roi avait-il dit publiquement dans son conseil : « Je ne veux plus ni » nouvel impôt, ni emprunt ». On lui en présentait sans cesse, comme le seul moyen d'élever la recette au niveau d'une dépense qui l'excédait de cent millions.

Dans ces circonstances, Louis XVI convoqua la première assemblée des notables, qui se retira sans remédier à rien. Le cardinal de Brienne, qui dirigeait les finances, crut alors pouvoir emporter par la force, ce que son prédécesseur Calonne avait vainement tenté par la persuasion. Il proposa l'impôt du timbre et la subvention territoriale. Le premier frappait douloureusement le com-

merce ; la subvention devait porter sur les grands propriétaires, et dès lors sur les membres du parlement, qui, mettant leur intérêt personnel à l'abri de la haine publique, vouée alors au ministre, s'opposèrent à l'enregistrement de ces deux impôts, et furent exilés à Troyes. Rappelés bientôt après, ils déclarèrent qu'ils n'avaient pas le droit de consentir les impôts, et demandèrent la convocation des états-généraux.

Les états s'ouvrirent à Versailles, le 4 mai 1789. « Une inquiétude générale, dit » le monarque aux députés, un desir exa- » géré d'innovation se sont emparés des » esprits, et finiraient par égarer totalement » les opinions, si l'on ne se hâtait de les » fixer par une réunion d'avis sages et mo- » dérés. Tout ce qu'on peut attendre du » plus vif intérêt au bonheur public, tout » ce qu'on peut demander à un souverain, » le premier ami de ses peuples, vous pou- » vez, vous devez l'attendre de moi. » On ne pouvait s'exprimer avec plus de raison et de bonté.

Quelques régimens s'étaient approchés de

Versailles pour soutenir le service des Gardes Françaises, dont la cour soupçonnait la fidélité. On avait fait concevoir aux députés des craintes sur la sûreté de leurs personnes. Mirabeau demanda le renvoi des troupes. Tout Paris s'arma à sa voix ; la bastille fut prise le 14 juillet 1789, et Louis, le lendemain, fatigué des mouvemens qui l'entouraient, des meurtres dont la capitale venait d'être le théâtre, se rendit à l'assemblée, à pied, sans armes et presque sans gardes. Là, au milieu de la salle et debout, il conjura les députés de ramener la tranquillité publique. « Je sais, leur dit-il, qu'on » cherche à élever contre moi d'injustes » préventions ; je sais qu'on a osé publier » que vos personnes n'étaient pas en sûreté. » Des récits aussi coupables ne sont-ils pas » démentis d'avance par mon caractère » connu ? Eh bien ! c'est moi qui me fie à » vous. » Ce courage, cet abandon firent taire pour le moment toutes les factions.

Bientôt après, le régiment de Flandre vint à Versailles, et selon l'usage, les gardes du monarque lui donnèrent un repas de

corps. Aussitôt on répandit que, dans ce festin, la cocarde tricolore avait été foulée aux pieds, et que c'était la reine, qui avait paru un instant à ce banquet, qui en avait été la cause. Paris s'émeut; un attroupement immense de femmes, escorté de brigands armés de piques et de fusils, se dirige, le 5 octobre, sur Versailles; la garde nationale le suivit. Dans la nuit, des scélérats, poussés par des manœuvres clandestines, des hommes déguisés en femmes, d'autres barbouillés de boue ou de lie de vin, forcent les sentinelles, pénètrent dans le château, enfoncent les portes, en massacrent les gardes, cherchent vainement la reine pour l'égorger, et déchirent à coups de sabre le lit dont elle venait de s'échapper. Le roi, entouré de son épouse, de ses enfans en pleurs, de ses serviteurs remplis d'effroi, conserva toute sa sérénité. Il répondit à ceux qui le conjuraient de fuir: « Il est douteux que mon
» évasion puisse me mettre en sûreté; mais
» il est très-certain qu'elle serait le signal
» d'une guerre qui ferait couler des flots
» de sang. J'aime mieux périr ici que d'ex-

» poser pour ma querelle tant de milliers
» de citoyens. » Le résultat de cette sanguinaire insurrection fut de conduire le monarque et toute sa famille à Paris. Son cortége était précédé des têtes sanglantes de ses gardes fidèles qu'on avait massacrés. Il occupa le château des Tuileries, et il pria l'assemblée de venir près de lui pour continuer ses travaux.

Le 14 février 1790, le roi accepta la nouvelle constitution. Son discours, à cette occasion, fut rempli de sensibilité. « Vous
» qui pouvez, dit-il aux députés, influer
» par tant de moyens sur les véritables inté-
» rêts de ce peuple qu'on égare, de ce peuple
» qui m'est si cher, dont on m'assure que
» je suis aimé, quand on veut me consoler
» de mes peines, dites-lui que, s'il savait
» combien je suis malheureux à la nouvelle
» d'un attentat contre les personnes et les
» propriétés, sans doute il m'épargnerait
» cette douloureuse amertume..... Je pré-
» parerai de bonne heure, mon fils, au
» nouvel ordre de choses que les circons-
» tances ont amené; je l'accoutumerai à

» reconnaître, malgré le langage des flat-
» teurs, qu'une sage constitution le préser-
» vera des dangers de l'inexpérience, et que
» la liberté doit ajouter un nouveau prix
» aux sentimens d'amour et de fidélité dont
» la France, depuis tant de siècles, a tou-
» jours donné à ses rois des preuves tou-
» chantes. »

La constitution civile du clergé vint jeter de nouveaux fermens de trouble. Le départ des tantes de Louis pour l'Italie, firent craindre le sien, et on le priva même de la liberté d'aller à Saint-Cloud. Les massacres et les insurrections continuaient dans le midi; l'insubordination germait dans toutes les troupes; on accusait la reine de chercher à soulever toutes les puissances de l'Europe contre la France. Le roi n'avait plus de part à la confection des lois, ne nommait aucun des magistrats qui rendaient la justice en son nom; enfin, privé de toute autorité, même de la prérogative de faire grâce, de commuer les peines, et de récompenser les services publics, on lui démontra qu'il ne lui était plus possible de gouverner un

état d'une aussi grande étendue que la France, avec des moyens aussi faibles que ceux qu'on laissait à sa disposition. On le détermina enfin à quitter furtivement Paris, avec sa famille. Dans la nuit du 20 au 21 juin 1791, Louis XVI partit des Tuileries, dans l'intention, a-t-il déclaré, de gagner Montmédy, mais de ne point quitter la France. Il laissa à l'assemblée une déclaration pleine de sagesse, qui renfermait des motifs de plaintes trop fondés.

Le roi, reconnu à Varennes, ne voulut point qu'on employât la force, et craignit que sa délivrance ne coûtât la vie à quelques-uns de ses défenseurs. Il fut reconduit à Paris, et rentra prisonnier dans le château, d'où il était sorti. L'assemblée délibéra aussitôt s'il devait régner encore, et décida l'affirmative, malgré de vives oppositions.

L'assemblée législative remplaça l'assemblée constituante. Elle montra beaucoup de faiblesse, peu de génie, une insouciance alarmante sur les crimes qui se multipliaient; elle ne cessa enfin de cher-

cher à anéantir le peu d'autorité qu'on avait laissé au roi. Ce fut le but de la journée du 20 juin 1792. Vingt mille hommes environ, divisés en trois bandes, forcent les portes de l'assemblée et celles de l'intérieur des Tuileries. La porte de l'œil-de-bœuf était fermée : on l'ébranle; elle allait être brisée; c'en était fait de la famille royale. Un seul homme désarma cette multitude féroce; ce fut Louis XVI. Il ouvre, en s'écriant : « Je ne crois pas » avoir rien à craindre des Français. » Cette fermeté arrête les furieux. Le roi se retire au fond de la chambre. Un de ces monstres se place devant lui pour offrir à ses regards ces mots, *la mort*, écrits sur ses vêtemens. L'un lui présente une bouteille, et lui ordonne de boire à la santé de la nation; l'autre tenant d'une main un long pistolet armé d'un dard, et de l'autre un sabre nu, criait, *à bas le véto*! un autre enfin place sur la tête de Louis un bonnet rouge, en lui présentant la main : — « Touche-là; jure-moi que tu ne trahiras plus les Français. Nous savons que tu es

un honnête homme; mais ta femme te donne de mauvais conseils. » — Le roi lui serra la main et lui dit: « Le peuple peut compter sur mon amour et sur celui » de ma famille. » Le maire Péthion paraît, » monte sur une estrade, et lui dit : « Sire, « vous n'avez rien à craindre. » — L'homme » de bien, répond Louis XVI, qui a la » conscience pure, ne tremble jamais; il n'y » a que ceux qui ont quelque chose à se » reprocher, qui peuvent avoir peur. » A l'instant, prenant la main d'un grenadier, il ajouta : « Tiens, mets la main sur mon » cœur, et dis à cet homme s'il bat plus » vite qu'à l'ordinaire ».

Cette journée devait faire présager au malheureux monarque sa fin prochaine, et cette crainte ne tarda pas à se vérifier. Le 10 août suivant, le tocsin sonne; des phalanges de Marseillais, unies au peuple des faubourgs, couvrant la place du Carrousel, investissent les Tuileries, et dirigent leurs canons contre le palais. Dans cette position critique, il fallait ou fuir, ou mourir à son poste. On conseille au

roi de se rendre à l'assemblée avec sa famille et de mettre ses jours sous sa sauvegarde. « Allons, dit-il, donnons, puisqu'il le faut encore, cette dernière marque de dévouement. » La reine, qui s'opposait à ce parti, fut entraînée. La marche fut périlleuse et souvent interrompue; des cris affreux se faisaient entendre de toutes parts. A peine Louis et sa suite se trouvèrent-ils placés dans l'intérieur de l'assemblée, que les hostilités commencèrent entre les rassemblemens des faubourgs et des Marseillais, d'une part, et de l'autre, les Suisses qui se trouvaient de garde au château. Ceux-ci triomphèrent un moment. Si trois cents d'entr'eux, qui avaient suivi le roi, si le bataillon caserné à Ruelle, et qui s'avançait sur Paris, les eussent rejoints, il est probable que les succès de cette journée eussent été bien différens; mais l'assemblée, effrayée, sollicita le monarque d'arrêter l'effusion du sang, et il signa l'ordre aux soldats de mettre bas les armes, et à ceux qui accouraient de Ruelle, de rebrousser chemin. Aussitôt les assiégeans

se jettent sur les Suisses de garde, les désarment et les égorgent; on massacre tout ce qui se trouve dans le château, et l'infortuné Louis XVI, qui était venu chercher un asile au sein de l'assemblée, y entend prononcer la suspension de son pouvoir, et l'ordre de le renfermer au Temple, soi-disant pour sa sûreté.

A peine le roi fut-il enfermé dans la tour du Temple, avec sa femme, ses enfans, et la vertueuse et courageuse Élisabeth, sa sœur, que l'assemblée législative fit place à la convention. Celle-ci s'empressa de proclamer la déchéance du monarque, et d'ordonner qu'il serait mis en jugement devant elle. Louis devint dans sa prison un modèle de courage et de sérénité, au milieu des outrages de toute espèce. Occupé de l'éducation de son fils, de la consolation de son épouse et de sa sœur, des exercices de la religion, il se plut à oublier ses peines et à les pardonner.

Cependant sa condamnation se poursuivait avec chaleur. Dans la séance du lundi, 10 septembre 1792, on avait fait à la con-

vention le rapport de la conduite de Louis, depuis le commencement de la révolution. Le roi le plus vertueux, le plus humain, y était peint comme un tyran. Traduit à la barre de la convention, inopinément, sans conseils, sans secours, il répondit avec autant de sang-froid et de simplicité que de modération, sur trente-quatre chefs d'accusation. On lui reprocha jusqu'à ses aumônes et ses bienfaits, comme des moyens employés par lui pour séduire le peuple et lui faire prendre parti en sa faveur. Sur cette singulière inculpation, l'accusé répondit; « Mon plus grand plaisir fut de faire le bien, » mais, en général, je ne me rappelle pas » les dons que j'ai faits ». Une partie des députés voulait qu'on lui refusât des défenseurs; la pluralité décida qu'il pouvait en choisir. MM. de Malesherbes, Tronchet et Desèze furent chargés par le roi de cette commission honorable. Il leur fut permis d'entrer au Temple, de conférer avec lui, et, le 26 décembre, ils l'accompagnèrent dans sa dernière comparution à l'assemblée. Celui qui portait la parole, M. Desèze, pro-

menant ses regards sur elle, s'écria : « C'est » vainement que je cherche parmi vous des » juges, je n'y vois que des accusateurs ». Son éloquence, le calme de l'accusé, les larmes des deux vieillards qui l'accompagnaient comme défenseurs, rien ne put adoucir son sort. Le jugement fut prononcé le 17 janvier 1793.

Une première décision déclara Louis coupable de conspiration et d'attentats contre la sûreté publique; une seconde le priva de tout recours, de tout appel au peuple français; une dernière lui infligea la peine de mort, à la faible majorité de cinq voix, et l'exécution du jugement fut fixée au 21 janvier.

Le roi avait prévu depuis long-temps sa destinée, et s'y était résigné avec courage. Le journal de M. de Malesherbes contient à cet égard des détails que l'histoire doit conserver. « Dès que j'eus la permission, dit- » il, d'entrer dans la chambre du roi, j'y » courus. A peine m'eut-il aperçu qu'il » quitta un Tacite ouvert devant lui sur une » petite table; il me serra entre ses bras; ses

yeux devinrent humides, et il me dit « : Vo» tre sacrifice est d'autant plus généreux » que vous exposez votre vie, et que vous » ne sauverez pas la mienne ». Je lui représentai qu'il ne pouvait pas y avoir de danger pour moi, et qu'il était trop facile de le défendre victorieusement pour qu'il y en eût pour lui ; il reprit : « J'en suis » sûr, ils me feront périr ; ils en ont le pou» voir et la volonté. N'importe ; occupons» nous de mon procès comme si je devais le » gagner, et je le gagnerai en effet, puisque » la mémoire que je laisserai sera sans ta» che.... » Chaque jour le roi travaillait avec nous à l'analyse des pièces, à l'exposition des moyens, à la réfutation des griefs, avec une présence d'esprit et une sérénité que ses défenseurs admiraient, ainsi que moi : ils en profitaient pour prendre des notes et éclairer leur ouvrage.... Ses conseils et moi, nous nous crûmes fondés à espérer sa déportation ; nous lui fîmes part de cette idée ; nous l'appuyâmes : elle sembla adoucir ses peines ; il s'en occupa pendant plusieurs jours ; mais la lecture des papiers publics la

lui enleva, et il nous prouva qu'il fallait y renoncer.

« Quand M. Desèze eut fini son plaidoyer, il nous le lut. Je n'ai rien entendu de plus pathétique que sa péroraison. Nous fûmes touchés jusqu'aux larmes. Le roi lui dit : « Il faut la supprimer, je ne veux pas les » attendrir ». Une fois que nous étions seuls, ce prince me dit : « J'ai une grande » peine ! Desèze et Tronchet ne me doi- » vent rien ; ils me donnent leur temps, » leur travail, peut-être leur vie ; comment » reconnaître un tel service ? Je n'ai plus » rien, et quand je leur ferais un legs, on » ne l'acquitterait pas ». Sire, leur conscience et la postérité se chargent de leur récompense. Vous pouvez déjà leur en accorder une qui les comblera. — Laquelle ? Embrassez-les. — Le lendemain il les pressa contre son cœur, et tous deux fondirent en larmes.....

» Nous approchions du jugement ; il me dit un matin : « Ma sœur m'a indiqué un » bon prêtre qui n'a pas prêté serment, » et que son obscurité pourra soustraire

» dans la suite à la persécution. Voici son » adresse ; je vous prie d'aller chez lui, de » lui parler, et de le préparer à venir lorsqu'on » m'aura accordé la permission de le voir ». Il ajouta : « Voilà une commission bien » étrange pour un philosophe ! car je sais » que vous l'êtes ; mais, si vous souffriez » autant que moi, et que vous dussiez mou- » rir comme je vais le faire, je vous sou- » haiterais les mêmes sentimens de religion, » qui vous consoleraient bien plus que la » philosophie ».....

» Après la séance où ses défenseurs et lui avaient été entendus à la barre, il me dit : « Vous êtes certainement bien convaincus » actuellement que, dès le premier instant, » je ne m'étais pas trompé, et que ma con- » damnation avait été prononcée avant que » j'eusse été entendu ».... Lorsque je revins de l'assemblée, où nous avions demandé l'appel au peuple, et où nous avions parlé tous les trois, je lui rapportai, qu'en sortant, j'avais été entouré d'un grand nombre de personnes ; que toutes m'avaient assuré qu'il ne périrait pas, ou au moins que ce ne

serait qu'après eux et leurs amis. Il changea de couleur, et me dit : « Les connaissez-» vous? retournez à l'assemblée, tâchez » de les rejoindre, de leur parler ; dé-» clarez-leur que je ne leur pardonne-» rais pas s'il y avait une goutte de sang » versée pour moi ; je n'ai pas voulu qu'il » en fût répandu, quand, peut-être, il » aurait pu me conserver le trône et la vie ; » je ne m'en repens pas ». — Ce fut moi qui lui annonçai le premier le décret de mort. Il était dans l'obscurité, le dos tourné à une lampe placée sur la cheminée, les coudes appuyés sur la table, le visage couvert de ses mains. Le bruit que je fis le tira de sa méditation ; il me fixa, se leva et me dit : « Depuis deux heures, je suis occupé à » rechercher si, dans le cours de mon rè-» gne, j'ai pu mériter de mes sujets le plus » léger reproche ; eh bien ! M. de Males-» herbes, je vous le jure dans toute la vérité » de mon cœur, comme un homme qui va » paraître devant Dieu, j'ai constamment » voulu le bonheur du peuple, et jamais » je n'ai formé un vœu qui lui fût con-

» traire »..... Je revis encore une fois cet infortuné monarque, et je lui dis que le prêtre qu'il avait désiré allait venir. Il m'embrassa et me dit : « La mort ne m'effraie » pas, et j'ai la plus grande confiance dans » la miséricorde de Dieu »......

Le 20 janvier, Louis entendit sans murmure la lecture de son jugement, et voulût lui-même l'apprendre à sa famille, pour l'armer de résignation. Son épouse et sa sœur se montrèrent dignes de son courage : elles le félicitèrent de la fin de ses douleurs, et d'aller rejoindre l'auteur de tout bien. Sa fille, après avoir poussé au ciel de douloureux gémissemens, s'évanouit. Son fils voulut sortir pour aller, disait-il, supplier le peuple de ne pas laisser mourir son père. A minuit, Louis entendit la messe ; aussitôt après il se jeta sur son lit, où il s'endormit d'un sommeil paisible. Il dormait encore lorsque Cléry vint l'éveiller et l'habiller. A huit heures, on entra dans son appartement pour le conduire à l'échafaud. Il descendit d'un pas ferme les degrés de la tour, et traversa les cours en tournant ses derniers

regards vers le côté de la prison qui renfermait sa famille. Placé dans un carrosse, à côté de l'abbé Edgeworth, son confesseur, et ayant deux gendarmes vis-à-vis de lui, il fut deux heures à faire le trajet du Temple à la place de Louis xv. Là était l'échafaud; il y monte, et son confesseur lui dit : « Allez, » fils de saint Louis, montez au ciel »! On lui coupe les cheveux; on le dépouille de ses vêtemens; on veut lui lier les mains, il s'y refuse, en disant : « Je suis sûr de moi » : on insiste; son confesseur lui dit : « Encore » ce sacrifice ». Il tend les mains avec résignation; s'avançant du côté gauche de l'estrade, il s'écrie d'une voix forte : « *Fran-* » *çais*, je meurs innocent; je pardonne à » mes ennemis, et souhaite que ma mort » soit utile au peuple. *La France....* ». Alors un roulement de tambours couvrit sa voix, et l'empêcha de terminer. Il présenta sa tête au bourreau, qui la fit tomber et la montra aux spectateurs. Son corps, transporté au cimetière de la Madeleine, fut consumé dans la chaux vive, ainsi que l'avait ordonné la convention. Louis xvi était âgé

de trente-huit ans quatre mois vingt jours. Il est mort le 21 janvier 1793, après un règne de dix-huit ans.

MARIE-ANTOINETTE

JOSEPHE-JEANNE DE LORRAINE,

ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, ET REINE DE FRANCE,

Née à Vienne le 2 novembre 1755.

Marie-Antoinette, fille de l'empereur François-Étienne, et de Marie-Thérese, reine de Hongrie et de Bohême, reçut une éducation soignée, dont elle sut profiter. La nature lui accorda les grâces et la beauté. Grande, bien faite, avec un teint éclatant, un sourire enchanteur, elle captivait autour d'elle la cour de sa mère, lorsqu'elle la quitta pour s'unir au dauphin de France, depuis, Louis xvi. Ce fut le duc de Choiseul qui conçut l'idée de cette alliance, et qui fut chargé du soin de la négocier. La jeune archiduchesse arriva à Strasbourg dans les premiers jours de mai

1770. Des fêtes continuelles l'accompagnèrent depuis les frontières jusqu'à la capitale; partout on lui prodigua les témoignages de la joie que sa vue inspirait. On la complimenta deux fois en latin, et elle répondit sur-le-champ dans la même langue. L'accueil qu'elle reçut de la cour de Louis XV, ne fut pas moins flatteur pour elle.

Le 16 mai, elle s'unit au prince malheureux dont elle devait adoucir et partager les infortunes. On observa qu'aussitôt après la cérémonie le ciel se couvrit de nuages épais, et que deux orages mêlés de tonnerre empêchèrent le peuple de jouir à Paris et à Versailles du spectacle du feu d'artifice et des illuminations. Les rues furent désertes, et ceux qui aiment à croire aux présages, purent en former un bien sinistre, en contemplant la profonde obscurité de l'atmosphère de la France. Bientôt la fête donnée le 30 du même mois par la ville de Paris, fut marquée par un affreux désastre. Un emplacement mal choisi, où de larges fossés n'avaient point

été comblés, vit périr plus de douze cents spectateurs. Plusieurs autres montés sur le parapet du Pont-Royal, pour se dégager de la foule, tombèrent dans la Seine et y furent engloutis. La dauphine, désespérée de ce cruel événement, imitant la bienfaisance de son époux, envoya au lieutenant de police tout l'argent qu'elle possédait. On la vit ensuite accorder des secours aux personnes peu opulentes employées dans sa maison, et aux prisonniers détenus pour payement de mois de nourrice.

Se trouvant un jour dans la forêt de Fontainebleau, où elle avait suivi le roi à la chasse, elle entendit une femme pousser des cris de désespoir; celle-ci lui ayant appris que son mari venait d'être blessé dangereusement par un cerf, Marie-Antoinette lui donna aussitôt tout l'or qu'elle avait sur elle, la força de monter dans sa voiture, avec un jeune enfant qu'elle conduisait, et obtint de Louis xv, sur le lieu même, une pension pour cette famille. Le peintre Dagoti a fait de cet acte d'humanité le

sujet d'un de ses tableaux les plus intéressans.

La dauphine instruite qu'un officier, dont le corps avait été réformé, se trouvait sans emploi et dans l'indigence, commande un uniforme d'un régiment en activité, se le fait apporter, met dans l'une des poches un brevet de capitaine, cent louis dans l'autre, une boîte d'or et une montre d'or dans la veste, et ordonne d'en revêtir l'officier.

Un grand nombre d'autres actions généreuses marquaient honorablement ses jours, et la faisaient adorer des Français. En montant sur le trône, on la vit renouveler l'exemple de Louis XII. M. de Pontécoulant, major des gardes du corps, lui avait déplu, et, dès qu'elle fut reine, il donna sa démission. Marie-Antoinette l'apprit; sur-le-champ, elle fit appeler le prince de Beauveau : « Allez, lui dit-elle, » annoncer à M. de Pontécoulant que la » reine ne venge pas la dauphine, et qu'elle » le prie d'oublier entièrement le passé, et » de rester près d'elle à son poste ».

A la mort du monarque, les peuples étaient dans l'usage de payer un droit connu sous le nom de *ceinture de la reine*; elle sollicita l'exemption de cet impôt, et l'obtint. On lui adressa alors le quatrain suivant:

Vous renoncez, aimable souveraine,
Au plus beau de vos revenus;
Mais que vous servirait la ceinture de reine?
Vous avez celle de Vénus.

Dans le cruel hiver de 1788, on la vit montrer une âme aussi compatissante que généreuse; après avoir destiné 500 louis de sa cassette aux plus indigens, elle écrivit au lieutenant de police: « Jamais dépense ne » m'a été plus agréable.... ».

A cette époque la calomnie commençait à répandre de la défaveur sur Marie-Antoinette, en attaquant ses mœurs et son caractère; des libelles obscurs l'accusèrent, et son nom fut compromis dans un procès scandaleux. Lorsque le contrôleur général Calonne eut annoncé qu'il existait un vide considérable dans les finances de l'état, la malveillance en accusa sourdement les profusions de la reine. La dette publique

augmentant de jour en jour, et le crédit national s'évanouissant, on proposa de convoquer les états généraux pour éteindre l'une et faire renaître l'autre. La reine pressentit sans doute les malheurs dont cette convocation menaçait la France; elle s'efforça de la retarder. C'est à cette époque que ses peines intérieures blanchirent entièrement ses cheveux, quoiqu'elle n'eût que trente-quatre ans. Elle se fit peindre alors, et donna à madame de Lamballe ce portrait, au bas duquel elle mit ces mots de sa main : « Ses » malheurs l'ont blanchie ».

Dès la procession pour l'ouverture des états, où elle assista, ses traits, ordinairement animés par le sourire, prirent un caractère de mélancolie qu'ils ne quittèrent plus. Elle parut dans la première séance, debout et vêtue avec une grande simplicité. On l'entendit répéter alors : « Que le roi soit » tranquille et respecté! pour moi, je serai » toujours heureuse de son bonheur ».

Les événemens désastreux qui suivirent, développèrent en elle le courage le plus réfléchi. Le 6 octobre 1789, des cannibales

furieux faisaient retentir partout la menace de la mettre en lambeaux, et de déchirer ses entrailles; sa paisible assiduité auprès de ses enfans n'en fut point interrompue. Au milieu de la nuit, un ministre lui adressa ce billet : « Madame, prenez promptement » vos mesures, demain matin, à six heures, » vous serez assassinée ». Son front conserva sa sérénité à cette lecture, et elle cacha le billet. Bientôt les portes du château brisées, les gardes du corps égorgés, les cris des victimes, les mugissemens de la multitude, rendirent affreuse la fin de cette nuit. A l'aube du jour, des assassins pénétrèrent dans l'appartement de la reine, et, à coups de sabre, mirent en lambeaux son lit, qu'elle venait de quitter pour se réfugier chez le roi. Cependant les meurtres continuaient; pour les faire cesser, Louis XVI et la reine, tenant ses deux enfans par la main, parurent sur le balcon du château, et crièrent grâce pour leurs gardes. Cet aspect étonna les forcenés. Bientôt ce cri universel et redoutable se fit entendre : « La reine seule et » point d'enfans ». Jugeant alors que l'ins-

tant de sa mort était arrivé, elle pousse son fils et sa fille dans l'appartement, les jette dans les bras de leur père, et, sans laisser à ceux qui l'entourent le temps de la réflexion, elle reparaît seule sur le balcon, présentant courageusement sa tête au coup mortel. Sa contenance hardie et fière, son mépris de la mort, arrêtent l'effet des menaces, et forcent les applaudissemens de la multitude furieuse.

Marie-Antoinette, conduite dans la même journée à Paris avec son époux, eut à supporter, pendant un trajet qui dura six heures, le spectacle le plus effroyable. Devant sa voiture, on portait, au bout de deux piques, les têtes de deux gardes du corps; autour d'elle des furies ivres et dégouttantes de sang faisaient retentir l'air d'imprécations. Le Châtelet instruisit la procédure contre les meurtriers, et fit demander à la reine des renseignemens sur les attentats dont elle avait manqué d'être victime; elle répondit aux députés: « Je ne serai jamais la délatrice » d'aucun des sujets du roi »; et, sur les instances d'autres commissaires, elle dit:

« Messieurs, j'ai tout vu, tout entendu, et
» tout oublié ».

Dans les premiers mois de son arrivée à Paris, elle employa trois cent mille livres de ses épargnes à faire retirer du Mont-de-Piété les vêtemens qui y avaient été déposés par des indigens; mais ces bienfaits ne calmèrent pas l'effervescence excitée contre elle. Aussi, lorsque Louis XVI résolut de fuir, elle s'empressa de le suivre, quoiqu'elle répétât souvent : « Ce voyage ne nous » réussira pas; le roi est trop malheureux ». Arrêtée, comme le roi, à Varennes, et rentrée aux Tuileries, des commissaires vinrent recevoir sa déclaration, qui fut ainsi conçue : « Le roi désirant partir avec ses » enfans, rien dans la nature n'aurait pu » m'empêcher de le suivre. Tout ce que j'ai » fait depuis deux ans doit assez prouver » que je suis fermement décidée à ne le » quitter jamais. Ce qui m'y a encore plus » déterminée, c'est l'assurance positive que » j'avais que le roi ne voulait point quitter » la France; s'il en avait eu le désir, toute » ma force eût été employée pour l'en em-

» pêcher ». Un moment de calme succéda à cet orage ; il ne fut pas de longue durée. Les journées du 20 juin et du 10 août arrivèrent. Dans la première, Marie-Antoinette, placée derrière la table du conseil, entre ses deux enfans, ne donna pas la plus légère marque de crainte. Elle soutint pendant plus de quatre heures le spectacle hideux d'une populace sans frein, armée de mille instrumens de mort, brisant les portes, menaçant tout ce qu'elle aurait dû respecter.

Le vendredi, 10 août, les bataillons arrivés de Marseille, réunis aux rassemblemens des faubourgs, cernèrent le château. On avait d'abord cherché à encourager les soldats de garde à le défendre ; la reine voulait y périr, et fit tous ses efforts pour décider Louis XVI à combattre et à mourir les armes à la main ; mais, entraînée par la retraite du monarque au sein de l'assemblée, elle y conduisit ses enfans. Le trajet fut extrêmement périlleux. Le peuple, animé, l'accablait de toutes parts d'invectives les plus atroces, et de menaces les plus effrayantes ; un instant il parut déterminé à lui fermer

le passage et à la séparer de son époux; mais la fermeté du maire de Paris écarta la foule et retarda le crime. Renfermée avec sa famille dans la loge des journalistes, elle y entendit prononcer la déchéance du monarque, et le décret de la convention qui s'arrogeait le droit de le juger. Le lendemain elle accompagna le roi au Temple, après avoir passé une nuit affreuse dans une chambre des Feuillans, privée des choses les plus nécessaires. On ne permit à aucune de ses femmes de partager sa captivité. Madame de Lamballe, qui le demandait, fut jetée dans une autre prison. La reine, logée dans le second étage de la tour du Temple avec sa fille et Madame Élisabeth, occupa la seule chambre qui eût une cheminée. On n'y voyait jamais le soleil; des soupiraux, au lieu de fenêtres, étaient garnis d'épais barreaux de fer, et ne procuraient qu'une clarté triste et un faux jour. Ce fut là que Marie-Antoinette développa un caractère plus grand que dans aucun autre temps de sa vie. Toujours calme au milieu de sa famille, elle lui inspira la résignation, l'oubli

des outrages, de tous les maux et de toutes les privations. Enfin, lorsque Louis XVI lui apprit qu'il était condamné, elle le félicita de la fin d'une existence si pénible pour lui, et sur le prix immortel qui devait la couronner. A la mort de son époux, la seule demande qu'elle fit à la convention fut de réclamer des vêtemens de deuil, qu'elle porta jusqu'à la fin de ses jours, qu'elle croyait être plus éloignée.

Le 4 juillet 1793, on la sépara de son fils; elle sentit dès lors que cette séparation allait être éternelle. Elle n'en eut pas moins le courage de disposer son fils à ne plus la voir, et à ne point se chagriner de sa longue absence. Le 5 août suivant, des hommes armés vinrent au milieu de la nuit enlever la reine pour la conduire à la Conciergerie. L'histoire nous dira les détails de cette cruelle séparation. Ses adieux à ses enfans et à sa vertueuse sœur furent si déchirans, que les hommes féroces qui l'enlevèrent, ne purent s'empêcher d'être émus. La chambre basse de la Conciergerie, sombre et humide, appelée salle du conseil, y devint

son dernier asile. Le jeudi, 3 octobre, la convention ordonna qu'elle serait mise en jugement. L'acte d'accusation portait qu'elle avait dilapidé les finances, épuisé le trésor public, en faisant passer des sommes considérables à l'empereur; qu'elle avait entretenu des correspondances avec les ennemis étrangers, et favorisé les troubles de l'intérieur. Malgré le grand nombre de témoins entendus, on ne put acquérir contre la reine la moindre preuve. Parmi les témoins appelés, Bailly, maire de Paris, et Manuel, procureur de la commune, eurent le courage de ne rien reprocher à l'accusée ni à la mémoire de Louis XVI, et de blâmer le féroce accusateur Fouquier-Tinville, d'avoir rédigé son acte d'accusation sur des faits faux et calomnieux. Manuel rendit justice à la reine, et plaignit hautement sa destinée. On la vit répondre à tous les interrogatoires avec autant de précision que de fermeté (1). Hébert lui ayant

(1) Le rédacteur de cet article, présent à l'interrogatoire de la reine, en a conservé quelques détails intéressans et peu connus. Vingt-un ans n'ont

reproché d'avoir cherché à dépraver les mœurs de son fils : « Sur un fait aussi odieux, » s'écria la reine, avec l'accent de l'horreur

---

pu en effacer un mot de sa mémoire, et il en atteste la vérité.

Lorsque la reine fut transférée du Temple à la Conciergerie, on fit un paquet de tous les effets qu'elle avait sur elle. Ce paquet fut ouvert avant l'audition des témoins, et Fouquier-Tinville, avec une curiosité ironique et cruelle, envoyait chaque objet à la reine pour qu'elle les reconnût. D'abord, les portraits de Louis XVI et de ses enfans lui furent présentés. — Quels sont ces portraits ? dit Fouquier (quoiqu'il les connût bien, le barbare). — La reine parut émue et répondit : c'est celui de Louis XVI, mon auguste et malheureux époux, roi des Français ; les autres sont ceux de mes enfans. — Et celui-ci ? — La reine, cachant de ses mains son trouble, et sans doute ses larmes, et d'une voix altérée, c'est celui d'une princesse que son attachement pour moi a rendue bien malheureuse. — Son nom ? — La... princesse.... de Lamballe. — Et ces tresses de cheveux, de qui viennent-elles ? — Elles sont faites des cheveux du roi et de ceux de mes enfans mort et vivans. — Je vois ici une lettre signée Breguet ; quel est ce Breguet ? — C'est mon horloger. — Qu'on ferme les portes et que

» et d'une majestueuse indignation, j'en » appelle à toutes les mères ».

Retirée dans la prison après une séance de dix-huit heures, transie de froid, elle

---

deux gendarmes aillent le chercher (heureusement M. Breguet était en Suisse). — Quelles sont ces reliques? Sans doute elles te viennent de quelque prêtre fanatique? — Non, je les ai reçues d'une femme pieuse et vertueuse qui était chargée du soin de mon enfance, et je les ai conservées par reconnaissance et par respect pour sa mémoire.

Je terminerai ce récit touchant par une anecdote que je n'ai vue écrite nulle part et qui fait honneur au malheureux et courageux de la Tour-du-Pin, alors ministre de la guerre, témoin appelé pour déposer contre la reine. Ce vieillard vénérable, dont la tête blanche, et le généreux dévouement me sont encore présens, avait répondu à toutes les questions de Fouquier, de manière à disculper la reine. Cette bête féroce, écumant de rage et élevant la voix, lui dit : mais enfin quelle est ton opinion sur l'accusée? M. de la Tour-du-Pin, se tournant vers la reine, répondit avec l'expression du respect et de la sensibilité : *Je l'ai toujours connue bonne.* — Qu'on mette le témoin en prison, s'écria Fouquier, et deux jours après il fut conduit à la mort.

s'enveloppa les pieds d'une couverture, et s'endormit tranquillement. Le lendemain à onze heures du matin, une charrette la conduisit à l'échafaud. Malgré tout ce qu'on put faire pour exciter le peuple à l'injurier pendant le trajet, il garda un sombre et profond silence. A midi, le cortége arriva sur la place de Louis XV. Marie-Antoinette jeta un long regard sur les Tuileries, et monta avec précipitation sur l'échafaud; elle se mit à genoux et dit: « Seigneur! éclairez » et touchez mes bourreaux; adieu pour » toujours, mes enfans, je vais rejoindre » votre père ». Elle leva les yeux au ciel, et les ferma aussitôt à la lumière, le mercredi 16 octobre 1793, à l'âge de trente-huit ans moins quelques jours.

LOUIS XVII,

ROI DE FRANCE, FILS DE LOUIS XVI.

LOUIS-CHARLES, dauphin de France, né le 27 mars 1785, devint l'héritier présomptif du trône après son frère aîné, mort à Versailles en 1789. Quoique ce prince mal-

heureux n'ait jamais porté la couronne, il n'en eut pas moins le titre de Louis XVII après la mort de Louis XVI, son père. Illustre enfant! quel a été ton règne! Ton palais fut un cachot obscur; ta cour, des hommes grossiers et féroces; ton sort, des souffrances et la mort. Hélas! puisque nos larmes n'ont pu calmer notre douleur, essayons de la soulager en jetant quelques fleurs sur ta tombe, et en rappelant aux cœurs sensibles le souvenir de tes malheurs et de tes vertus.

L'enfance naïve de Louis-Charles, une physionomie douce et intéressante, son affabilité continuelle, ses reparties qui annonçaient toujours de l'esprit et de la sensibilité, ne purent le défendre ni du malheur qui empoisonna la courte durée de sa vie, ni du sort funeste qui la termina. On remarquait avec plaisir sa tendresse et ses soins affectueux pour les auteurs de ses jours, et ses attentions pour ceux qui s'empressaient de le voir. S'il aimait à cultiver des fleurs, c'était pour les porter à sa mère, ou pour en offrir à ceux qui paraissaient

s'intéresser à ses amusemens. Il partagea toutes les craintes et tous les dangers de la journée du 20 juin ; le lendemain, voyant encore quelques mouvemens auprès de lui, il se réfugia, plein d'effroi, près de sa mère, en s'écriant : « Maman, est-ce qu'hier n'est » pas fini » ?

Détenu bientôt au Temple avec sa famille, il en devint la consolation par son application à l'étude, par sa douceur et son attachement. Louis xvi lui apprenait à lire et à écrire ; lui-même ensuite partageait ses jeux ; dans celui appelé siam, l'enfant ayant perdu plusieurs parties au seizième point, s'écria : « Ce nombre seize est bien malheureux ». Qui le sait mieux que moi ? répondit son père. Lorsqu'il apprit la condamnation du roi, le jeune Louis franchit les premières portes de la tour. Interrogé où il courait, « Je vais parler au peuple, s'écria-t-il, me » mettre à genoux et le prier de ne pas faire » mourir papa ».

Six mois après la mort de Louis xvi, il fut enlevé à sa mère pour être confié à la garde d'un cordonnier nommé Simon,

homme ignare et féroce, qui, pour toute instruction, lui apprit à jurer et à boire, et le forçait, par la terreur, à maudire son père et à chanter la carmagnole. Sa mort précipitée fit naître le soupçon qu'il avait été empoisonné; et M. Delille s'écrie, dans son poëme de la Pitié :

Chaque jour dans son sein verse un poison rongeur :
Quelles mains ont hâté son atteinte funeste ?
Le monde apprit sa fin, la tombe sait le reste.

Ce malheureux enfant, dit son annotateur, avait une figure céleste; mais il avait le dos courbé, comme accablé du fardeau de la vie. Il avait perdu presque toutes ses facultés morales; le seul sentiment qui lui restât, était la reconnaissance, non pas pour le bien qu'on lui faisait, mais pour le mal qu'on ne lui faisait pas. Dès que le jour cessait, on lui ordonnait de se coucher, parce qu'on ne voulait pas lui donner de lumière; quelque temps après, et lorsqu'il était plongé dans son premier sommeil, on le réveillait, en lui disant d'une voix effroyable : « Capet, dors-tu »? On s'assurait ainsi qu'il ne s'était pas évadé. Il est mort couvert d'ulcères. On crut qu'il

avait été empoisonné. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on avait offert, sous Robespierre, une somme de cent mille écus à un apothicaire de Paris, pour avoir le secret d'un poison lent et efficace. Le député Chabot dit en effet dans l'assemblée, que c'était à l'apothicaire à en délivrer la France; mais l'excès des liqueurs fortes, la crainte, les mauvais traitemens suffirent pour abréger ses jours, sans qu'il fût besoin de poison. Louis-Charles mourut le 9 juin 1795, âgé de dix ans, deux mois et douze jours, après avoir porté le vain titre de roi pendant deux ans, quatre mois, dix-huit jours.

TIPPO-SAIB,

SOUVERAIN DE MYSORE ET DES MARATTES, FILS D'HYDER-ALI.

Ce prince succéda à son père dans le gouvernement de ses états, et maintint leur indépendance contre le Grand Mogol. Plus soldat que général, il avait des vues plus brillantes que judicieuses. Il dédaigna de se faire aimer de ses peuples, qu'il ruina par ses

exactions, et fut souvent abandonné par ses troupes, qu'il payait mal. Cependant il aimait les arts et avait recueilli près de lui une bibliothéque précieuse.

Dans la dernière guerre d'Amérique, il s'allia avec la France, contre les Anglais, qu'il combattit avec gloire. En 1788, il envoya des ambassadeurs à Louis XVI, pour lui demander des secours contre les Anglais. On leur donna des fêtes et des spectacles, mais aucun secours réel. Tippo, réduit à ses seules forces, éprouva des pertes multipliées contre ses ennemis, et forcé de demander la paix, elle ne lui fut accordée qu'aux conditions les plus dures, et par de grands sacrifices. Cependant la compagnie anglaise ne fut point contente de ces avantages; elle voulait détruire un ennemi inquiet et toujours prêt à se venger. La guerre, rallumée en 1799, se termina par la conquête entière du royaume de Mysore, et par la mort de Tippo-Saïb, qui fut tué sur les remparts de sa capitale. — L'an 1799.

PAUL Ier. (PÉTROWITZ), EMPEREUR DE RUSSIE.

PAUL Ier. naquit le 1er. octobre 1754, de Catherine II Alexiewna, et de Pierre III, empereur de Russie. Elevé par le comte Pahnin, principal ministre de sa mère, il n'oublia jamais les soins qu'il en avait reçus et le soutint toujours contre le crédit de Grégoire Orloff qui ne l'aimait pas. Paul épousa en premières nôces Wilhelmine, fille du landgrave de Hesse d'Armstadt, qui mourut en 1776, deux ans après cette union. Il prit alors pour seconde épouse la princesse de Wirtemberg, nièce du roi de Prusse. Il n'était encore que grand-duc de Russie, lorsqu'en 1780, il se mit à parcourir l'Europe, accompagné de la grande duchesse. Après avoir traversé la Pologne, l'Autriche, l'Italie, il revint à Pétersbourg par la France et la Hollande. Ce voyage dura quatorze mois; et partout il parut doux, affable, modeste, curieux d'observer et de

s'instruire, plus occupé à éluder les hommages publics qu'à les rechercher.

A la mort de Catherine, arrivée le 17 novembre 1796, Paul 1er. monta sur le trône. Il s'allia aux autres puissances pour faire la guerre à la France, et envoya, sous les ordres du général Souwarow une armée considérable qui pénétra en Italie, en 1799, et y fit des conquêtes qui furent perdues presque aussitôt. Paul Ier., avec un esprit inquiet et souvent chagrin, se livra dans l'intérieur de ses états à une foule d'innovations, dont plusieurs ne furent pas goûtées. Il fut assassiné dans son lit, la nuit du 12 mars 1801. Alexandre Paulowitz, son fils, lui a succédé.

ABDEL-AZYZ,

PRINCE DES WAHABIS, MAHOMÉTANS RÉFORMÉS, EN ASIE.

Ce prince, aussi adroit que courageux, était maître de trésors immenses et d'une grande nation toute composée de soldats. Sa puissance ayant causé de l'inquiétude à

la Porte, le pacha de Bagdad reçut ordre d'aller l'attaquer. Les Wahabis prirent la fuite; Abdel-Azyz eut recours à la ruse, parvint à éloigner les Turcs et étendit ses conquêtes; mais, au milieu de ses triomphes, il fut poignardé par un Persan qui s'était fait Wahabis, pour l'immoler à sa vengeance. Son fils Sehoud lui succéda, et sut maintenir, parmi ces sectaires, le fanatisme religieux et le désir des conquêtes. — Le 13 novembre 1803.

SÉLIM III,

EMPEREUR DES TURCS.

Sélim, fils du sultan Abdul-Hamet, né le 24 décembre 1761, fut proclamé grand sultan le 7 avril 1789; il succéda au sultan Abdul-Hamet, son oncle.

La Turquie avait alors une guerre dangereuse à soutenir contre les Russes et les Autrichiens, et Sélim augmenta de cent cinquante mille hommes son état militaire, affaibli par les deux campagnes précédentes; mais il ne put résister aux efforts réunis de

ces deux voisins redoutables. Les Turcs, malgré quelques succès qu'ils eurent d'abord sur les Autrichiens, commandés par Joseph II en personne, et par le maréchal Lascy, furent battus ensuite sur terre et sur mer. La prise de plusieurs villes, la perte d'environ quarante mille hommes, la destruction de la marine ottomane, furent les résultats de cette guerre, qui se termina le 4 août 1791, par la paix d'Yassey.

Le directoire français, au moment de son installation, envoya à Constantinople, comme ambassadeur, le général Aubert-Dubayet, qui y fut très-bien accueilli; et, de son côté, Sélim III envoya à Paris, avec la même qualité, Méhémet-Aly-Effendi, auquel on fit un grand accueil. La meilleure intelligence parut régner entre les deux états, jusqu'à l'invasion de l'Égypte par les Français, en 1799. La Porte fit alors arrêter tous les agens français à Constantinople; et son ambassadeur, à Paris, fut disgracié pour n'avoir point averti son souverain de cette expédition.

On connaît les détails et l'issue de cette

guerre, qui se termina par le traité d'Amiens. L'Égypte fut rendue aux Turcs, et Sélim y envoya un gouverneur; mais l'autorité de la Porte ne tarda pas à y être méconnue, par la révolte des beys, suscitée, dit-on, par les Anglais.

Sous le règne de Sélim, la puissance ottomane a été considérablement affaiblie, et presque détruite en Asie, par l'indépendance des pachas, et par l'insurrection formidable des Wahabis; en Europe, par la révolte et l'indépendance de Passawan-Oglou, par celle de Czerny-George et des Serviens; par les insurrections multipliées sur les autres points de la Turquie européenne, et notamment de la Morée; enfin, par les envahissemens successifs de la Russie.

Le 29 mai 1807, il se fit une révolution à Constantinople: le sultan Selim III, forcé par les janissaires à donner sa démission, fut relégué dans l'intérieur du sérail. Son neveu Mustapha IV, né le 7 septembre 1779, fut élevé sur le trône. Un grand nombre de ministres et de chefs opposés à cette révolu-

tion, furent sacrifiés à la fureur populaire, et quelques mois après, Sélim III fut étranglé, et sa tête jetée par dessus les murs du sérail. — L'an 1807.

ACHMET,

DEY D'ALGER.

ACHMET monta sur le trône le 30 août 1805, à la suite d'une révolution sanglante dans laquelle son prédécesseur Mustapha fut massacré. A la fois avare et féroce, il permit à sa milice le pillage des Juifs, fit périr par les supplices un grand nombre de personnes, et, en moins de trois ans, combla la mesure de tous les crimes. Sa milice s'étant soulevée pour lui nommer un successeur, Achmet voulut négocier; il offrit le pillage des Maures, et demanda enfin qu'on le laissât partir pour le Levant. Tout lui fut refusé; ses soldats forcèrent son palais, le tuèrent d'un coup de fusil, portèrent sa tête en triomphe par toute la ville, et traînèrent son corps mutilé hors des portes. — Le 7 novembre 1808.

FIN.

TABLE.

B.

C.

F.

I.

N.

O.

P.

T.

FIN DE LA TABLE.

1-1

J. L.





